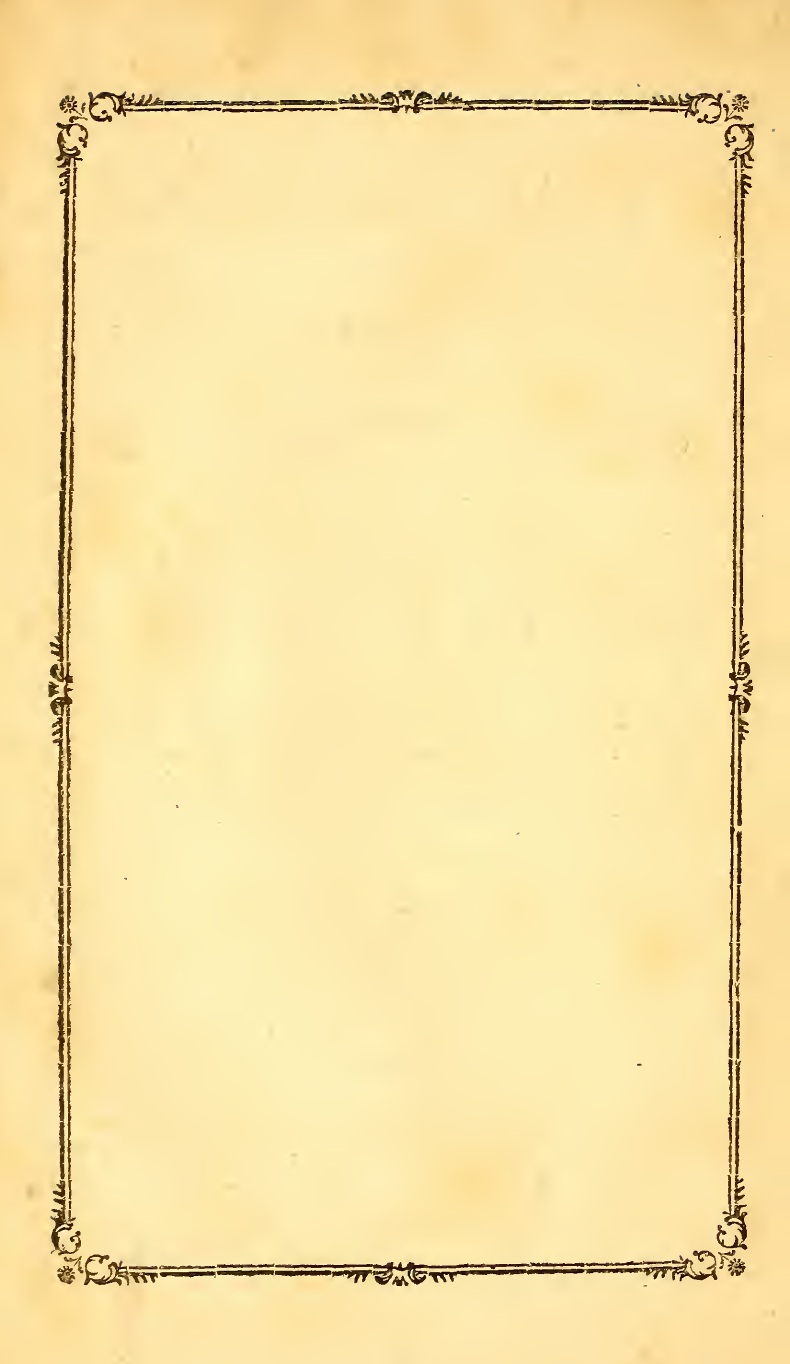
ŒUVRES

DE

M^R. DE VOLTAIRE.

TOME TROISIÈME.



OUVRAGES
DRAMATIQUES,

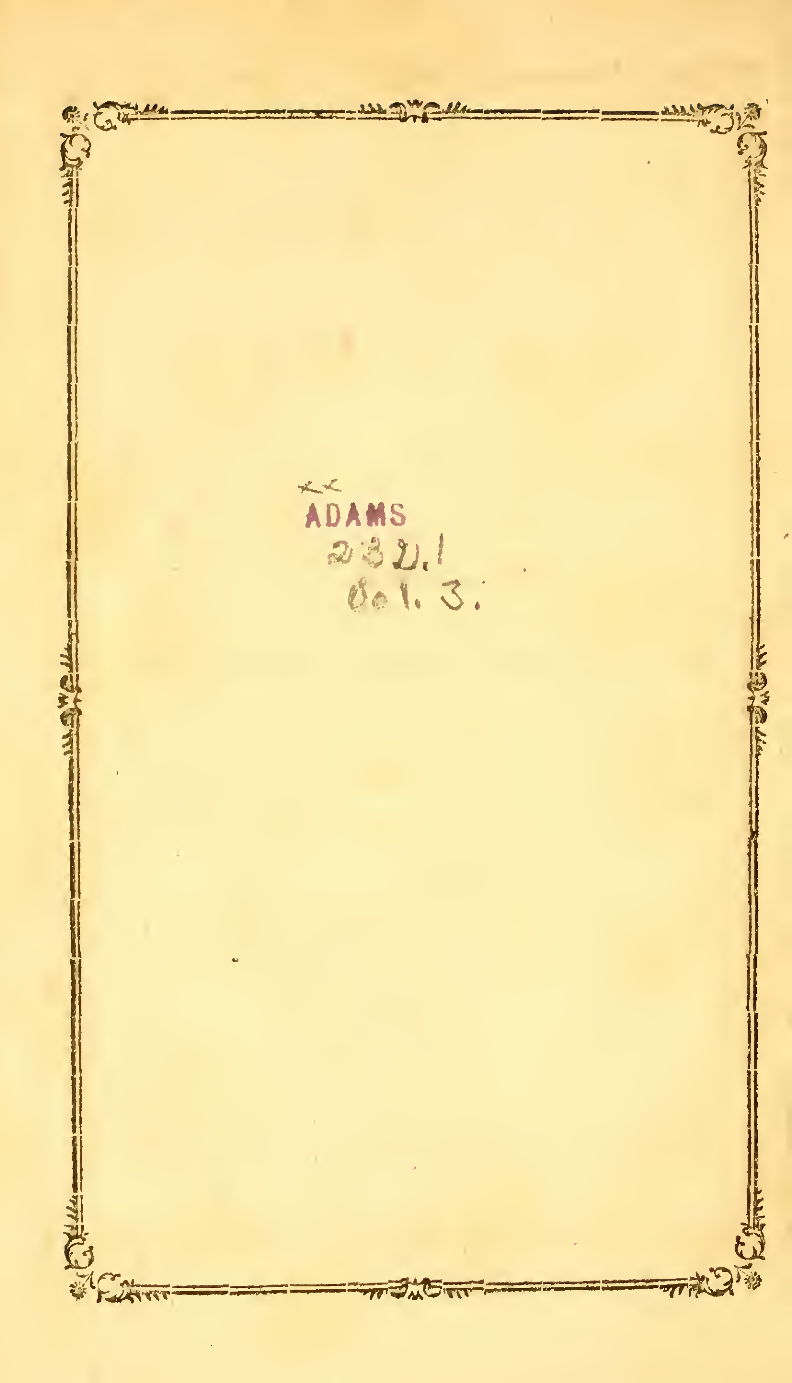
PRÉCÉDÉS ET SUIVIS

DE TOUTES LES PIÉCES QUI LEUR SONT RELATIVES.

TOME SECOND.



M. DCC. LXXV.



ZAYRE,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 13 *Août* 1732.

AVERTISSEMENT,

Ceux qui aiment l'hiſtoire littéraire ſeront bien aiſes de ſavoir comment cette piéce fut faite. Pluſieurs dames avaient reproché à l'auteur, qu'il n'y avait pas aſſez d'amour dans ſes tragédies. Il leur répondit, qu'il ne croyait pas que ce fût la véritable place de l'amour; mais que puiſqu'il leur fallait abſolument des héros amoureux, il en ferait tout comme un autre. La piéce fut achevée en dix-huit jours: elle eut un grand ſuccès. On l'appelle à Paris, tragédie chrétienne, *& on l'a jouée fort ſouvent à la place de* Polieucte.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. FAKENER,

MARCHAND ANGLAIS,

DEPUIS AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE.

VOUS êtes Anglais, mon cher ami, & je ſuis né en France; mais ceux qui aiment les arts ſont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui penſent ont à-peu-près les mêmes principes, & ne compoſent qu'une république; ainſi il n'eſt pas plus étrange de voir aujourd'hui une tragédie françaiſe dédiée à un Anglais, ou à un Italien, que ſi un citoyen d'Ephèſe, ou d'Athènes, avait autrefois adreſſé ſon ouvrage à un Grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette tragédie comme à mon compatriote dans la littérature, & comme à mon ami intime.

Je jouis en même tems du plaiſir de pouvoir dire à ma nation, de quel œil les négocians ſont regardés chez vous, quelle eſtime on ſait avoir en Angleterre pour une profeſſion qui fait la grandeur de l'état; & avec quelle ſupériorité quelques-uns d'entre vous repréſentent leur patrie dans leur parlement, & ſont au rang des légiſlateurs.

Je ſais bien que cette profeſſion eſt mépriſée de nos petits-maîtres; mais vous ſavez auſſi,

que nos petits-maîtres & les vôtres ſont l'eſpèce la plus ridicule, qui rampe avec orgueil ſur la ſurface de la terre.

Une raiſon encor, qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un Anglais plutôt qu'avec un autre, c'eſt votre heureuſe liberté de penſer; elle en communique à mon eſprit; mes idées ſe trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble diſpoſer de mon ame :
S'il ſent vivement, il m'enflamme;
Et s'il eſt fort il me ſoutient.
Un courtiſan pêtri de feinte,
Fait dans moi triſtement paſſer
Sa défiance & ſa contrainte;
Mais un eſprit libre, & ſans crainte,
M'enhardit, & me fait penſer.
Mon feu s'échauffe à ſa lumière,
Ainſi qu'un jeune peintre inſtruit
Sous le Moine & ſous l'Argilière,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familière,
Il prend malgré lui leur manière,
Et compoſe avec leur eſprit.
C'eſt pourquoi Virgile ſe fit
Un devoir d'admirer Homère.
Il le ſuivit dans ſa carrière,
Et ſon émule il ſe rendit,
Sans ſe rendre ſon plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma piéce, je vous en faſſe une longue apologie; je pourrais vous dire, pourquoi je n'ai pas donné à *Zayre* une vocation plus déterminée au chriſtianiſme, avant qu'elle reconnût ſon père, & pourquoi elle cache ſont ſecret à ſon amant, &c. Mais les eſprits ſages, qui aiment à rendre juſtice, verront bien mes raiſons, ſans que je les indique; pour les critiques déterminés, qui ſont diſpoſés à ne me pas croire, ce ſerait peine perdue que de les leur dire.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait ſeulement une piéce aſſez ſimple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuſe ſimplicité
Fut un des plus dignes partages
De la ſavante antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduiſe dans vos uſages.
Sur votre théatre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images:
Addiſſon l'a déjà tenté;
C'était le poëte des ſages,
Mais il était trop concerté;
Et dans ſon *Caton* ſi vanté,
Ses deux filles en vérité,
Sont d'inſipides perſonnages.
Imitez du grand Addiſſon

Seulement ce qu'il a de bon :
Poliſſez la rude action
De vos Melpomènes ſauvages;
Travaillez pour les connaiſſeurs,
De tous les tems, de tous les âges,
Et répandez dans vos ouvrages
La ſimplicité de vos mœurs.

Que meſſieurs les poëtes anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner *Zayre* pour modèle : je leur prêche la ſimplicité naturelle, & la douceur des vers ; mais je ne me fais point du tout le ſaint de mon ſermon. Si *Zayre* a eu quelque ſuccès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage, qu'à la prudence que j'ai eue de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été poſſible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire : on eſt aſſez sûr de réuſſir, quand on parle aux paſſions des gens plus qu'à leur raiſon. On veut de l'amour, quelque bon chrétien que l'on ſoit ; & je ſuis très-perſuadé que bien en prit au grand *Corneille* de ne s'être pas borné dans ſon *Polyeucte* à faire caſſer les ſtatues de *Jupiter* par les néophytes ; car telle eſt la corruption du genre humain, que peut-être

De Polyeucte la belle ame
Aurait faiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de ſa femme
Pour ce payen ſon favori,

Qui méritait bien mieux ſa flamme
Que ſon bon dévot de mari.

Même aventure à-peu-près eſt arrivée à *Zayre*. Tous ceux qui vont aux ſpectacles, m'ont aſſuré, que ſi elle n'avait été que convertie, elle aurait peu intéreſſé; mais elle eſt amoureuſe de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait ſa fortune. Cependant il s'en faut bien, que j'aie échappé à la cenſure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vetillé, m'a critiqué :
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué,
Et peu clairement expliqué
Un roman très-peu vraiſemblable,
Dans ma cervelle fabriqué;
Que le ſujet en eſt tronqué,
Que la fin n'eſt pas raiſonnable;
Même on m'avait pronoſtiqué
Ce ſifflet tant épouvantable,
Avec quoi le public choqué
Régale un auteur miſérable.
Cher ami, je me ſuis moqué
De leur cenſure inſupportable.
J'ai mon drame en public riſqué,
Et le parterre favorable
Au-lieu du ſiffler m'a claqué.
Des larmes même ont offuſqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué

Pleurer de l'air le plus aimable.
Mais je ne ſuis point requinqué
Par un ſuccès ſi deſirable :
Car j'ai comme un autre marqué
Tous les *deficit* de ma fable.
Je ſais qu'il eſt indubitable,
Que pour former œuvre parfait,
Il faudrait ſe donner au diable,
Et c eſt ce que je n'ai pas fait.

Je n'oſe me flatter que les Anglais faſſent à *Zayre* le même honneur qu'ils ont fait à *Brutus* (*a*), dont ont a joué la traduction ſur le théatre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni aſſez dévots pour vous ſoucier beaucoup du vieux *Luſignan*, ni aſſez tendres pour être touchés de *Zayre*. Vous paſſez pour aimer mieux une intrigue de conjurés, qu'une intrigue d'amans. On croit qu'à votre théatre on bat des mains au mot de *patrie*, & chez nous à celui d'*amour*; cependant la vérité eſt que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'eſt pas que vos héros de théatre ne ſoient amoureux ; mais c'eſt qu'ils expriment rarement leur paſſion d'une manière naturelle. Nos amans parlent en amans, & les vôtres ne parlent encor qu'en poëtes.

Si vous permettez que les Français ſoient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choſes en

(*a*) M. de *Voltaire* s'eſt trompé ; on a traduit & joué *Zayre* en Angleterre avec beaucoup de ſuccès.

récompenſe que nous pourrions prendre de vous. C'eſt au théatre anglais que je dois la hardieſſe que j'ai eue de mettre ſur la ſcène les noms de nos rois & des anciennes familles du royaume. Il me paraît, que cette nouveauté pourrait être la ſource d'un genre de tragédie qui nous eſt inconnu juſqu'ici, & dont nous avons beſoin. Il ſe trouvera ſans doute des génies heureux, qui perfectionneront cette idée, dont *Zayre* n'eſt qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons aſſez d'écrivains. La nature forme preſque toujours des hommes en tout genre de talent; il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais ſi ceux qui ſe diſtinguent un peu n'étaient ſoutenus par quelque récompenſe honorable, & par l'attrait plus flatteur de la conſidération, tous les beaux-arts pourraient bien dépérir un jour au milieu des abris élevés pour eux: & ces arbres plantés par *Louis XIV.* dégénéreraient faute de culture: le public aurait toujours du goût, mais les grands maîtres manqueraient. Un ſculpteur dans ſon académie verrait des hommes médiocres à côté de lui, & n'éleverait pas ſa penſée juſqu'à *Girardon* & au *Pujet*; un peintre ſe contenterait de ſe croire ſupérieur à ſon confrère, & ne ſongerait pas à égaler le *Pouſſin*. Puiſſent les ſucceſſeurs de *Louis XIV.* ſuivre toujours l'exemple de ce grand roi, qui donnait d'un coup d'œil une noble émulation à tous les artiſtes! Il encourageait à la fois un *Racine* & un *van Robais*.... Il portait notre commerce & notre gloire par-delà les Indes; il

étendait ſes graces ſur des étrangers étonnés d'être connus & récompenſés par notre cour. Partout où était le mérite, il avait un protecteur daus *Louis XIV*.

Car de ſon aſtre bienfaiſant
Les influences libérales,
Du Caire au bord de l'Occident,
Et ſous les glaces Boréales,
Cherchaient le mérite indigent.
Avec plaiſir ſes mains royales
Répandaient la gloire & l'argent,
Le tout ſans brigue & ſans cabales.
Guillelmini, Viviani,
Et le céleſte Caſſini,
Auprès des lys venaient ſe rendre;
Et quelque forte penſion
Vous aurait pris le grand Newton,
Si Newton avait pu ſe prendre.
Ce ſont-là les heureux ſuccès
Qui faiſaient la gloire immortelle
De Louis & du nom français.
Ce Louis était le modèle
De l'Europe & de vos Anglais.
On craignait que par ſes progrès
Il n'envahît à tout jamais
La monarchie univerſelle;
Mais il l'obtint par ſes bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations pareilles aux monumens de la munificence de

nos rois ; mais votre nation y ſupplée. Vous n'avez pas beſoin des regards du maître pour honorer & récompenſer les grands talens en tout genre. Le chevalier *Steele* & le chevalier *van Brouh*, étaient en même tems auteurs comiques & membres du parlement. La primatie du docteur *Tillotſon*, l'ambaſſade de M. *Prior*, la charge de M. *Newton*, le miniſtère de M. *Addiſſon*, ne ſont que les ſuites ordinaires de la conſidération qu'ont chez vous les grands-hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des mauſolées & des ſtatues après leur mort ; il n'y a pas juſqu'aux actrices célèbres qui n'aient chez vous leur place dans les temples à côté des grands poëtes.

Votre Ofilds (*a*) & ſa devancière
Bracegirdle la minaudière,
Pour avoir ſu dans leurs beaux jours
Réuſſir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carrière,
S'en furent, avec le concours
De votre république entière,
Sous un grand poêle de velours,
Dans votre égliſe pour toujours,
Loger de ſuperbe manière.
Leur ombre en paraît encor fière,
Et s'en vante avec les amours :
Tandis que le divin Molière,
Bien plus digne d'un tel honneur,

(*a*) Fameuſe actrice mariée à un ſeigneur d'Angleterre.

A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetière ;
Et que l'aimable le Couvreur,
A qui j'ai fermé la paupière,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges & d'une bière ;
Et que monſieur de Laubinière
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois ſi vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre rivière.
Voyez-vous pas à ce récit
L'amour irrité qui gémit,
Qui s'envole en briſant ſes armes,
Et Melpomène toute en larmes,
Qui m'abandonne, & ſe bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si long-tems de ſes nobles charmes ?

Tout ſemble ramener les Français à la barbarie dont *Louis XIV.* & le cardinal de *Richelieu* les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaiſſent pas le prix des beaux-arts ! la terre eſt couverte de nations auſſi puiſſantes que nous. D'où vient cependant que nous les regardons preſque toutes avec peu d'eſtime ? C'eſt par la raiſon qu'on mépriſe dans la ſociété un homme riche, dont l'eſprit eſt ſans goût & ſans culture. Sur-tout ne croyez pas, que cet empire de l'eſprit, & cet honneur d'être le modèle des autres peuples, ſoit une gloire frivole. Elle eſt la

marque infaillible de la grandeur d'un empire : c'eſt toujours ſous les plus grands princes que les arts ont fleuri, & leur décadence eſt quelquefois l'époque de celle d'un état. L'hiſtoire eſt pleine de ces exemples ; mais ce ſujet me ménerait trop loin. Il faut que je finiſſe cette lettre déjà trop longue, en vous envoyant un petit ouvrage, qui trouve naturellement ſa place à la tête de cette tragédie. C'eſt une épître en vers à celle qui a joué le rôle de *Zayre* : je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en eſt acquittée :

Car le prophête de la Mecque
Dans ſon ſerrail n'a jamais eu
Si gentille Arabeſque ou Grecque ;
Son œil noir, tendre & bien fendu,
Sa voix, & ſa grace intrinsèque,
Ont mon ouvrage défendu
Contre l'auditeur qui rebecque :
Mais quand le lecteur morfondu
L'aura dans ſa bibliothèque,
Tout mon honneur ſera perdu.

Adieu, mon ami ; cultivez toujours les lettres & la philoſophie, ſans oublier d'envoyer des vaiſſeaux dans les échelles du Levant. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

V.



EPITRE
A MADEMOISELLE GOSSIN,
JEUNE ACTRICE,

Qui a repréſenté le rôle de ZAYRE *avec beaucoup de ſuccès.*

JEUNE GOSSIN, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers au théatre applaudis,
Protège-les, ZAYRE eſt ton ouvrage,
Il eſt à toi, puiſque tu l'embellis.
Cé ſont tes yeux, ces yeux ſi pleins de charmes,
Ta voix touchante, & tes ſons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes.
Ta ſeule vue adoucit les cenſeurs.
L'illuſion, cette reine des cœurs,
Marche à ta ſuite, inſpire les alarmes,
Le ſentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaiſir de répandre des larmes.
Le dieu des vers qu'on allait dédaigner,
Eſt par ta voix aujourd'hui sûr de plaire;
Le dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,
Eſt par tes yeux bien plus sûr de régner.
Entre ces dieux déſormais tu vas vivre:
Hélas! long-tems je les ſervis tous deux;
Il en eſt un que je n'oſe plus ſuivre.

Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux,
Qui pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore!
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers!





SECONDE LETTRE

AU MÊME

MONSIEUR FAKENER,

ALORS

AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE,

tirée d'une seconde édition de ZAYRE.

MON cher ami ; (car votre nouvelle dignité d'ambaſſadeur rend ſeulement notre amitié plus reſpectable, & ne m'empêche pas de me ſervir ici d'un titre plus ſacré que le titre de miniſtre : le nom d'ami eſt bien au-deſſus de celui d'excellence.)

Je dédie à l'ambaſſadeur d'un grand roi & d'une nation libre, le même ouvrage que j'ai dédié au ſimple citoyen, au négociant anglais. (*a*)

Ceux qui ſavent combien le commerce eſt honoré dans votre patrie, n'ignorent pas auſſi qu'un négociant y eſt quelquefois un légiſlateur, un bon officier, un miniſtre public.

Quel-

(*a*) Ce que monſieur de *Voltaire* avait prévu dans ſa dédicace de *Zayre* eſt arrivé; M. *Fakener* a été un des meilleurs miniſtres, & eſt devenu un des hommes des plus conſidérables de l'Angleterre. C'eſt ainſi que les auteurs devraient dédier leurs ouvrages, au lieu d'écrire des lettres d'eſclave à des gens dignes de l'être.

Quelques personnes, corrompues par l'indigne usage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, ont essayé de jeter un ridicule sur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a osé, sur un théatre consacré au mauvais goût & à la médisance, insulter à l'auteur de cette dédicace; & à celui qui l'avait reçue, on a osé lui reprocher d'être (1) un négociant. Il ne faut point imputer à notre nation une grossiéreté si honteuse, dont les peuples les moins civilisés rougiraient. Les magistrats, qui veillent parmi nous sur les mœurs, & qui sont continuellement occupés à reprimer le scandale, furent surpris alors. Mais le mépris & l'horreur du public pour l'auteur conuu de cette indignité, sont une nouvelle preuve de la politesse des Français.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple, sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des esprits légers & bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes sans goût, impolis & grossiers; & on en trouve dans Paris.

Oublions-les, comme ils sont oubliés du public, & recevez ce second hommage. Je le dois d'autant

(1) On joua une mauvaise farce à la comédie italienne de Paris, dans laquelle on insultait grossiérement plusieurs personnes de mérite, & entr'autres M. *Fakener*. Le sieur *Héraut* lieutenant de police, permit cette indignité, & le public la siffla.

plus à un Anglais, que cette tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite & jouée avec tant de ſuccès, on a parlé de moi ſur votre théatre avec tant de politeſſe & de bonté, que j'en dois ici un remerciment public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les ſingularités de la traduction & de la repréſentation de *Zayre* ſur le théatre de Londres.

Monſieur *Hille*, homme de lettres, qui paraît connaître le théatre mieux qu'aucun auteur Anglais, me fit l'honneur de traduire la piéce, dans le deſſein d'introduire ſur votre ſcène quelques nouveautés, & pour la maniere d'écrire les tragédies, & pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la repréſentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature; la plupart de vos acteurs tragiques s'exprimaient ſouvent plus en poëtes ſaiſis d'enthouſiaſme, qu'en hommes que la paſſion inſpire. Beaucoup de comédiens avaient encor outré ce défaut; ils déclamaient des vers ampoulés, avec une fureur & une impétuoſité, qui eſt au beau naturel, ce que des convulſions ſont à l'égard d'une démarche noble & aiſée.

Cet air d'empreſſement ſemblait étranger à votre nation; car elle eſt naturellement ſage, & cette ſageſſe eſt quelquefois priſe pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne ſe permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait

dans ſon plaidoyer. Les ſeuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs, & ſur-tout nos actrices de Paris, avaient ce défaut, il y a quelques années: ce fut Mlle. *le Couvreur* qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur italien de beaucoup d'eſprit & de ſens.

« La legiadra Couvreur ſola non trotta
» Per quella ſtrada dove i ſuoi compagni
» Van di galoppo tutti quanti in frotta,
» Se avvien ch'ella pianga, o che ſi lagni
» Senza quegli urli ſpaventoſi loro,
» Tu muove ſi che in pianger l'accompagni.

Ce même changement que Mlle. *le Couvreur* avait fait ſur notre ſcène, Mlle. *Cibber* vient de l'introduire ſur le théatre anglais, dans le rôle de *Zayre*. Choſe étrange, que dans tous les arts ce ne ſoit qu'après bien du tems qu'on vienne enfin au naturel & au ſimple!

Une nouveauté qui va paraître plus ſingulière aux Français, c'eſt qu'un gentilhomme de votre pays, qui a de la fortune & de la conſidération, n'a pas dédaigné de jouer ſur votre théatre le rôle d'*Oroſmane*. C'était un ſpectacle aſſez intéreſſant de voir les deux principaux perſonnages remplis, l'un par un homme de condition, & l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encor récité un vers en ſa vie.

Cet exemple d'un citoyen, qui a fait uſage de ſon talent pour la déclamation, n'eſt pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de ſur-

prenant en cela, c'eſt que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion, que toutes les choſes de ce monde dépendent de l'uſage & de l'opinion. La cour de France a danſé ſur le théatre avec les acteurs de l'opéra; & on n'a rien trouvé en cela d'étrange, ſinon que la mode de ces divertiſſemens ait fini. Pourquoi ſera-t-il plus étonnant de réciter que de danſer en public? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts, ſinon que l'un eſt autant au-deſſus de l'autre, que les talens où l'eſprit a quelque part ſont au-deſſus de ceux du corps? Je le répète encor, & je le dirai toujours, aucun des beaux-arts n'eſt mépriſable, & il n'eſt véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à préſent à la traduction de *Zayre*, & au changement qui vient de ſe faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coutume a laquelle M. *Addiſſon*, le plus ſage de vos écrivains, s'eſt aſſervi lui-même; tant l'uſage tient lieu de raiſon & de loi. Cette coutume peu raiſonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent du reſte de la pièce, & ces vers devaient néceſſairement renfermer une comparaiſon. *Phédre* en ſortant du théatre ſe comparait poétiquement à une biche, *Caton* à un rocher, *Cléopatre* à des enfans qui pleurent juſqu'à ce qu'ils ſoient endormis.

Le traducteur de *Zayre* eſt le premier qui ait oſé maintenir les droits de la nature contre un goût ſi éloigné d'elle. Il a proſcrit cet uſage; il

a ſenti que la paſſion doit parler un langage vrai, & que le poëte doit ſe cacher toujours pour ne laiſſer paraître que le héros.

C'eſt ſur ce principe qu'il a traduit avec naïveté, & ſans aucune enflure, tous les vers ſimples de la piéce, que l'on gâterait, ſi on voulait les rendre beaux.

» On ne peut deſirer ce qu'on ne connaît pas.



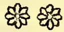
» J'euſſe été près du Gange eſclave des faux dieux,
» Chrétienne dans Paris, muſulmane en ces lieux.



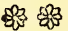
» Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.



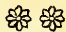
» Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
» Un tribut offenſant, trop peu fait pour l'amour.



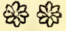
» Je me croirais haï d'être aimé faiblement.



» Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.



» L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.



» L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous les vers qui ſont dans ce goût ſimple & vrai, ſont rendus mot-à-mot dans l'Anglais. Il

eut été aiſé de les orner ; mais le traducteur a jugé autrement que quelques - uns de mes compatriotes ; il a aimé, & il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet, le ſtile doit être conforme au ſujet. *Alzire*, *Brutus* & *Zayre* demandaient, par exemple, trois ſortes de verſifications différentes.

Si *Bérénice* ſe plaignait de *Titus*, & *Ariane* de *Théſée*, dans le ſtile de *Cinna*, *Bérénice* & *Ariane* ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, ſi on cherche d'autres ornemens que la ſimplicité & la vérité.

Il n'eſt pas queſtion ici d'examiner s'il eſt bien de mettre tant d'amour dans les piéces de théatre. Je veux que ce ſoit une faute, elle eſt & ſera univerſelle ; & je ne ſais quel nom donner aux fautes qui ſont le charme du genre humain.

Ce qui eſt certain, c'eſt que dans ce défaut les Français ont réuſſi plus que toutes les autres nations anciennes & modernes miſes enſemble. L'amour paraît ſur nos théatres avec des bienſéances, une délicateſſe, une vérité, qu'on ne trouve point ailleurs. C'eſt que de toutes les nations la françaiſe eſt celle qui a le plus connu la ſociété.

Le commerce continuel ſi vif & ſi poli des deux ſexes, a introduit en France une politeſſe aſſez ignorée ailleurs.

La ſociété dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer ſont inſociables. Et des mœurs encor auſtères parmi

vous, des querelles politiques, des guerres de religion, qui vous avaient rendu farouches, vous ôtèrent, jusqu'au tems de *Charles II.* la douceur de la société, au milieu même de la liberté. Les poëtes ne devaient donc savoir ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée jusqu'à *Molière*, comme l'art d'exprimer sur le théatre des sentimens vrais & délicats fut ignoré jusqu'à *Racine*, parce que la société ne fut, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur tems. Un poëte, du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues ; il aura plutôt fait cent odes & cent épîtres, qu'une scène où il faut faire parler la nature.

Votre *Dryden*, qui d'ailleurs était un très-grand génie, mettait dans la bouche de ses héros, amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences ; deux choses également opposées à la tendresse.

Si M. *Racine* fait dire à *Titus* :

» Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
» Et crois toujours la voir pour la première fois

votre *Dryden* fait dire à *Antoine :*
« Ciel ! comme j'aimai ! Témoins les jours &
» les nuits qui suivaient en dansant sous vos
» pieds. Ma seule affaire était de vous parler
» de ma passion ; un jour venait, & ne voyait
» rien qu'amour ; un autre venait, & c'était de

» l'amour encore. Les ſoleils étaient las de nous » regarder, & moi je n'étais point las d'aimer. »

Il eſt bien difficile d'imaginer, qu'*Antoine* ait en effet tenu de pareils diſcours à *Cléopatre.*

Dans la même piéce *Cléopatre* parle ainſi à *Antoine.*

« Venez à moi, venez dans mes bras, mon » cher ſoldat; j'ai été trop long-tems privée de » vos careſſes. Mais quand je vous embraſſerai, » quand vous ſerez tout à moi, je vous punirai » de vos cruautés, en laiſſant ſur vos lèvres l'im-» preſſion de mes ardens baiſers. »

Il eſt très-vraiſemblable que *Cléopatre* parlait ſouvent dans ce goût : mais ce n'eſt point cette indécence qu'il faut repréſenter devant une audience reſpectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire : C'eſt-là la pure nature; on doit leur répondre que c'eſt préciſément cette nature qu'il faut voiler avec ſoin.

Ce n'eſt pas même connaître le cœur humain, de penſer qu'on doit plaire davantage en préſentant ces images licencieuſes. Au contraire, c'eſt fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaiſirs. Si tout eſt d'abord à découvert, on eſt raſſaſié. Il ne reſte plus rien à chercher, rien à deſirer, & on arrive tout-d'un-coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie à des plaiſirs que les gens groſſiers ne connaiſſent pas.

Les ſpectateurs en ce cas ſont comme les amans, qu'une jouiſſance trop prompte dégoûte : ce n'eſt qu'à travers cent nuages qu'on doit en-

trevoir ces idées, qui feraient rougir, présentées de trop près. C'eſt ce voile qui fait le charme des honnêtes gens ; il n'y a point pour eux de plaiſir ſans bienſéance.

Les Français ont connu cette règle plutôt que les autres peuples, non parce qu'*ils ſont ſans génie & ſans hardieſſe*, comme le dit ridiculement l'inégal & impétueux *Dryden*, mais parce que depuis la régence d'*Anne d'Autriche* ils ont été le peuple le plus ſociable & le plus poli de la terre ; & cette politeſſe n'eſt point une choſe arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité ; c'eſt une loi de la nature qu'ils ont heureuſement cultivée plus que les autres peuples.

Le traducteur de *Zayre* a reſpecté preſque partout ces bienſéances théatrales, qui vous doivent être communes comme à nous ; mais il y a quelques endroits où il s'eſt livré encor à d'anciens uſages.

Par exemple, lorſque dans la piéce anglaiſe *Oroſmane* vient annoncer à *Zayre* qu'il croit ne la plus aimer, *Zayre* lui répond en ſe roulant par terre. Le ſultan n'eſt point ému de la voir dans cette poſture de ridicule & de déſeſpoir, & le moment d'après il eſt tout étonné que *Zayre* pleure.

Il lui dit cet hémiſtiche :

» Zayre, vous pleurèz.

Il aurait dû lui dire auparavant :

» Zayre, vous vous roulez par terre.

Auſſi ces trois mots, *Zayre*, *vous pleurez*, qui font un grand effet ſur notre théatre, n'en ont fait aucun ſur le vôtre, parce qu'ils étaient déplacés. Ces expreſſions familières & naïves tirent toute leur force de la ſeule manière dont elles ſont amenées. *Seigneur, vous changez de viſage*, n'eſt rien par ſoi-même; mais le moment où ces paroles ſi ſimples ſont prononcées dans *Mitrhidate*, fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, & de la manière dont il le faut, eſt, ce me ſemble, un mérite, dont les Français, ſi vous m'en exceptez, ont plus approché que les écrivains des autres pays. C'eſt, je crois, ſur cet art que notre nation doit en être crue. Vous nous apprenez des choſes plus grandes & plus utiles: il ſerait honteux à nous de ne le pas avouer. Les Français qui ont écrit contre les découvertes du chevalier *Newton* ſur la lumière, en rougiſſent; ceux qui combattent la gravitation en rougiront bientôt.

Vous devez vous ſoumettre aux règles de notre théatre, comme nous devons embraſſer votre philoſophie. Nous avons fait d'auſſi bonnes expériences ſur le cœur humain, que vous ſur la phyſique. L'art de plaire ſemble l'art des Français, & l'art de penſer paraît le vôtre. Heureux, monſieur, qui comme vous les réunit! &c.





LETTRE

A MONSIEUR DE LA ROQUE,

ſur la tragédie de ZAYRE, 1732.

QUOIQUE pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, monſieur, de faire les extraits des piéces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage, & vous voulez que ce ſoit moi qui parle de *Zayre.* Il me ſemble que je vois M. *le Normand*, ou *M. Cochin*, réduire un de leurs cliens à plaider ſa cauſe. L'entrepriſe eſt dangereuſe, mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi par la ſincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zayre eſt la première piéce de théatre, dans laquelle j'aie oſé m'abandonner à toute la ſenſibilité de mon cœur. C'eſt la ſeule tragédie tendre que j'aie faite. Je croyais dans l'âge même des paſſions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théatre tragique. Je ne regardais cette faibleſſe que comme un défaut charmant qui aviliſſait l'art des *Sophocles*. Les connaiſſeurs qui ſe plaiſent plus à la douceur élégante de *Racine* qu'à la force de *Corneille*, me paraiſſent reſſembler aux curieux qui préfèrent les nudités du *Corrége* au chaſte & noble pinceau de *Raphaël.*

Le public qui fréquente les ſpectacles, eſt aujourd'hui plus que jamais dans le goût du *Corrège.*

Il faut de la tendresse & du sentiment; c'est même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans *Andronic* & dans *Hippolite*, & à peine un seul qui réussisse dans *Cinna* & dans *Horace*. Il a donc fallu me plier aux mœurs du tems, & commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette passion de toute la bienséance possible; & pour l'ennoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus respectable. L'idée me vint de faire contraster dans un même tableau, d'un côté, l'honneur, la naissance, la patrie, la religion; & de l'autre, l'amour le plus tendre & le plus malheureux; les mœurs des mahométans & celles des chrétiens; la cour d'un soudan & celle d'un roi de France; & de faire paraître, pour la première fois, des Français sur la scène tragique. Je n'ai pris dans l'histoire que l'époque de la guerre de *St Louis*; tout le reste est entiérement d'invention. L'idée de cette piéce étant si neuve & si fertile, s'arrangea d'elle-même; & au-lieu que le plan d'*Eriphile* m'avait beaucoup coûté, celui de *Zayre* fut fait en un seul jour; & l'imagination échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan, acheva la piéce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu, (car où est l'artiste sans amour-propre?) mais je devais cette excuse au public, des fautes & des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux sans doute d'attendre à la faire représenter que j'en eusse châtié le

ſtile ; mais des raiſons, dont il eſt inutile de fatiguer le public, n'ont pas permis qu'on différât. Voici, monſieur, le ſujet de cette piéce.

La Paleſtine avait été enlevée aux princes chrétiens par le conquérant *Saladin. Noradin*, tartare d'origine, s'en était enſuite rendu maître. *Oroſmane*, fils de *Noradin*, jeune homme plein de grandeur, de vertus & de paſſions, commençait à régner avec gloire dans Jéruſalem. Il avait porté ſur le trône de la Syrie la franchiſe & l'eſprit de liberté de ſes ancêtres. Il mépriſait les règles auſtères du ſerrail, & n'affectait point de ſe rendre inviſible aux étrangers & à ſes ſujets, pour devenir plus reſpectable. Il traitait avec douceur les eſclaves chrétiens, dont ſon ſerrail & ſes états étaient remplis. Parmi ces eſclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au ſac de Céſarée, ſous le règne de *Noradin*. Cet enfant ayant été racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au roi *St. Louis*, qui avait daigné prendre ſoin de ſon éducation & de ſa fortune. Il avait pris en France le nom de *Néreſtan* ; & étant retourné en Syrie, il avait été fait priſonnier encor une fois, & avait été enfermé parmi les eſclaves d'*Oroſmane*. Il retrouva dans la captivité une jeune perſonne avec qui il avait été priſonnier dans ſon enfance, lorſque les chrétiens avaient perdu Céſarée. Cette jeune peſonne, à qui on avait donné le nom de *Zayre*, ignorait ſa naiſſance, auſſi-bien que *Néreſtan* & que tous ces enfans de tribut qui ſont enlevés de bonne heure des mains de leurs parens, & qui ne connaiſſent de famille

& de patrie que le ferrail. *Zayre* favait feulement qu'elle était née chrétienne. *Nérestan* & quelques autres efclaves un peu plus âgés qu'elle, l'en affuraient. Elle avait toujours confervé un ornement qui renfermait une croix, feule preuve qu'elle eût de fa religion. Une autre efclave nommée *Fatime*, née chrétienne, & mife au ferrail à l'âge de dix ans, tâchait d'inftruire *Zayre* du peu qu'elle favait de la religion de fes pères. Le jeune *Nérestan*, qui avait la liberté de voir *Zayre* & *Fatime*, animé du zèle qu'avaient alors les chevaliers Français, touché d'ailleurs pour *Zayre* de la plus tendre amitié, la difpofait au chriftianifme. Il fe propofa de racheter *Zayre*, *Fatime* & dix chevaliers chrétiens, du bien qu'il avait acquis en France, & de les amener à la cour de *St. Louis*. Il eut la hardieffe de demander au foudan *Orofmane* la permiffion de retourner en France fur fa feule parole, & le fultan eut la générofité de le permettre. *Nérestan* partit, & fut deux ans hors de Jérufalem.

Cependant la beauté de *Zayre* croiffait avec fon âge, & la naïveté touchante de fon caractère la rendait encor plus aimable que fa beauté. *Orofmane* la vit & lui parla. Un cœur comme le fien ne pouvait l'aimer qu'éperdument. Il réfolut de bannir la molleffe qui avait efféminé tant de rois de l'Afie, & d'avoir dans *Zayre* une amie, une maîtreffe, une femme, qui lui tiendrait lieu de tous les plaifirs, & qui partagerait fon cœur avec les devoirs d'un prince & d'un guerrier. Les faibles idées du chriftianifme, tracées à peine dans le cœur de *Zayre*, s'évanouïrent bien-

tôt à la vue du ſoudan ; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, ſans que l'ambition ſe mêlât en rien à la pureté de ſa tendreſſe.

Néreſtan ne revenait point de France. *Zayre* ne voyait qu'*Oroſmane* & ſon amour. Elle était prête d'epouſer le ſultan, lorſque le jeune Français arriva. *Oroſmane* le fait entrer en préſence même de *Zayre*. *Néreſtan* apportait avec la rançon de *Zayre* & de *Fatime*, celle de dix chevaliers qu'il devait choiſir. J'ai ſatisfait à mes ſermens, dit-il au ſoudan : c'eſt à toi de tenir ta promeſſe, de me remettre *Zayre*, *Fatime* & les dix chevaliers ; mais apprends que j'ai épuiſé ma fortune à payer leur rançon ; *Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte* ; je viens me remettre dans tes fers. Le ſoudan ſatisfait du grand courage de ce chrétien, & né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rençons qu'il apportait, lui donna cent chevaliers au-lieu de dix, & le combla de préſens ; mais il lui fit entendre que *Zayre* n'était pas faite pour être rachetée, & qu'elle était d'un prix au-deſſus de toutes rançons. Il refuſa auſſi de lui rendre, parmi les chevaliers qu'il délivrait, un prince de *Luſignan*, fait eſclave depuis long-tems dans Céſarée.

Ce *Luſignan*, le dernier de la branche des rois de Jéruſalem, était un vieillard reſpecté dans l'Orient, l'amour de tous les chrétiees, & dont le nom ſeul pouvait être dangereux aux Sarraſins. C'était lui principalement que *Néreſtan* avait voulu racheter. Il parut devant *Oroſmane* accablé du refus qu'on lui faiſait de *Luſignan* &

de *Zayre*. Le ſoudan remarqua ce trouble ; il ſentit dès ce moment un commencement de jalouſie que la généroſité de ſon caractère lui fit étouffer. Cependant il ordonna que les cent chevaliers fuſſent prêts à partir le lendemain avec *Néreſtan*.

Zayre, ſur le point d'être ſultane, voulut donner au moins à *Néreſtan* une preuve de ſa reconnaiſſance. Elle ſe jette au pieds d'*Oroſmane* pour obtenir la liberté du vieux *Luſignan*. *Oroſmane* ne pouvait rien refuſer à *Zayre*. On alla tirer *Luſignan* des fers. Les chrétiens délivrés étaient avec *Néreſtan* dans les appartemens extérieurs du ſerrail ; ils pleuraient la deſtinée de *Luſignan* : ſur-tout le chevalier de *Châtillon*, ami tendre de ce malheureux prince, ne pouvait ſe réſoudre à accepter une liberré qu'on refuſait à ſon ami & à ſon maître, lorſque *Zayre* arrive & leur amène celui qu'ils n'eſpéraient plus.

Luſignan, ébloui de la lumière qu'il revoyait après vingt années de priſon, pouvant ſe ſoutenir à peine, ne ſachant où il eſt & où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec des Français, & reconnaiſſant *Châtillon*, s'abandonna à cette joie mêlée d'amertume que les malheureux éprouvent dans leur conſolation. Il demande à qui il doit ſa délivrance. *Zayre* prend la parole en lui préſentant *Néreſtan* : C'eſt à ce jeune Français, dit-elle, que vous, & tous les chrétiens, devez votre liberté. Alors le vieillard apprend que *Néreſtan* a été élevé dans le ſerrail avec *Zayre* ; & ſe tournant vers eux, Hélas ! dit-il, puiſque

vous

vous avez pitié de mes malheurs, achevez votre ouvrage, inftruifez-moi du fort de mes enfans. Deux me furent enlevés au berceau, lorfque je fus pris dans Céfarée; deux autres furent maffacrés devant moi avec leur mère. O mes fils! ô martyrs! veillez du haut du ciel fur mes autres enfans, s'ils font vivans encor. Hélas! j'ai fu que mon dernier fils & ma fille furent conduits dans ce ferrail. Vous qui m'écoutez, *Néreftan*, *Zayre*, *Châtillon*, n'avez-vous nulle connaiffance de ces triftes reftes du fang de *Godefroi* & de *Lufignan*?

Au milieu de ces queftions, qui déjà remuaient le cœur de *Néreftan* & de *Zayre*, *Lufignan* apperçut au bras de *Zayre* un ornement qui renfermait une croix: il fe reffouvint que l'on avait mis cette parure à fa fille lorfqu'on la portait au baptême; *Châtillon* l'en avait ornée lui-même, & *Zayre* avait été arrachée de fes bras avant que d'être baptifée. La reffemblance des traits, l'âge, toutes les circonftances, une cicatrice de la bleffure que fon jeune fils avait reçue, tout confirme à *Lufignan* qu'il eft père encor; & la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, & s'expliquant par des larmes: embraffez-moi, mes chers enfans, s'écria *Lufignan*, & revoyez votre père. *Zayre* & *Néreftan* ne pouvaient s'arracher de fes bras. Mais, hélas! dit ce vieillard infortuné, goûterai-je une joie pure? Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la rends-tu chrétienne? *Zayre* rougit & frémit à ces paroles. *Lufignan* vit fa honte & fon malheur, & *Zayre* avoua qu'elle était muful-

mane. La douleur, la religion & la nature donnèrent en ce moment des forces à *Lusignan*; il embrassa sa fille, & lui montrant d'une main le tombeau de JESUS-CHRIST, & le ciel de l'autre, animé de son désespoir, de son zèle, aidé de tant de chrétiens, de son fils & du Dieu qui l'inspire, il touche sa fille, il l'ébranle; elle se jette à ses pieds & lui promet d'être chrétienne.

Au moment arrive un officier du serrail qui sépare *Zayre* de son père & de son frère, & qui arrête tous les chevaliers Français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un conseil qu'on venait de tenir en présence d'*Orosmane*. La flotte de *St. Louis* était partie de Chypre, & on craignait pour les côtes de Syrie; mais un second courrier ayant apporté la nouvelle du départ de *St. Louis* pour l'Egypte, *Orosmane* fut rassuré; il était lui-même ennemi du soudan d'Egypte. Ainsi n'ayant rien à craindre ni du roi ni des Français qui étaient à Jérusalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur roi, & ne songea plus qu'à réparer, par la pompe & la magnificence de son mariage, la rigueur dont il avait usé envers *Zayre*.

Pendant que le mariage se préparait, *Zayre* désolée demanda au soudan la permission de revoir *Nérestan* encor une fois. *Orosmane*, trop heureux de trouver une occasion de plaire à *Zayre*, eut l'indulgence de permettre cette entrevue. *Nérestan* revit donc *Zayre*; mais ce fut pour lui apprendre que son père était prêt d'expirer, qu'il mourait entre la joie d'avoir retrouvé ses enfans, & l'amertume d'ignorer si *Zayre* serait chrétienne, & qu'il lui ordonnait en mourant d'é-

tre baptisée ce jour-là même de la main du pontife de Jérusalem. *Zayre* attendrie & vaincue, promit tout, & jura à son frère qu'elle ne trahirait point le sang dont elle était née, qu'elle serait chrétienne, qu'elle n'épouserait point *Orosmane*, qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été baptisée.

A peine avait-elle prononcé ce serment, qu'*Orosmane*, plus amoureux & plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la mosquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que *Zayre*; elle était partagée entre son Dieu, sa famille & son nom qui la retenaient, & le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne se connut plus; elle céda à la douleur, & s'échappa des mains de son amant, le quittant avec désespoir & le laissant dans l'accablement de la surprise, de la douleur & de la colère.

Les impressions de jalousie se réveillèrent dans le cœur d'*Orosmane*. L'orgueil les empêcha de paraître, & l'amour les adoucit. Il prit la fuite de *Zayre* pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre chose enfin que pour une trahison. Il vit encor *Zayre*, lui pardonna & l'aima plus que jamais. L'amour de *Zayre* augmentait par la tendresse indulgente de son amant. Elle se jette en larmes à ses genoux, le supplie de différer le mariage jusqu'au lendemain. Elle comptait que son frère serait alors parti, qu'elle aurait reçu le baptême, que Dieu lui donnerait la force de résister. Elle se flattait même quelquefois que la religion chrétienne lui permettrait d'aimer un homme si tendre, si généreux, si vertueux, à qui

il ne manquait que d'être chrétien. Frappée de toutes ces idées, elle parlait à *Orosmane* avec une tendresse si naïve & une douleur si vraie, qu'*Orosmane* céda encor, & lui accorda le sacrifice de vivre sans elle ce jour-là. Il était sûr d'être aimé; il était heureux dans cette idée, & fermait les yeux sur le reste.

Cependant dans les premiers mouvemens de jalousie, il avait ordonné que le serrail fût fermé à tous les chrétiens. *Nérestan* trouvant le serrail fermé, & n'en soupçonnant pas la cause, écrivit une lettre pressante à *Zayre*; il lui mandait d'ouvrir une porte secrete qui conduisait vers la mosquée, & lui recommandait d'être fidelle.

La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à *Orosmane*. Le soudan en crut à peine ses yeux. Il se vit trahi; il ne douta pas de son malheur & du crime de *Zayre*. Avoir comblé un étranger, un captif de bienfaits; avoir donné son cœur, sa couronne à une fille esclave, lui avoir tout sacrifié; ne vivre que pour elle, & en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir; ce que la perfidie a de plus traître; c'était sans doute un état horrible. Mais *Orosmane* aimait, & il souhaitait de trouver *Zayre* innocente. Il lui fait rendre ce billet par un esclave inconnu. Il se flatte que *Zayre* pouvait ne point écouter *Nérestan*; *Nérestan* seul lui paraissait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête & qu'on l'enchaîne; & il va, à l'heure & à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la lettre.

La lettre eſt rendue à *Zayre*, elle la lit en tremblant ; & après avoir long-tems héſité, elle dit enfin à l'eſclave, qu'elle attendra *Néreſtan*, & donne ordre qu'on l'introduiſe. L'eſclave rend compte de tout à *Oroſmane*.

Le malheureux ſoudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur & de larmes. Il tire ſon poignard, & il pleure. *Zayre* vient au rendez-vous dans l obſcurité de la nuit. *Oroſmane* entend ſa voix, & ſon poignard lui échappe. Elle approche, elle appelle *Néreſtan* ; & à ce nom, *Oroſmane* la poignarde.

Dans l'inſtant on lui amène *Néreſtan* enchaîné avec *Fatime* complice de *Zayre*. *Oroſmane* hors de lui s'adreſſe à *Néreſtan*, en le nommant ſon rival : c'eſt toi qui m'arraches *Zayre*, dit-il, regarde-là avant que de mourir ; que ton ſupplice commence avec le ſien ; regarde-la, te dis-je, *Néreſtan*, approche de ce corps expirant. Ah ! que vois-je ! ma ſœur ! barbare, qu'as-tu fait... ? A ce mot de ſœur, *Oroſmane* eſt comme un homme qui revient d'un ſonge funeſte ; il connaît ſon erreur : il voit ce qu'il a perdu : il s'eſt trop abymé dans l'horreur de ſon état pour ſe plaindre. *Néreſtan* & *Fatime* lui parlent ; mais de tout ce qu'ils diſent il n'entend autre choſe ſinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de *Zayre*, il court à elle ; on l'arrête, il retombe dans l'engourdiſſement de ſon déſeſpoir. Qu'ordonnes-tu de moi ? lui dit *Néreſtan*. Le ſoudan, après un long ſilence, fait ôter les fers à *Néreſtan*, le comble de largeſſes, lui & tous les chrétiens, & ſe tue auprès de *Zayre*.

Voilà, monſieur, le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expoſe avec toutes ſes fautes. Je ſuis bien loin de m'enorgueillir du ſuccès paſſager de quelques repréſentations. Qui ne connaît l'illuſion du théatre ? Qui ne ſait qu'une ſituation intéreſſante, mais triviale, une nouveauté brillante & haſardée, la ſeule voix d'une actrice, ſuffiſent pour tromper quelque tems le public ? Quelle diſtance immenſe entre un ouvrage ſouffert au théatre & un bon ouvrage ! J'en ſens malheureuſement toute la différence. Je vois combien il eſt difficile de réuſſir au gré des connaiſſeurs. Je ne ſuis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même, & ſi j'oſe travailler, c'eſt que mon goût extrême pour cet art l'emporte encor ſur la connaiſſance que j'ai de mon peu de talent.

ACTEURS

OROSMANE, ſoudan de Jéruſalem.

LUSIGNAN, prince du ſang des rois de Jéruſalem.

ZAYRE, FATIME, } Eſclaves du ſoudan.

NERESTAN, CHATILLON, } Chevaliers Français.

CORASMIN, MELEDOR, } Officiers du ſoudan.

Un eſclave.

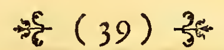
Suite.

La ſcène eſt au ſerrail de Jéruſalem.

Acte 5. ZAÏRE Scene 9e.



C'est moi que tu trahis : tombe à mes pieds
Parjure.



ZAYRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

JE ne m'attendais pas, jeune & belle Zayre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flatteur, ou quels heureux deſtins,
De vos jours ténébreux ont fait des jours ſereins?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes;
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats,
Où ce brave Français devait guider nos pas;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux;
Campagnes d'un époux, & reines en tous lieux,
Libres ſans déshonneur, & ſages ſans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.

Ne ſoupirez-vous plus pour cette liberté ?
Le ſerrail d'un ſoudan, ſa triſte auſtérité,
Ce nom d'eſclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

ZAYRE.

On ne peut deſirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au ſerrail des ſoudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raiſon s'y voit accoutumée.
Le reſte de la terre annéanti pour moi,
M'abandonne au ſoudan; qui nous tient ſous ſa loi:
Je ne connais que lui, ſa gloire, ſa puiſſance:
Vivre ſous Oroſmane eſt ma ſeule eſpérance,
Le reſte eſt un vain ſonge.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux Français, dont la tendre amitié
Nous promit ſi ſouvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions ſon audace hautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces triſtes combats
Perdus par les chrétiens ſous les murs de Damas !
Oroſmane vainqueur, admirant ſon courage,
Le laiſſa ſur ſa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor; ſa généroſité
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine eſpérance ?

ZAYRE.

Peut-être ſa promeſſe a paſſé ſa puiſſance.
Depuis plus de deux ans il n'eſt point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,

Promet beaucoup, tient peu, permet à ſon courage
Des ſermens indiſcrets pour ſortir d'eſclavage.
Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les ſiens.
J'admirai trop en lui cet inutile zèle.
Il n'y faut plus penſer.

FATIME.

Mais s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ſes ſermens,
Ne voudriez-vous pas?....

ZAYRE.

Fatime, il n'eſt plus tems.
Tout eſt changé....

FATIME.

Comment? que prétendez-vous dire?

ZAYRE.

Va, c'eſt trop te céler le deſtin de Zayre;
Le ſecret du ſoudan doit encor ſe cacher;
Mais mon cœur dans le tien ſe plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puiſſante a choiſi le ſecours.
Ce ſuperbe Oroſmane....

FATIME.

Eh bien!

ZAYRE.

Ce ſoudan même,
Ce vainqueur des chrétiens... chère Fatime... il m'aime...
Tu rougis... je t'entends... garde-toi de penſer

Qu'à briguer ſes ſoupirs je puiſſe m'abaiſſer,
Que d'un maître abſolu la ſuperbe tendreſſe
M'offre l'honneur honteux du rang de ſa maîtreſſe,
Et que j'eſſuie enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour paſſager.
Cette fierté qu'en nous ſoutient la modeſtie,
Dans mon cœur à ce point ne s'eſt pas démentie.
Plutôt que juſques-là j'abaiſſe mon orgueil,
Je verrais ſans pâlir les fers & le cercueil.
Je m'en vais t'étonner ; ſon ſuperbe courage
A mes faibles appas préſente un pur hommage ;
Parmi tous ces objets à lui plaire empreſſés,
J'ai fixé ſes regards à moi ſeule adreſſés ;
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me ſoumettra bientôt ſon cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus, ſont dignes de ce prix ;
Mon cœur en eſt flatté, plus qu'il n'en eſt ſurpris :
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites !
Je me vois avec joie au rang de vos ſujettes.

ZAYRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur ;
Avec toi partagé je ſens mieux ſa douceur.

FATIME.

Hélas ! puiſſe le ciel ſouffrir cet hyménée !
Puiſſe cette grandeur, qui vous eſt deſtinée,
Qu'on nomme ſi ſouvent du faux nom de bonheur,
Ne point laiſſer de trouble au fond de votre cœur !
N'eſt-il point en ſecret de frein qui vous retienne ?
Ne vous ſouvient-il plus que vous fûtes chrétienne ?

ZAYRE.

Ah ! que dis-tu ? Pourquoi rappeller mes ennuis ?
Chère Fatime, hélas ! fais-je ce que je fuis ?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
Ne m'a-t-il pas caché le fang qui m'a fait naître ?

FATIME.

Néreftan qui naquit non loin de ce féjour,
Vous dit que d'un chrétien vous reçûtes le jour ;
Que dis-je ? Cette croix qui fur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec foin confervée,
Ce figne des chrétiens que l'art dérobe aux yeux,
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes foins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains eft-elle demeurée,
Comme un gage fecret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

ZAYRE.

Je n'ai point d'autre preuve ; & mon cœur qui s'ignore,
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre ?
La coutume, la loi plia mes premiers ans
A la religion des heureux mufulmans.
Je le vois trop : les foins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos fentimens, nos mœurs, notre croyance.
J'euffe été près du Gange efclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, mufulmane en ces lieux.
L'inftruction fait tout ; & la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères,
Que l'exemple & le tems nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu feul peut effacer.
Prifonnière, en ces lieux, tu n'y fus renfermée

Que lorſque ta raiſon, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait ſon flambeau;
Pour moi des Sarrazins eſclave en mon berceau,
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.
Contre elle cependant, loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a ſouvent malgré moi
Saiſi mon cœur ſurpris de reſpect & d'effroi;
J'oſais l'invoquer même avant qu'en ma penſée,
D'Oroſmane en ſecret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables loix,
Dont ici Néreſtan me parla tant de fois;
Ces loix, qui de la terre écartant les misères,
Des humains attendris font un peuple de frères;
Obligés de s'aimer, ſans doute, ils ſont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux?
A la loi muſulmane à jamais aſſervie,
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie;
Vous allez épouſer leur ſuperbe vainqueur.

ZAYRE.

Eh! qui refuſerait le préſent de ſon cœur?
De toute ma faibleſſe il faut que je convienne;
Peut-être ſans l'amour j'aurais été chrétienne;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais ſacrifié:
Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Oroſmane, & mon ame enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux ſa grace, ſes exploits;
Songe à ce bras puiſſant, vainqueur de tant de rois,
A cet aimable front que la gloire environne:

Je ne te parle point du ſceptre qu'il me donne,
Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Oroſmane, & non ſon diadême;
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant ſi flatteur;
Mais ſi le ciel ſur lui déployant ſa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné ſa vie,
Si le ciel ſous mes loix eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zayre aujourd'hui
Pour l'élever à ſoi deſcendrait juſqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux; ſans doute, c'eſt lui-même.

ZAYRE.

Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, abſent de ce palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes ſouhaits.

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

OROSMANE.

VERTUEUSE Zayre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs & notre deſtinée,
J'ai cru, ſur mes projets, ſur vous, ſur mon amour,
Devoir en muſulman vous parler ſans détour.
Les ſoudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs uſages, leurs droits, ne ſont point mon exemple;

Je ſais que notre loi, favorable aux plaiſirs,
Ouvre un champ ſans limite à nos vaſtes deſirs ;
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendreſſes,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtreſſes ;
Et tranquille au ſerrail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du ſoin des voluptés ;
Mais la molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle.
Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle ;
Je vois de Mahomet ces lâches ſucceſſeurs,
Ces califes tremblans dans leurs triſtes grandeurs,
Couchés ſur les débris de l'autel & du trône,
Sous un nom ſans pouvoir languir dans Babylone :
Eux, qui feraient encor, ainſi que leurs aïeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie,
Mais bientôt pour punir une ſecte ennemie,
Dieu ſuſcita le bras du puiſſant Saladin ;
Mon père, après ſa mort, aſſervit le Jourdain ;
Et moi, faible héritier de ſa grandeur nouvelle,
Maître encor incertain d'un état qui chancelle,
Je vois ces fiers chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;
Et lorſque la trompette, & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un ſerrail abandonner mes jours.
J'atteſte ici la gloire, & Zayre, & ma flamme,
De ne choiſir que vous pour maîtreſſe & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.

Ne croyez pas non plus, que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
Du serrail des soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.
Je sais vous estimer autant que je vous aime,
Et sur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur.
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur.
Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
Corromprait de mes jours la durée odieuse,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zayre; & j'attends de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;
Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
De tous mes sentimens tel est le caractère.
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'une égale amour votre cœur est épris,
Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuse.

ZAYRE.

Vous, seigneur, malheureux! Ah! si votre grand cœur
A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes secretes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!
Ces noms chers & sacrés, & d'amant, & d'époux,
Ces noms nous sont communs: & j'ai par-dessus vous
Ce plaisir si flatteur à ma tendresse extrême,

De tenir tout, ſeigneur, du bienfaiteur que j'aime;
De voir que ſes bontés font ſeules mes deſtins,
D'être l'ouvrage heureux de ſes auguſtes mains,
De révérer, d'aimer un héros que j'admire.
Oui, ſi parmi les cœurs ſoumis à votre empire,
Vos yeux ont diſcerné les hommages du mien,
Si votre auguſte choix....

SCENE III.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN

CET eſclave chrétien,
Qui ſur ſa foi, ſeigneur, a paſſé dans la France.
Revient au moment même, & demande audience.

FATIME

O ciel!

OROSMRNE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la première enceinte il arrête ſes pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de ſon maître
Dans ces auguſtes lieux un chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraiſſe. En tous lieux, ſans manquer de reſpect,
Chaucun peut déſormais jouir de mon aſpect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de rois des tyrans inviſibles.

SCENE IV.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN, NERESTAN.

NERESTAN.

RESPECTABLE ennemi qu'eſtiment les chrétiens,
Je reviens dégager mes ſermens & les tiens;
J'ai ſatisfait à tous, c'eſt à toi d'y ſouſcrire;
Je te fais apporter la rançon de Zayre,
Et celle de Fatime, & des dix chevaliers,
Dans les murs de Solyme illuſtres priſonniers.
Leur liberté par moi trop long-tems retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée:
Sultan, tiens ta parole, il ne ſont plus à toi,
Et dès ce moment même ils ſont libres par moi.
Mais graces à mes ſoins, quand leur chaîne eſt briſée,
A t'en payer le prix ma fortune épuiſée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'eſpoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte.
J'arrache des chrétiens à leur priſon funeſte;
Je remplis mes ſermens, mon honneur, mon devoir,
Il me ſuffit: Je viens me mettre en ton pouvoir;
Je me rends priſonnier, & demeure en ôtage.

OROSMANE.

Chrétien, je ſuis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici ſe ferait-flatté
D'effacer Oroſmane en généroſité?
Reprends ta liberté, remporte tes richeſſes,

A l'or de ces rançons joins mes juſtes largeſſes :
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent ; tu les peux demander.
Qu'ils aillent ſur tes pas apprendre à ta patrie,
Qu'il eſt quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent en partant, qui méritait le mieux,
Des Français, ou de moi, l'empire de ces lieux.
Mais parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,
Luſignan ne fut point réſervé pour te ſuivre :
De ceux qu'on peut te rendre il eſt ſeul excepté ;
Son nom ſerait ſuſpect à mon autorité :
Il eſt du ſang Français qui régnait à Solyme ;
On ſait ſon droit au trône, & ce droit eſt un crime :
Du deſtin qui fait tout, tel eſt l'arrêt cruel :
Si j'euſſe été vaincu, je ſerais criminel.
Luſignan dans les fers finira ſa carrière,
Et jamais du ſoleil ne verra la lumière.
Je le plains, mais pardonne à la néceſſité
Ce reſte de vengeance & de ſévérité.
Pour Zayre, crois-moi, ſans que ton cœur s'offenſe,
Elle n'eſt pas d'un prix qui ſoit en ta puiſſance ;
Tes chevaliers Français, & tous leurs ſouverains,
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NERESTAN.

Qu'entends-je ? Elle naquit chrétienne.
J'ai pour la délivrer ta parole & la ſienne ;
Et quand à Luſignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il ? . . .

ORESMANE.

Je t'ai dit, chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu; mais cette humeur altière,
Se faisant estimer, commence à me déplaire:
Sors, & que le soleil levé sur mes états,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

Néreſtan ſort.

FATIME.

O Dieu, ſecourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zayre,
Prenez dans le ſerrail un ſouverain empire,
Commandez en ſultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

CORASMIN, que veut donc cet eſclave infidèlle?
Il ſoupirait... ſes yeux ſe ſont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués?

CORASMIN.

Que dites-vous, ſeigneur?
De ce ſoupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'aviliſſe!
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux ſupplice!
Moi, que je puiſſe aimer comme l'on ſait haïr!

Quiconque eſt ſoupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour ſeul ma maîtreſſe aſſervie ;
Cher Coraſmin, je l'aime avec idolâtrie.
Mon amour eſt plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne ſuis point jaloux . . . ſi je l'étais jamais . . .
Si mon cœur ! . . Ah ! chaſſons cette importune idée.
D'un plaiſir pur & doux mon ame eſt poſſédée.
Va, fais tout préparer pour ces momens heureux,
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux ſoins de mon empire,
Et le reſte du jour ſera tout à Zayre.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Néreſtan, chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux,
Vous, ſauveur des chrétiens qu'un Dieu ſauveur envoie,
Paraiſſez, montrez-vous, goûtez la douce joie,
De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous.
Aux portes du ſerrail en foule ils vous demandent;
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaiteur....

NERESTAN.

Illuſtre Châtillon, modérez cet honneur;
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire;
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute; & tout chrétien, tout digne chevalier,
Pour ſa religion ſe doit ſacrifier;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,
Conſiſte à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un ſi noble devoir!
Pour nous, triſtes jouets du ſort qui nous opprime,

Nous malheureux Français, esclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où loug-tems sans secours
Le père d'Osmane abandonna nos jours :
Jamais nos yeux sans vous ne reverraient la France.

NERESTAN.

Dieu s'est servi de moi, seigneur. Sa providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triflre mêlange altère ce bonheur !
Que de ce fier soudan la clémence odieuse
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse !
Dieu me voit & m'entend ; il sait si dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur.
Je faisais tout pour lui : j'espérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Naradin fit esclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
Baignant de notre sang la Syrie enivrée,
Surprirenr Lusignan vaincu dans Césarée :
Du serrail des sultans sauvé par des chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
Seigneur, je me flattais, espérance frivole !
De ramener Zayre à cette heureuse cour,
Où Louis des vertus a fixé le séjour.
Déjà même la reine à mon zèle propice,
Lui tendait de son tróne une main protectrice.
Enfin lorsqu'elle touche au moment souhaité,
Qui la tirait qu sein de sa captivité,
On la retient ... Que dis-je ... Ah ! Zayre elle - même,
Oubliant les chrétiens, pour ce soudan qui l'aime ...

N'y penfons plus ... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaifir mortel ;
Des chrétiens malheureux l'efpérance eft trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie ;
Difpofez-en, feigneur, elle vous appartient.

NERESTAN.

Seigneur, ce Lufignan, qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en héros fi féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce héros malheureux de Bouillon defcendu,
Aux foupirs des chrétiens ne fera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il eft ainfi, votre faveur eft vaine :
Quel indigne foldat voudrait brifer fa chaîne,
Alors que dans les fers fon chef eft retenu ?
Lufignan, comme à moi, ne vous eft pas connu.
Seigneur, remerciez ce ciel, dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naiffance,
Long-tems après ces jours à jamais déteftés,
Après ces jours de fang & de calamités,
Où je vis fous le joug de nos barbares maîtres,
Tomber ces murs facrés conquis par nos ancêtres.
Ciel ! fi vous aviez vu ce temple abandonné,
Du Dieu que nous fervons le tombeau profané,
Nos pères, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes,
Et notre dernier roi courbé du faix des ans,
Maffacré fans pitié fur fes fils expirans !
Lufignan, le dernier de cette augufte race,

Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entassés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
Dans le sang infidèle à tout moment trempée;
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,
Criant à haute voix, Français, soyez fidèles...
Sans doute en ce moment, le couvrant de ses ailes,
La vertu du Très-Haut, qui nous sauve aujourd'hui,
Applanissait sa route, & marchait devant lui;
Et des tristes chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ses pas dans Césarée.
Là, par nos chevaliers, d'une commune voix,
Lusignan fut choisi pour nous donner des loix.
O mon cher Nérestan! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu;
Vainement pour son nom nous avons combattu.
Ressouvenir affreux, dont l'horreur me dévore!
Jérusalem en cendre, hélas! fumait encore,
Lorsque dans notre asyle attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme, dont brûla Sion désespérée,
S'étendit en fureur aux murs de Césarée;
Ce fut-là le dernier de trente ans de revers;
Là je vis Lusignan chargé d'indignes fers:
Insensible à sa chûte, & grand dans ses misères,
Il n'était attendri que des maux de ses frères.
Seigneur, depuis ce tems, ce père des chrétiens,

Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Asie, & de l'Europe entière.
Tel est son sort affreux ; & qui peut aujourd'hui,
Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui?

NERESTAN.

Ce bonheur, il est vrai, serait d'un cœur barbare.
Que je hais le destin qui de lui nous sépare !
Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné!
Je connais ses malheurs, avec eux je suis né.
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre ;
Votre prison, la sienne, & Césarée en cendre,
Sont les premiers objets, sont les premiers revers,
Qui frappèrent mes yeux à peine encor ouverts.
Je sortais du berceau ; ces images sanglantes
Dans vos tristes récits me sont encor présentes.
Au milieu des chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfans, seigneur, avec moi rassemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes,
Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes,
Nous fûmes transportés dans ce palais des rois,
Dans ce même serrail, seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zayre,
Qui depuis ... pardonnez si mon cœur en soupire,
Qui depuis égarée en ce funeste lieu,
Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

CHATILLON.

Telle est des musulmans la funeste prudence.
De leurs chrétiens captifs ils séduisent l'enfance ;
Et je bénis le ciel propice à nos desseins,

Qui dans vos premiers ans vous ſauva de leurs mains.
Mais, ſeigneur, après tout, cette Zayre même,
Qui renonce aux chrétiens pour le ſoudan qui l'aime,
De ſon crédit au moins nous pourrait ſecourir :
Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir ?
M'en croirez-vous ? Le juſte, auſſi-bien que le ſage,
Du crime & du malheur ſait tirer avantage.
Vous pourriez de Zayre employer la faveur
A fléchir Orofmane, à toucher ſon grand cœur,
A nous rendre un héros, que lui-même a dû plaindre,
Que ſans doute il admire, & qui n'eſt plus à craindre.

NERESTAN.

Mais ce même héros, pour briſer ſes liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaiſſe à ces honteux moyens ?
Et quand il le voudrait, eſt-il en ma puiſſance
D'obtenir de Zayre un moment d'audience ?
Croyez-vous qu'Orofmane y daigne conſentir ?
Le ſerrail à ma voix pourra-t-il ſe rouvrir ?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il eſpérer d'une femme infidelle,
A qui mon ſeul aſpect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira ſa honte écrite ſur mon front ?
Seigneur, il eſt bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime.
Leurs refus ſont affreux, leurs bienfaits ſont rougir.

CHATILLON.

Songez à Luſignan, ſongez à le ſervir.

NERESTAN.

Eh bien !... Mais quels chemins juſqu'à cette infidelle
Pourront... On vient à nous. Que vois-je ? ô ciel ! c'eſt elle.

SCENE II.

ZAYRE, CHATILLON, NERESTAN.

ZAYRE *à Néreſtan.*

C'EST vous, digne Français, à qui je viens parler.
Le ſoudan le permet, ceſſez de vous troubler;
Et raſſurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
Chaſſez de vos regards la plainte & le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougiſſons tous deux;
Je ſouhaite & je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naiſſance,
Une affreuſe priſon renferma notre enfance;
Le ſort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre abſence;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France:
Priſonnier dans Solyme, enfin je vous revis;
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Eſclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du ſoudan je vivais inconnue:
Vous daignâtes bientôt, ſoit grandeur, ſoit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Francais le glorieux empire,
Y chercher la rançon de la triſte Zayre:
Vous l'apportez: le ciel a trompé vos bienfaits;
Loin de vous dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter ſans répandre des larmes.
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,

Chérir de vos vertus le tendre ſouvenir,
Comme vous des humains ſoulager la misère.
Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère :
Vous me les rendez chers, & ces infortunés...

NERESTAN.

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez!
Vous, qui des Luſignans foulant aux pieds la cendre...

ZAYRE.

Je la viens honorer, ſeigneur, je viens vous rendre
Le dernier de ce ſang, votre amour, votre eſpoir :
Oui, Luſignan eſt libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O ciel! nous reverrions notre appui, notre père!

NERESTAN.

Les chrétieus vous devraient une tête ſi chère!

ZAYRE.

J'avais ſans eſpérance oſé la demander :
Le généreux ſoudan veut bien nous l'accorder,
On l'amène en ces lieux.

NERESTAN.

Que mon ame eſt émue!

ZAYRE.

Mes larmes malgré moi me dérobent ſa vue.
Ainſi que ce vieillard j'ai langui dans les fers :
Qui ne ſait compatir aux maux qu'on a ſoufferts?

NERESTAN.

Grand Dieu! que de vertu dans une ame infidelle!

SCENE III.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, plusieurs esclaves chrétiens.

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des chrétiens? ... Guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.

En s'essèyant.

Suis-je libre en effet?

ZAYRE.

Oui, seigneur; oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens....

LUSIGNAN.

O jour! ô douce voix!
Châtillon, c'est donc vous? c'est vous que je revois!
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le dieu que nous servons finit-il nos misères?
En quels lieux sommes-nous? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAYRE.

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, seigneur, & chérir la vertu.
Ce généreux Français, qui vous est inconnu,

En montrant Nérestan.

Par la gloire amené des rives de la France
Venait de dix chrétiens payer la délivrance;
Le ſoudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler ſon grand cœur.

LUSIGNAN.

Des chevaliers Français tel eſt le caractère;
Leur nobleſſe en tout tems me fut utile & chère.
Trop digne chevalier, quoi! vous paſſez les mers,
Pour ſoulager nos maux, & pour briſer nos fers?
Ah! parlez, à qui dois-je un ſervice ſi rare?

NERESTAN.

Mon nom eſt Néreſtan; le ſort long-tems barbare,
Qui dans les fers ici me mit preſqu'en naiſſant,
Me fit quitter bientôt l'empire du croiſſant.
A la cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre ſous lui j'ai fait l'apprentiſſage;
Ma fortune & mon rang ſont un don de ce roi,
Si grand par ſa valeur, & plus grand par ſa foi.
Je le ſuivis, ſeigneur, au bord de la Charante,
Lorſque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-tems captivés,
Satisfit en tombant aux lys qu'ils ont bravés.
Venez, prince, & montrez au plus grand des monarques.
De vos fers glorieux les vénérables marques.
Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louis eſt l'aſyle des rois.

LUSIGNAN.

Hélas! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
Je combattais, ſeigneur, avec Montmorenci,

Melun, Deſtaing, de Neſle, & ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'au tombeau je ſuis prêt à deſcendre :
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai ſoufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en eſt tems, écoutez ma prière,
Néreſtan, Châtillon, & vous .... de qui les pleurs
Dans ces momens ſi chers honorent mes malheurs.
Madame, ayez pitié du plus malheureux père,
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma ſuperbe eſpérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
O mon cher Châtillon, tu dois t'en ſouvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Priſonnier avec moi dans Céſarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put ſecourir.

LUSIGNAN.

Hélas ! & j'étais père, & je ne pus mourir !
Veillez du haut des cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réſervés,
Par de barbares mains pour ſervir conſervés,
Loin d'un père accablé, furent portés enſemble

Dans ce même ferrail où le ciel nous raffemble.

CHATILLON.

Il eft vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en fon berceau ;
Ne pouvant la fauver, feigneur, j'allais moi-même
Répandre fur fon front l'eau fainte du baptême,
Lorfque les Sarrazins de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout fanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les deftinées
Avaient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déjà de fentir fon malheur,
Fut dans Jérufalem conduit avec fa fœur.

NERESTAN.

De quel reffouvenir mon ame eft déchirée !
A cet âge fatal j'étais dans Céfarée :
Et tout couvert de fang, & chargé de liens,
Je fuivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous... feignenr !... Ce ferrail éleva votre enfance ?..
En les regardant.
Hélas ! de mes enfans auriez-vous connaiffance ?
Ils feraient de votre âge, & peut-être mes yeux....
Quel ornement, madame, étranger en ces lieux ?
Depuis quand l'avez-vous ?

ZAYRE.

Depuis que je refpire,
Seigneur... Eh quoi ! d'où vient que votre ame foupire ?

LUSIGNAN.

Ah ! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAYRE.

De quel trouble nouveau tous mes ſens ſont atteints !
Seigneur, que faites-vous ?

LUSIGNAN.

O ciel ! ô providence !
Mes yeux ne trompez point ma timide eſpérance ;
Serait-il bien poſſible ? Oui, c'eſt elle... Je vois
Ce préſent qu'une épouſe avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornait toujours la tête,
Lorſque de leur naiſſance on célébrait la fête :
Je revois... Je ſuccombe à mon ſaiſiſſement.

ZAYRE.

Qu'entens-je & quel ſoupçon m'agite en ce moment ?
Ah, ſeigneur !...

LUSIGNAN.

Dans l'eſpoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, dieu qui voyez mes larmes,
Dieu mort ſur cette croix, & qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu ! ce ſont là de tes coups.
Quoi ! madame, en vos mains elle était demeurée ?
Quoi ! tous les deux captifs, & pris dans Céſarée ?

ZAYRE.

Oui, ſeigneur.

NERESTAN.

Se peut-il ?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet ſont les vivans portraits.
Oui, grand dieu, tu le veux, tu permets que je voie.
Dieu ; ranime mes ſens trop faibles pour ma joie.

Madame... Néreſtan... Soutiens-moi, Châtillon...
Néreſtan, ſi je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le ſein la cicatrice heureuſe
Du fer dont à mes yeux une main furieuſe...

NERESTAN.

Oui, ſeigneur, il eſt vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juſte! heureux momens!

NERESTAN *ſe jetant à genoux.*

Ah, ſeigneur! ah, Zayre!

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfans.

NERESTAN.

Moi, votre fils!

ZAYRE.

Seigneur.

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embraſſez votre père.

CHATILLON.

Que d'un bonheur ſi grand mon cœur ſe ſent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère & triſte famille,
Mon fils, digne héritier... Vous... hélas! vous? ma fille!
Diſſipez mes ſoupçons, ôtez moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui ſeul as conduit ſa fortune & la mienne,
Mon dieu qui me la rend, me la rends-tu chrétienne?
Tu pleures, malheureuſe, & tu baiſſe les yeux!

Tu te tais! je t'entends! ô crime! ô juſtes cieux!

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper : ſous les loix d'Orofmane . . .
Puniſſez votre fille . . . Elle était muſulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur moi!
Ah, mon fils! A ces mots j'euſſe expiré ſans toi.
Mon dieu, j'ai combattu ſoixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple, & périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes triſtes enfans :
Et lorſque ma famille eſt par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle eſt ton ennemie!
Je ſuis bien malheureux... c'eſt ton père, c'eſt moi,
C'eſt ma ſeul priſon qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, ſonge au ſang qui coule dans tes veines :
C'eſt le ſang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'eſt le ſang des héros, défenſeurs de ma loi;
C'eſt le ſang des martyrs... O fille encor trop chère!
Connais-tu ton deſtin? ſais-tu quelle eſt ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'inſtant que ſon flanc mit au jour
Ce triſte & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis maſſacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras ſanglans tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphêmes,
Pour toi, pour l'univers, eſt mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois,

En ces lieux où ſon ſang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, ſa tombe eſt près de ce palais ;
C'eſt ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer ſous les coups de l'impie ;
C'eſt là que de ſa tombe il rappella ſa vie.
Tu ne ſaurais marcher dans cet auguſte lieu,
Tu n'y peux faire un pas, ſans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux reſter ſans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras, & pleurer & frémir ;
Sur ton front pâliſſant dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur deſcendue ;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
Et je reprens ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon ſang à l'infidélité.

NERESTAN.

Je revois donc ma ſœur ? ... Et ſon ame...

ZAYRE.

Ah, mon père !
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire ?

LUSIGNAN.

M'ôter par un ſeul mot, ma honte & mes ennuis,
Dire, je ſuis chrétienne.

ZAYRE.

Oui... Seigneur... Je le ſuis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois ſon aveu du ſein de ton empire.

SCENE IV.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

MADAME, le Soudan m'ordonne de vous dire,
Qu'a l'inſtant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils chrétiens ſur-tout vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi: de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où ſommes-nous, grand dieu! Quel coup vient nous confondre?

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAYRE.

Hélas, ſeigneur!

LUSIGNAN.

O vous que je n'oſe nommer,
Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte.

ZAYRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le ciel fera le reſte.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Vous étiez, Corasmin trompé par vos alarmes;
Non, Louis contre moi ne tourne point ses armes;
Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie;
Et venir arroser, de leur sang odieux,
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaisseaux la mer de la Syrie.
Louis, des bords de Chypre, épouvante l'Asie;
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports;
De la féconde Egypte il menace les bords;
J'en reçois à l'instant la première nouvelle.
Contre les Mamelus son courage l'appelle;
Il cherche Mélédin, mon secret ennemi;
Sur leurs divisions mon trône est affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte, ni la France.
Nos communs ennemis cimentent ma puissance;
Et prodigues d'un sang qu'ils devraient ménager,
Prennent, en s'immolant, le soin de me venger.

Relâche ces chrétiens ; ami, je les délivre ;
Je veux plaire à leur maître, & leur permet de vivre ;
Je veux que fur la mer on les mène à leur roi,
Que Louis me connaiffe, & refpecte ma foi.
Mène-lui Lufignan ; dis-lui que je lui donne
Celui que la naiffance allie à fa couronne,
Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux chrétiens....

OROSMANE.

Son nom n'eft point à craindre.

CORASMIN.

Mais, feigneur, fi Louis...

OROSMANE.

Il n'eft plus tems de feindre.
Zayre l'a voulu ; c'eft affez : & mon cœur,
En donnant Lufignan, le donne à mon vainqueur.
Louis eft peu pour moi, je fais tout pour Zayre ;
Nul autre fur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'eft à moi d'adoucir
Le déplaifir mortel quelle a dû reffentir,
Quand, fur les faux avis des deffeins de la France,
J'ai fais à ces chrétiens un peu de violence.
Que dis-je ? Ces momens perdus dans mon confeil,
Ont de ce grand hymen fufpendu l'appareil :
D'une heure encor, ami, mon bonheur fe diffère :
Mais j'emploirai du moins ce tems à lui complaire.
Zayre ici demande un fecret entretien
Avec ce Néreftan, ce généreux chrétien...

CORASMIN.

Et vous avez ſeigneur encor cette indulgence ?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux eſclaves dans l'enfance ;
Ils ont porté mes fers, ils ne ſe verront plus ;
Zayre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point ; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du ſerrail la contrainte cruelle.
J'ai mépriſé ces loix, dont l'âpre auſtérité
Fait d'une vertu triſte une néceſſité.
Je ne ſuis point formé du ſang Aſiatique ;
Né parmi les rochers au ſein de la Torique,
Des Scythes mes yeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs paſſions, leur généroſité :
Je conſens qu'en partant Néreſtan la revoie ;
Je veux que tous les cœurs ſoient heureux de ma joie.
Après ce peu d'inſtans volés à mon amour,
Tous ſes momens, ami, ſont à moi ſans retour.
Vas, ce chrétien attend, & tu peux l'introduire.
Preſſe ſon entretien, obéis à Zayre.

SCENE II.

CORASMIN, NERESTAN.

CORASMIN.

EN ces lieux, un moment, tu peux encor reſter.
Zayre à tes regards viendra ſe préſenter.

SCENE III.

NERESTAN *seul.*

EN quel état, ô ciel! en quels lieux je la laisse!
O ma religion! ô mon père! ô tendresse!
Mais je la vois.

SCENE IV.

ZAYRE, NERESTAN.

NERESTAN.

MA sœur, je puis donc vous parler?
Ah! dans quel tems le ciel nous voulut rassembler!
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

ZAYRE.

Dieu, Lusignan!

NERESTAN.

Il touche à son heure dernière.
Sa joie en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts,
Et cette émotion, dont son ame est remplie,
A bientôt épuisé les sources de sa vie.
Mais pour comble d'horreurs, à ces derniers momens,
Il doute de sa fille, & de ses sentimens;
Il meurt dans l'amertume, & son ame incertaine
Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.

ZAYRE.

Quoi, je suis votre sœur, & vous pouvez penser

Qu'à mon ſang, à ma loi, j'aille ici renoncer ?

NERESTAN.

Ah, ma ſœur ! cette loi n'eſt pas la votre encore;
Le jour qui vous éclaire eſt pour vous à l'aurore;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les cieux.
Jurez par nos malheurs, & par votre famille,
Par ces martyrs ſacrés, de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le ſceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAYRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par ſa loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre déſormais ſous cette ſainte loi . . .
Mais mon cher frère... Hélas! que veut-elle de moi ?
Que faut-il ?

NERESTAN.

Déteſter l'empire de vos maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui né près de ces murs eſt mort ici pour nous;
Qui nous a raſſemblés, qui m'a conduit vers vous.
Eſt-ce à moi d'en parler? Moins inſtruit que fidèle,
Je ne ſuis qu'un ſoldat, & je n'ai que du zèle.
Un pontife ſacré viendra juſqu'en ces lieux,
Vous apporter la vie, & déciller vos yeux.
Songez à vos ſermens, & que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort & l'anathême.
Obtenez qu'avec lui je puiſſe revenir.
Mais à quel titre, ô ciel! faut-il donc l'obtenir?
A qui le demander dans ce ſerrail profane ?

Vous, le ſang de vingt rois, eſclave d'Oroſmane !
Parente de Louis ! fille de Luſignan !
Vous chrétienne, & ma ſœur, eſclave d'un ſoudan !
Vous m'entendez ... Je n'oſe en dire d'avantage :
Dieu, nous reſerviez-vous à ce dernier outrage ?

ZAYRE.

Ah, cruel ! pourſuivez, vous ne connaiſſez pas
Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.
Mon frère, ayez pitié d'une ſœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt déſeſpérée.
Je ſuis chrétienne, hélas ! ... Jattends avec ardeur
Cette eau ſainte, cette eau, qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne ſerai point indigne de mon frère,
De mes ayeux, de moi, de mon malheureux père.
Mais parlez à Zayre, & ne lui cachez rien,
Dites ... quelle eſt la loi de l'Empire chrétien ? ..
Quel eſt le châtiment pour une infortunée,
Qui loin de ſes parens aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché ſon ame, & s'unirait à lui ?

NERESTAN.

O ciel ! que dites-vous ! Ah ! la mort la plus prompte
Devrait ...

ZAYRE.

C'en eſt aſſez, frappe, & préviens ta honte.

NERESTAN.

Qui vous, ma ſœur ?

ZAYRE.

C'eſt moi que je viens d'accuſer.
Oroſmane m'adore ... & j'allais l'épouſer.

NERESTAN.

L'époufer ! eſt-il vrai, ma ſœur ? Eſt-ce vous-même ?
Vous, la fille des rois ?

ZAYRE.

Frappe, dis-je ; je l'aime.

NERESTAN.

Opprobre malheureux du ſang dont vous ſortez,
Vous demandez la mort, & vous la méritez :
Et ſi je n'écoutais que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma maiſon, mon père, ſa mémoire,
Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irai au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De ſon indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre,
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs :
Zayre, cependant, ma ſœur, ſon alliée,
Au tyran d'un ſerrail par l'hymen eſt liée ?
Et je vais donc apprendre à Luſignan trahi,
Qu'un Tartare eſt le dieu que ſa fille a choiſi ?
Dans un moment affreux, hélas ! ton père expire,
En demandant à Dieu le ſalut de Zayre.

ZAYRE.

Arrête, mon cher frère . . . arrête connais-moi ;
Peut-être que Zayre eſt digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage ;

Ton courroux, ton reproche, eſt un plus grand outrage,
Plus ſenſible pour moi, plus dur que ce trépas,
Que je te demandais, & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage;
Tu ſouffres, je le vois; je ſouffre d'avantage.
Je voudrais que du ciel le babare ſecours,
De mon ſang, dans mon cœur, eût arrêté le cours;
Le jour qu'empoiſonné d'une flamme profane,
Ce pur ſang des chrétiens brûla pour Oroſmane,
Le jour que de ta ſœur Oroſmane charmé...
Pardonnez-moi, chrétiens; qui ne l'aurait aimé?
Il faiſait tout pour moi; ſon cœur m'avait choiſie;
Je voyais ſa fierté pour moi ſeule adoucie.
C'eſt lui qui des chrétiens a ranimé l'eſpoir:
C'eſt à lui que je dois le bonheur de te voir:
Pardonne; ton courroux, mon père, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remords, ma faibleſſe,
Me ſervent de ſupplice, & ta ſœur en ce jour
Meurt de ſon repentir plus que de ſon amour.

NERESTAN.

Je te blâme, & te plains; crois-moi, la providence
Ne te laiſſera point périr ſans innocence:
Je te pardonne, hélas! ces combats odieux;
Dieu ne t'a point prêté ſon bras victorieux:
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roſeau plié par les orages.
Il ne ſouffrira pas qu'à ſon culte engagé,
Entre un barbare & lui ton cœur ſoit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il ſoupire,
Et tu vivras fidelle, ou périras martyre.

Achève donc ici ton ferment commencé;
Achève, & dans l'horreur dont ton cœur eft preffé,
Promets au roi Louis, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déjà parle à ce cœur fi fincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux,
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma préfence il te faffe chrétienne,
Et que Dieu par fes mains t'adopte & te foutienne.
Le promets-tu Zayre ?...

ZAYRE.

Oui, je te le promets:
Rends-moi chrétienne & libre, à tout je me foumets.
Vas, d'un père expirant, vas fermer la paupière;
Vas, je voudrais te fuivre, & mourir la première.

NERESTAN.

Je pars, adieu, ma fœur, adieu: puifque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt, par un heureux baptême,
T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

SCENE V.

ZAYRE *feule.*

ME voilà feule, ô Dieu! que vais-je devenir?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir.
Hélas! fuis-je en effet, ou françaife, ou fultane?
Fille du Lufignan, ou femme d'Orofmane?
Suis-je amante, ou chrétienne? O fermens que j'ai faits?
Mon père, mon pays, vous ferez fatisfaits.

Fatime ne vient point. Quoi ! dans ce trouble extrême,
L'univers m'abandonne ! on me laiſſe à moi-même !
Mon cœur peut-il porter ſeul, & privé d'appui !
Le fardeau des devoirs qu'on m'impoſe aujourd'hui ?
A ta loi, Dieu puiſſant, oui, mon ame eſt rendue ;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant ! ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je duſſe aujourd'hui redouter de te voir ?
Moi, qui de tant de feux juſtement poſſédée
N'avais d'autre bonheur, d'autre ſoin, d'autre idée
Que de t'entretenir, d'écouter ton amour,
Te voir, te ſouhaiter, attendre ton retour ?
Hélas ! & je t'adore ; & t'aimer eſt un crime.

SCENE VI.

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

PARAISSEZ, tout eſt prêt ; le beau feu qui m'anime,
Ne ſouffre plus, madame, aucun retardement ;
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant ;
Les parfums de l'encens rempliſſent la moſquée ;
Du dieu de Mahomet la puiſſance invoquée
Confirme mes ſermens, & préſide à mes feux.
Mon peuple proſterné pour vous offre ſes vœux.
Tout tombe à vos genoux ; vos ſuperbes rivales,
Qui diſputaient mon cœur, & marchaient vos égales,
Heureuſes de vous ſuivre, & de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.

Le trône, les feſtins, & la cérémonie,
Tout eſt prêt ; commencez le bonheur de ma vie.

ZAYRE.

Où ſuis-je, malheureuſe, ô tendreſſe ! ô douleur !

OROSMANE.

Venez.

ZAYRE.

Où me cacher ?

OROSNANE.

Que dites-vous ?

ZAYRE.

Seigneur.

OROSMANE.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zayre....

ZAYRE.

Dieu de mon père ! hélas ! que pourrai-je lui dire ?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flamme, & mon bonheur !...

ZAYRE.

Hélas ?

OROSMANE.

Ce trouble à mes deſirs vous rend encor plus chère ;
D'une vertu modeſte il eſt le caractère.
Digne & charmant objet de ma conſtante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAYRE.

Fatime, ſoutiens-moi....
Seigneur.

OROSMANE.

O ciel ! eh quoi !

ZAYRE.

Seigneur, cet hyménée
Etait un bien ſuprême à mon ame étonnée.
Je n'ai point recherché le trône & la grandeur.
Qu'un ſentiment plus juſte occupait tout mon cœur !
Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et mépriſant pour vous les trônes de l'Aſie,
Seule, & dans un déſert auprès de mon époux,
J'euſſe pu ſous mes pieds les fouler avec vous.
Mais . . . ſeigneur . . . ces chrétiens . . .

OROSMANE.

Ces chrétiens . . . Quoi ! madame ?
Qu'auraient donc de commun cette ſecte & ma flamme ?

ZAYRE.

Luſignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens ſa vie & ſes malheurs.

OROSMANE.

Eh bien ! quel intérêt ſi preſſant & ſi tendre,
A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre ?
Vous n'êtes point chrétienne ; élevée en ces lieux,
Vous ſuivez dès long-tems la foi de mes ayeux.
Un vieillard qui ſuccombe au poids de ſes années,
Peut-il troubler ici vos belles deſtinées ?
Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit ſe perdre avec moi dans des momens ſi doux.

ZAYRE.

Seigneur, ſi vous m'aimez, ſi je vous étais chère . . .

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah dieu !

ZAYRE.

Souffrez que l'on diffère...
Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés...

OROSMANE.

Que dites-vous ? ô ciel ! est-ce vous qui parlez,
Zayre ?

ZAYRE.

Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE.

Zayre !

ZAYRE.

Il m'est affreux, seigneur, de vous déplaire ;
Excusez ma douleur... Non, j'oublie à la fois,
Et tout ce que je suis, & tout ce que je dois.
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue.
Je ne puis... Ah ! souffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon desespoir, & l'horreur où je suis.

Elle sort.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon ame offensée.
Est-ce à moi que l'on parle ? ai-je bien entendu ?
Est-ce moi qu'elle fuit ? ô ciel ! & qu'ai-je vu ?

Coraſmin, quel eſt donc ce changement extrême ?
Je la laiſſe échapper ! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous ſeul cauſez ſon trouble, & vous vous en plaignez.
Vous accuſez, ſeigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette ſuite,
Cette douleur ſi ſombre en ſes regards écrite ?
Si c'était ce Français ! . . . quel ſoupçon ! quelle horreur !
Quelle lumière affreuſe a paſſé dans mon cœur !
Hélas ! je repouſſais ma juſte défiance :
Un barbare, un eſclave, aurait cette inſolence ?
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un eſclave chrétien ?
Mais parle, tu pouvais obſerver ſon viſage
Tu pouvais de ſes yeux entendre le langage :
Ne me déguiſe rien, mes feux ſont-ils trahis ?
Apprend-moi mon malheur . . . tu tremble . . . tu frémis...
C'en eſt aſſez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos alarmes.
Il eſt vrai que ſes yeux ont verſé quelques larmes ;
Mais, ſeigneur, après tout, je n'ai rien obſervé
Qui doive . . .

OROSMANE.

A cet affront, je ſerais réſervé ?
Non, ſi Zayre, ami, m'avait fait cette offenſe,
Elle eut avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaiſir ſecret de ſon cœur agité,
Si ce cœur eſt perfide, aurait-il éclaté ?

Ecoute, garde - toi de ſoupçonner Zayre.
Mais, dis - tu, ce Français gémit, pleure, ſoupire :
Que m'importe après tout le ſujet de ſes pleurs ?
Qui ſait ſi l'amour même entre dans ſes douleurs ?
Et qu'ai-je à redouter d'un eſclave infidèle,
Qui demain pour jamais ſe va ſéparer d'elle ?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, ſeigneur, permis, malgré nos loix,
Qu'il jouît de ſa vue une ſeconde fois ?
Qu'il revînt en ces lieux ?

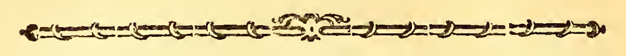
OROSMANE.

Qu'il revînt ? lui ce traître,
Qu'aux yeux de ma maîtreſſe il osât reparaître ?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi :
Déchiré devant elle, & ma main dégoûtante
Confondrait dans ſon ſang le ſang de ſon amante...
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé ;
Il eſt né violent, il aime, il eſt bleſſé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma faibleſſe ;
A des troubles honteux je ſens que je m'abaiſſe.
Non, c'eſt trop ſur Zayre arrêter un ſoupçon ;
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon :
Mais ne crois pas non plus que le mien s'aviliſſe
A ſouffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi.
Les éclairciſſemens ſont indignes de moi.
Il vaut mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire ;
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zayre.
Allons, que le ſerrail ſoit fermé pour jamais ;

Que la terreur habite aux portes du palais;
Que tout reſſente ici le frein de l'eſclavage.
Des rois de l'Orient ſuivons l'antique uſage.
On peut pour ſon eſclave, oubliant ſa fierté,
Laiſſer tomber ſur elle un regard de bonté;
Mais il eſt trop honteux de craindre une maîtreſſe;
Aux mœurs de l'Occident laiſſons cette baſſeſſe.
Ce ſexe dangereux, qui veut tout aſſervir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troiſieme acte.





ACTE IV

SCENE PREMIÈRE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

Que je vous plains, madame, & que je vous admire !
C'eſt le dieu des chrétiens, c'eſt dieu qui vous inſpire ;
Il donnera la force à vos bras languiſſans,
De briſer des liens ſi chers & ſi puiſſans.

ZAYRE.

Eh ! pourrai-je achever ce fatal ſacrifice ?

FATIME.

Vous demandez ſa grace, il vous doit ſa juſtice :
De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAYRE.

Jamais de ſon appui je n'eus tant de beſoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguſte famille,
Le dieu que vous ſervez vous adopte pour fille :
Vous êtes dans ſes bras, il parle à votre cœur ;
Et quand ce ſaint pontife, organe du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane...

ZAYRE.

Ah ! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oroſmane.
J'ai pu déſeſpérer le cœur de mon amant !
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment !

Mon Dieu, vous l'ordonnez, j'eusse été trop heureuse.

FATIME.

Quoi ! vous regretteriez cette haine honteuse,
Hasarder la victoire, ayant tant combattu ?

ZAYRE.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
Dont j'espérais, hélas ! tant de félicité,
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;
Je lui crie en pleurant ; Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même ;
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans, que toujours je revois,
Se montrent dans mon ame entre le ciel & moi.
Eh bien, race des rois, dont le ciel me fit naître,
Père, mère, chrétiens, vous, mon Dieu, vous, mon maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours, qui ne sont plus pour lui.
Que j'expire innocente, & qu'une main si chère,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière.
Ah ! que fait Orosmane ? Il ne s'informe pas,
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas,
Il me fuit, il me laisse, & je n'y peux survivre.

FATIME.

Quoi vous ! fille des rois, que vous prétendez suivre,
Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui ?

ZAYRE.

Eh! pourquoi mon amant n'eſt-il pas né pour lui ?
Oroſmane eſt-il fait pour être ſa victime ?
Dieu pourrait-il haïr un cœur ſi magnanime ?
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de vertus,
S'il était né chrétien, que ferait-il de plus ?
Et plut à Dieu du moins que ce ſaint interprète,
Ce miniſtre ſacré, que mon ame ſouhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer!
Je ne ſais ; mais enfin, j'oſe encor eſpérer,
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne reprouverait point une telle alliance ;
Peut-être de Zayre en ſecret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;
Peut-être en me laiſſant au trône de Syrie,
Il ſoutiendrait par moi les chrétiens de l'Aſie.
Fatime, tu le ſais, ce puiſſant Saladin,
Qui ravit à mon ſang l'empire du Jourdain,
Qui fit comme Oroſmane admirer ſa clémence,
Au ſein d'une chrétienne il avait pris naiſſance.

FATIME.

Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous conſoler ...

ZAYRE.

Laiſſe-moi ; je vois tout ; je meurs ſans m'aveugler :
Je vois que mon pays ; mon ſang, tout me condamne :
Que je ſuis Luſignan, que j'adore Oroſmane ;
Que mes vœux, que mes jours à ſes jours ſont liés.
Je voudrais quelquefois me jeter à ſes pieds,
De tout ce que je ſuis faire un aveu ſincère.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expose les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu, qui vous rappelle à lui.

ZAYRE.

Ah ! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane !

FATIME.

Il est le protecteur de la loi musulmane;
Et plus il vous adore, & moins il peut souffrir
Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en secret va se rendre,
Et vous avez promis . . .

ZAYRE.

Eh bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret :
Hélas ! qu'à mon amant je le tais à regret !
Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE,

OROSMANE.

MADAME, il fut un tems où mon ame charmée,
Ecoutant sans rougir des sentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, madame, & votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être :
Vous ne m'entendrez point, amant faible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous;

Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand, pour m'abaisser à feindre,
Je viens vous déclarer, que le plus froid mépris
De vos caprices vains sera le digne prix,
Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
A chercher des raisons, dont la flatteuse adresse,
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus;
Et qui craignant sur-tout qu'à rougir on l'expose,
D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
Madame, c'en est fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait présenter;
Une autre aura des yeux, & va du moins connaître
De quel prix mon amour & ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y résout.
Apprenez qu'Orosmane est capable de tout,
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vue
Mourir désespéré de vous avoir perdue,
Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
Allez, mes ayeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAYRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes!
Tu veux commander seul à mes sens éperdus...
Eh bien, puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur...

OROSMANE.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le desirez,

Que ſous une autre loi.... Zayre, vous pleurez ?

ZAYRE.

Ah ! ſeigneur ! ah ! du moins gardez de jamais croire,
Que du rang d'un ſoudan je regrette la gloire ;
Je ſais qu'il faut vous perdre, & mon ſort l'a voulu :
Mais, ſeigneur, mais mon cœur ne vous eſt pas connu.
Me puniſſe à jamais ce ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Oroſmane !

OROSMANE.

Zayre, vous m'aimez !

ZAYRE.

Dieu ! ſi je l'aime, hélas !

OROSMANE.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas !
Vous m'aimez ? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant ſi fidele ?
Je me connaiſſais mal ; oui, dans mon déſeſpoir,
J'avais cru ſur moi-même avoir plus de pouvoir.
Vas, mon cœur eſt bien loin d'un pouvoir ſi funeſte.
Zayre, que jamais la vengeance céleſte
Ne donne à ton amant enchaîné ſous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !
Qui, moi ? que ſur mon trône une autre fut placée !
Non, je n'en eus jamais la fatale penſée :
Pardonne à mon courroux, à mes ſens interdits,
Ces dédains affectés, & ſi bien démentis ;
C'eſt le ſeul déplaiſir que jamais dans ta vie,
Le ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuie.
Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton cœur,
En partageant mes feux, différait mon bonheur ?

Parle. Etait-ce un caprice ? Eſt-ce crainte d'un maître,
D'un ſoudan, qui pour toi veut renoncer à l'être ?
Serait-ce un artifice ? Epargne-toi ce ſoin ;
L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin :
Qu'il ne ſouille jamais le ſaint nœud qui nous lie !
L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Je n'en connus jamais, & mes ſens déchirés,
Pleins d'un amour ſi vrai....

ZAYRE.

Vous me déſeſpérez.
Vous m'êtes cher, ſans doute, & ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O ciel ! expliquez-vous. Quoi ? toujours me troubler ?
Se peut-il ?...

ZAYRE.

Dieu puiſſant, que ne puis-je parler ?

OROSMANE.

Quel étrange ſecret me cachez-vous, Zayre ?
Eſt-il quelque chrétien qui contre moi conſpire ?
Me trahit-on ? parlez.

ZAYRE.

Eh ! peut-on vous trahir ?
Seigneur, entr'eux & vous, vous me verriez courir :
On ne vous trahit point, pour vous rien n'eſt à craindre ;
Mon malheur eſt pour moi, je ſuis la ſeule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre, grand dieu !

ZAYRE.

Souffrez qu'à vos genoux

Je demande en tremblant une grace de vous.

OROSMANE.

Une grace ! ordonnez, & demandez ma vie.

ZAYRE.

Plut au ciel qu'à vos jours la mienne fut unie !
Orosmane . . . seigneur . . . permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune. . . .
Demain tous mes secrets vous seront révélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô ciel, vous m'accablez !
Pouvez-vous ? . . .

ZAYRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refusez pas la grace que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez ;
J'y consens ; il en coûte à mes sens désolés.
Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAYRE.

En me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien, vous me quittez, Zayre ?

ZAYRE.

Hélas, seigneur !

SCENE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH ! c'eſt trop tôt chercher ce ſolitaire aſyle,
C'eſt trop tôt abuſer de ma bonté facile ;
Et plus j'y penſe, ami, moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de déſeſpoir.
Quoi donc ! par ma tendreſſe élevée à l'em pire,
Dans le ſein du bonheur, que ſon ame déſire,
Près d'un amant quelle aime, & qui brûle à ſes pieds,
Ses yeux remplis d'amour, de larmes ſont noyés.
Je ſuis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais moi-même après tout eus-je moins d'injuſtices ?
Ai-je été moins coupable à ſes yeux offenſés ?
Eſt-ce à moi de me plaindre ? On m'aime, c'eſt aſſez.
Il me faut expier, par un peu d'indulgence,
De mes tranſports jaloux l'injurieuſe offenſe.
Je me rends, je le vois, ſon cœur eſt ſans détours ;
La nature naïve anime ſes diſcours.
Elle eſt dans l'âge heureux où règne l'innocence ;
A ſa ſincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime ſans doute ; oui, j'ai lu devant toi,
Dans ſes yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi ;
Et ſon ame éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé ſur ſa bouche.
Qui peut avoir un cœur aſſez traître, aſſez bas,
Pour montrer tant d'amour, & ne le ſentir pas?

SCENE IV.

OROSMANE, CORASMIN, MELEDOR.

MELEDOR.

CETTE lettre, feigneur, à Zayre adreffée,
Par vos gardes faifie, & dans mes mains laiffée...

OROSMANE.

Donne... qui la portait?... Donne.

MELEDOR.

Un de ces chrétiens,
Dont vos bontés, feigneur, ont brifé les liens :
Au ferrail, en fecret, il allait s'introduire;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire?
Laiffe-nous... Je frémis.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

CETTE lettre, feigneur,
Pourra vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! lifons; ma main tremble, & mon ame étonnée
Prévoit que ce billet contient ma deftinée.
Lifons... « Chère Zayre, il eft tems de nous voir :

» Il eſt vers la moſquée une ſecrète iſſue,
» Où vous pouvez ſans bruit, & ſans être apperçue,
» Tromper vos ſurveillans, & remplir notre eſpoir :
» Il faut tout haſarder ; vous connaiſſez mon zèle :
» Je vous attends ; je meurs, ſi vous n'êtes fidèlle.
Eh bien, cher Coraſmin, que dis-tu ?

CORASMIN.

Moi, ſeigneur ?
Je ſuis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahiſon horrible !
Seigneur, à cet affront vous êtes inſenſible ?
Vous, dont le cœur tantôt, ſur un ſimple ſoupçon,
D'une douleur ſi vive a reçu le poiſon ?
Ah ! ſans doute l'horreur d'une action ſi noire
Vous guérit d'une amour qui bleſſait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'inſtant, vas, vole, Coraſmin :
Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble... & ſoudain
De cent coups de poignard que l'infidelle meure.
Mais avant de frapper... Ah ! cher ami, demeure,
Demeure, il n'eſt pas tems. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...
Je me meurs... Je ſuccombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un ſi ſanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce ſecret plein d'horreur ?

Ce ſecret qui peſait à ſon infame cœur !
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
Elle veut quelque tems ſe ſouſtraire à ma vue.
Je me fais cet effort, je la laiſſe ſortir ;
Elle part en pleurant . . . & c'eſt pour me trahir.
Quoi, Zayre !

CORASMIN.

Tout ſert à redoubler ſon crime.
Seigneur, n'en ſoyez pas l'innocente victime,
Et de vos ſentimens rappellant la grandeur . . .

OROSMANE.

C'eſt là ce Néreſtan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien ſi vanté, qui rempliſſait Solyme
De ce faſte impoſant de ſa vertu ſublime !
Je l'admirais moi-même, & mon cœur combattu
S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.
Ah! qu'il va me payer ſa fourbe abominable.
Mais Zayre, Zayre eſt cent fois plus coupable.
Une eſclave chrétienne, & que j'ai pu laiſſer
Dans les plus vils emplois languir ſans l'abaiſſer !
Une eſclave ! Elle fait ce que j'ai fait pour elle.
Ah malheureux !

CORASMIN.

Seigneur, ſi vous ſouffrez mon zèle,
Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez . . . .

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler.
Allez, volez, eſclave, & m'amenez Zayre.

CORASMIN.

Hélas! en cet état que pourrez-vous lui dire?

OROSMANE.

Je ne ſais, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN.

Ah! ſeigneur, vous allez, dans votre déſeſpoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ſes larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes;
Et votre cœur ſéduit, malgré tous vos ſoupçons,
Pour la juſtifier cherchera des raiſons.
M'en croirez-vous? cachez cette lettre à ſa vue.
Prenez pour la lui rendre une main inconnue.
Par-là, malgré la fraude & les déguiſemens,
Vos yeux démêleront ſes ſecrets ſentimens,
Et des plis de ſon cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penſe-tu qu'en effet Zayre me trahiſſe?...
Allons, quoi qu'il en ſoit, je vais tenter mon ſort,
Et pouſſer la vertu juſqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de ſon côté pouſſer la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeſte entretien;
Un cœur tel que le votre...

OROSMANE.

Ah! n'en redoute rien.
A ſon exemple, hélas! ce cœur ne ſaurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de ſavoir me contraindre:
Oui, puiſqu'elle m'abaiſſe à connaître un rival....
Tiens, reçois ce billet à tous trois ſi fatal;

Vas, choisis pour le rendre un esclave fidele,
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle;
Vas, cours.... Je ferai plus, j'éviterai ses yeux;
Qu'elle n'approche pas... C'est elle, justes cieux!

SCENE VI.

OROSMANE, ZAYRE, CORASMIN.

ZAYRE.

SEIGNEUR, vous m'étonnez; quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramène?

OROSMANE.

Eh bien, madame, il faut que vous m'éclaircissiez:
Cet ordre est important plus que vous ne croyez;
Je me suis consulté... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon sort & le votre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
Votre cœur par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame, avec vous, il est tems que je lise;
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise.
Jugez-vous: répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma sincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même instant,

Ta grace eſt dans mon cœur ; prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'inſolent qui t'adore :
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra ſe détourner,
Que c'eſt le ſeul moment où je peux pardonner.

ZAYRE.

Vous, ſeigneur ! vous oſez me tenir ce langage ?
Vous, cruel ! ... Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, eſt né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeſte flamme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je deſcends de me juſtifier.
J'ignore ſi le ciel, qui m'a toujours trahie,
A deſtiné pour vous ma malheureuſe vie.
Quoi qu'il puiſſe arriver, je jure par l'honneur,
Qui non moins que l'amour eſt gravé dans mon cœur,
Je jure que Zayre à ſoi-même rendue,
Des rois les plus puiſſans, déteſterait la vue ;
Que tout autre, après vous, me ſerait odieux.
Voulez-vous plus ſavoir, & me connaître mieux ?
Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proie,
Ce cœur déſeſpéré devant vous ſe déploie ?
Sachez donc qu'en ſecret il penſait malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;
Qu'il ſoupirait pour vous avant que vos tendreſſes
Vinſſent juſtifier mes naiſſantes faibleſſes ;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin, lorſque vous m'ignoriez ;

Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître.
J'en atteste le ciel, que j'offense peut-être ;
Et si j'ai mérité son éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi ? des plus tendres feux sa bouche encor m'assure !
Quel excès de noirceur ! Zayre !... ah la parjure !
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main ?

ZAYRE.

Que dites-vous ? Quel trouble agite votre sein ?

OROSMANE.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche,
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour ?
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendresse !
Mais encor une fois quelle fureur vous presse ?
Quels regards effrayans vous me lancez ! hélas !
Vous doutez de mon cœur ?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, madame.



SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ami, ſa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'eſt pas démentie;
Tranquille dans le crime, & fauſſe avec douceur,
Elle a juſques au bout ſoutenu ſa noirceur.
As-tu trouvé l'eſclave ? as-tu ſervi ma rage ?
Connaîtrai-je à la fois ſon crime & mon outrage ?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir; mais vous ne pouvez pas
Soupirer déſormais pour ſes traîtres appas :
Vous la verrez ſans doute avec indifférence,
Sans que le repentir ſuccède à la vengeance,
Sans que l'amour ſur vous en repouſſe les traits.

OROSMANE.

Coraſmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous ? ô ciel ! vous ?

OROSMANE.

Je vois un rayon d'eſpérance.
Cet odieux chrétien, l'élève de la France,
Eſt jeune, impatient, léger, préſomptueux,
Il peut croire aiſément ſes téméraires vœux :
Son amour indiſcret, & plein de confiance,
Aura de ſes ſoupirs haſardé l'inſolence :
Un regard de Zayre aura pu l'aveugler :

Sans doute il eſt aiſé de s'en laiſſer troubler :
Il croit qu'il eſt aimé ; c'eſt lui ſeul qui m'offenſe ;
Peut-être ils ne ſont point tous deux d'intelligence :
Zayre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaiſir mortel.
Coraſmin, écoutez ... Dès que la nuit plus ſombre
Aux crimes des mortels viendra prêter ſon ombre
Si-tôt que ce chrétien, chargé de mes bienfaits,
Néreſtan, paraîtra ſous les murs du palais,
Ayez ſoin qu'à l'inſtant la garde le ſaiſiſſe,
Qu'on prépare pour lui le plus honteux ſupplice,
Et que chargé de fers il me ſoit préſenté.
Laiſſez, ſur-tout, laiſſez Zayre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime.
Ma fureur eſt plus grande, & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me ſuis plongé ;
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé !

Fin du quatrieme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN, un esclave.

OROSMANE.

On l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains est le sort de ton maître;
Donne-lui le billet de ce traître chrétien;
Rends-moi compte de tout, examine-la bien.
Porte-moi sa réponse. On approche . . . c'est elle.

A Corasmin.

Viens, d'un malheureux prince ami tendre & fidele,
Viens m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

SCENE II.

ZAYRE, FATIME, l'esclave.

ZAYRE.

Eh qui peut me parler dans l'état où je suis?
A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me soustraire?
Le serrail est fermé! dieu! si c'était mon frère!
Si la main de ce dieu, pour soutenir ma foi,
Par des chemins cachés, le conduisait vers moi?
Quel esclave inconnu se présente à ma vue?

L'ESCLAVE.

Cette lettre en ſecret à mes mains parvenue,
Pourra vous aſſurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne.

Elle lit.

FATIME *à part pendant que Zayre lit.*

Dieu tout-puiſſant, éclate en ta bonté,
Fais deſcendre ta grace en ce ſéjour profane,
Arrache ma princeſſe au barbare Oroſmane.

ZAYRE *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME *à l'eſclave*

Allez, retirez-vous.
On vous rappellera, ſoyez prêt, laiſſez-nous.

SCENE III.

ZAYRE, FATIME.

ZAYRE.

LIS ce billet : hélas ! dis-moi ce qu'il faut faire;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

FATIME.

Dites plutôt, madame, aux ordres éternels
D'un dieu qui vous demande aux pieds des ſes autels.
Ce n'eſt point Néreſtan, c'eſt dieu qui vous appelle.

ZAYRE.

Je le ſais, à ſa voix je ne ſuis point rebelle,
J'en ai fait le ſerment : mais puis-je m'engager,

Moi, les chrétiens, mon frère, en un si grand danger?

FATIME.

Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée,
Votre amour parle seul à votre ame ébranlée.
Je connais votre cœur; il penserait comme eux,
Il hasarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah! connaissez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenser l'amant qui vous outrage.
Quoi! ne voyez-vous pas toutes ses cruautés,
Et l'ame d'un tartare, à travers ses bontés?
Ce tigre encor farouche au sein de sa tendresse,
Même en vous adorant, menaçait sa maîtresse...
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher?
Vous soupirez pour lui?

ZAYRE.

Qu'ai-je à lui reprocher?
C'est moi qui l'offensais, moi qu'en cette journée
Il a vu souhaiter ce fatal hyménée;
Le trône était tout prêt, le temple était paré,
Mon amant m'adorait, & j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler sous sa puissance,
J'ai de ses sentimens bravé la violence;
J'ai soumis son amour, il fait ce que je veux,
Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre ame est blessée,
Peut-il en ce moment remplir votre pensée?

ZAYRE.

Ah! Fatime, tout sert à me désespérer;
Je sais que du serrail rien ne peut me tirer:

Je voudrais des chrétiens voir l'heureuſe contrée,
Quitter ce lieu funeſte à mon ame égarée ;
Et je ſens qu'à l'inſtant, prompte à me démentir,
Je fais des vœux ſecrets pour n'en jamais ſortir.
Quel état ! quel tourment ! Non, mon ame inquiète
Ne ſait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle ſouhaite ;
Une terreur affreuſe eſt tout ce que je ſens.
Dieu, détourne de moi ces noirs preſſentimens ;
Prends ſoin de nos chrétiens, & veille ſur mon frère ;
Prends ſoin, du haut des cieux, d'une tête ſi chère.
Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir :
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par ſon abſence alors à parler enhardie,
J'apprends à mon amant le ſecret de ma vie :
Je lui dirai le culte où mon cœur eſt lié.
Il lira dans ce cœur ; il en aura pitié.
Mais duſſai-je au ſupplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le ſang dont je ſuis née.
Vas, tu peux amener mon cher frère en ces lieux.
Rappelle cet eſclave.

SCENE IV.

ZAYRE, *ſeule.*

O Dieu de mes ayeux,
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux père,
Que ta main me conduiſe, & que ton œil m'éclaire !

SCENE V.

ZAYRE, l'esclave.

ZAYRE.

ALLEZ dire au chrétien, qui marche sur vos pas
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.

A part.

Allons, rassure-toi, malheureuse Zayre!

SCENE VI.

OROSMANE, CORASMIN, l'esclave.

OROSMANE.

QUE ces momens, grand dieu, sont lents pour ma fureur!

A l'esclave.

Eh bien! que t'a-t-on dit? Réponds, parle?

L'ESCLAVE.

Seigneur,
On n'a jamais senti de si vives alarmes.
Elle a pâli, tremblé, ses yeux versaient des larmes;
Elle m'a fait sortir, elle m'a rappellé,
Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ses yeux doit se rendre.

OROSMANE.

A l'esclave. *A Corasmin.*

Allez, il me suffit. Ote-toi de mes yeux,

Laiſſez-moi : tout mortel me devient odieux.
Laiſſe-moi ſeul, te dis-je, à ma fureur extrême.
Je haïs le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

OROSMANE *ſeul.*

OU ſuis-je ? ô ciel, où ſuis-je ? où portais-je mes vœux ?
Zayre, Néreſtan . . . couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je reſpire,
Ce jour ſouillé par vous . . . Miſérable Zayre,
Tu ne jouiras pas . . . Coraſmin, revenez.

SCENE VIII.

OROSMANE. CORASMIN.

OROSMANE.

AH ! trop cruel ami, quoi vous m'abandonnez ?
Venez ; a-t-il paru, ce rival, ce coupable ?

CORASMIN.

Rien ne paraît encor.

OROSMANE.

O nuit ! nuit effroyable !
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits ?
Zayre ! . . . l'infidelle . . . après tant de bienfaits !
J'aurais d'un œil ſerein, d'un font inaltérable,
Contemplé de mon rang la chûte épouventable :

J'aurais ſu, dans l'horreur de la captivité,
Conſerver mon courage & ma tranquillité;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime ! . . .

CORASMIN.

Eh ! que prétendez-vous dans cette horreur extrême ?
Quel eſt votre deſſein ?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris ?

CORASMIN.

Seigneur . . .

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes eſprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, juſqu'ici nul mortel ne s'avance;
Le ſerrail eſt plongé dans un profond ſilence;
Tout dort; tout eſt tranquille, & l'ombre de la nuit . . .

OROSMANE.

Hélas ! le crime veille, & ſon horreur me ſuit.
A ce coupable excès porter ſa hardieſſe !
Tu ne connaiſſais pas mon cœur & ma tendreſſe,
Combien je t'adorais ! quels feux ! Ah, Coraſmin !
Un ſeul de ſes regards aurait fait mon deſtin.
Je ne puis être heureux, ni ſouffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours . . . Ah, la cruelle !

CORASMIN.

Eſt-ce vous qui pleurez ? vous, Oroſmane ? ô cieux !

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort, tu vois la honte où je me livre :

Mais ces pleurs ſont cruels, & la mort va les ſuivre :
Plains Zayre, plains-moi ; l'heure approche, ces pleurs
Du ſang qui va couler ſont les avant coureurs.

CORASMIN

Ah ! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes ſouffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
Approche, viens, j'entends... je ne me trompe pas..

CORASMIN.

Sous les murs du palais quelqu'un porte ſes pas.

OROSMANE.

Vas ſaiſir Néreſtan, vas, dis-je qu'on l'enchaîne ;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCENE IX.

OROSMANE, ZAYRE & FATIME, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théatre.*

ZAYRE.

VIENS, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entends-je ! eſt-ce là cette voix,
Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit tant de fois ?
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime ?
Cette voix infidelle, & l'organe du crime ?
Perfide !... vengeons-nous... quoi ! c'eſt elle ? ô deſtin !

Il tire ſon poignard.

Zayre ! ah Dieu !... ce fer échappe de ma main.

ZAYRE *à Fatime.*

C'eſt ici le chemin, viens, ſoutiens mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAYRE.

Je marche en friſſonnant, mon cœur eſt éperdu...
Eſt-ce vous, Néreſtan, que j'ai tant attendu?

OROSMANE *courant à Zayre.*

C'eſt moi que tu trahis; tombe à mes pieds, parjure.

ZAYRE *tombant dans la couliſſe.*

Je me meurs, ô mon Dieu!

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.
Otons nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait?...
Rien que de juſte... Allons, j'ai puni ſon forfait.
Ah! voici ſon amant que mon deſtin m'envoie,
Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joie.

SCENE DERNIERE.

OROSMANE, ZAYRE, NERESTAN, CORASMIN, FATIME, eſclaves.

OROSMANE.

APPROCHE, malheureux, qui vient de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut ſi cher;
Mépriſable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'ame d'un traître;

Tu m'imposais ici pour me déshonorer.
Vas, le prix en est prêt ; tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu causes.
Avez vous ordonné son supplice ?

CORASMIN.

Oui, seigneur

OROSMANE.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent par-tout, & demande encore
La perfide qui t'aime, & qui me déshonore.
Regarde, elle est ici.

NERESTAN.

Que dis-tu ? Quelle erreur.

OROSMANE.

Regarde-là, te dis-je.

NERESTAN.

Ah ! que vois-je ? Ah, ma sœur !
Zayre ! . . Elle n'est plus ! Ah, monstre ! Ah, jour horrible!

OROSMANE.

Sa sœur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu, serait-il possible?

NERESTAN.

Barbare, il est trop vrai : viens épuiser mon flanc
Du reste infortuné de cet auguste sang.
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père,
Il venait dans mes bras d'achever sa misère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière, & les derniers adieux ;
Je venais, dans un cœur trop faible & trop sensible,
Rappeller des chrétiens le culte incorruptible.

Hélas ! elle offenſait notre Dieu , notre loi ;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zayre ! . . . Elle m'aimait ? Eſt-il bien vrai , Fatime ?
Sa ſœur ? . . . J'étais aimé ?

FATIME.

Cruel voilà ſon crime.
Tigre altéré de ſang , tu viens de maſſacrer
Celle qui malgré ſoi conſtante à t'adorer ,
Se flattait , eſpérait que le Dieu de ſes pères
Recevrait le tribut de ſes larmes ſincères ;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux ,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! à cet excès ſon cœur l'avait trompée ;
De cet eſpoir trop tendre elle était occupée ;
Tu balançais ſon Dieu dans ſon cœur alarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit aſſez. O ciel ! j'étais aimé !
Vas , je n'ai pas beſoin d'en ſavoir d'avantage . . .

NERESTAN.

Cruel ! qu'attends-tu donc pour aſſouvir ta rage ?
Il ne reſte que moi de ce ſang glorieux ,
Dont ton père & ton bras ont inondé ces lieux ;
Rejoins un malheureux à ſa triſte famille ,
Au héros dont tu viens d'aſſaſſiner la fille.
Tes tourmens ſont-il prêts ? Je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la ſoif de mon ſang , qui toujours te dévore ,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, ſouviens-toi des chrétiens ,

Dont tu m'avais juré de brifer les liens ;
Dans fa férocité ton cœur impitoyable,
De ce trait généreux ferait il bien capable ?
Parle; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE *allant vers le corps de Zayre.*

Zayre !

CORASMIN.

Hélas ! feigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez, trop de douleur de votre ame s'empare.
Souffrez que Néreftan ....

NERESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

OROSMANE *après une longue paufe.*

Qu'on détache fes fers. Ecoutez, Corafmin,
Que tous fes compagnons foient délivrés foudain.
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largeffes ;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeffes,
Jufqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur ....

OROSMANE.

Obéis, & ne replique pas ;
Vole, & ne trahis point la volonté fuprême
D'un foudan qui commande, & d'un ami qui t'aime;
Vas, ne perds point de tems, fors, obéis ...

à Néreftan

Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux fanglans, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.

Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs.
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connaître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dut m'être ſacré;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe,
Dont le ciel ait formé les innocens appas;
Dis-leur qu'à ſes genoux j'avais mis mes états;
Dis-leur que dans ſon ſang cette main s'eſt plongée;
Dis que je l'adorais, & que je l'ai vengée. *Il ſe tue.*
Aux ſiens.
Reſpectez ce héros, & conduiſez ſes pas.

NERESTAN.

Guide-moi, Dieu puiſſant, je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce ſoit moi qui te plaigne?

Fin du cinquieme & dernier acte.



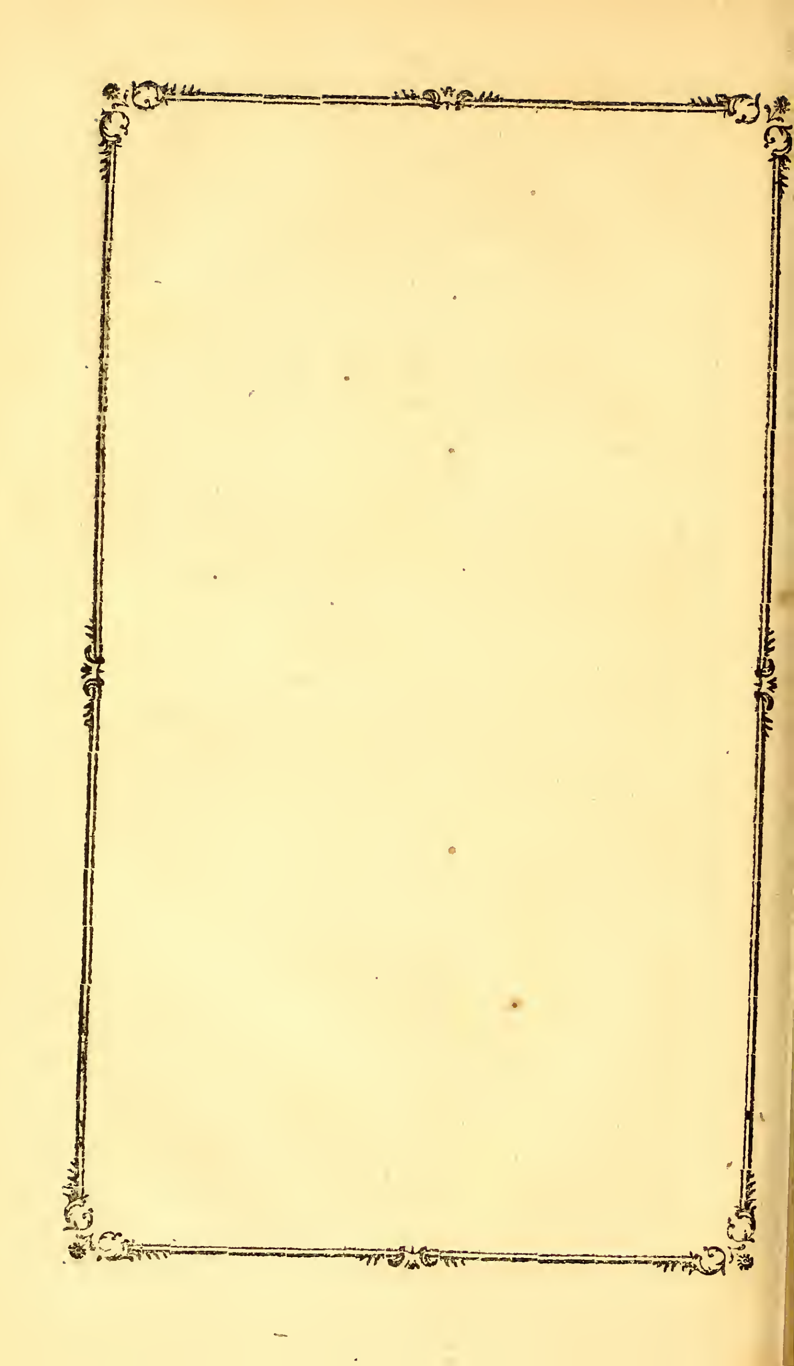
ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la premiere fois le 27 Janvier 1736.



EPITRE
A MADAME LA MARQUISE DU CHASTELET.

MADAME,

QUEL faible hommage pour vous, qu'un de ces ouvrages de poéſie, qui n'ont qu'un tems, qui doivent leur mérite à la faveur paſſagère du public, & à l'illuſion du théatre, pour tomber enſuite dans la foule & dans l'obſcurité !

Qu'eſt-ce en effet qu'un roman mis en action & en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres liſent les romans ; devant celle qui n'a trouvé dans *Locke*, ce ſage précepteur du genre humain, que ſes propres ſentimens & l'hiſtoire de ſes penſées ; enfin aux yeux d'une perſonne, qui née pour les agrémens, leur préfère la vérité ?

Mais, madame, le plus grand génie, & ſûrement le plus deſirable, eſt celui qui ne donne l'excluſion à aucun des beaux-arts. Ils ſont tous la nourriture & le plaiſir de l'ame : y en a-t-il dont on doive ſe priver ? Heureux l'eſprit que la philoſophie ne peut deſſécher, & que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir, qui ſait ſe fortifier avec *Locke*, s'éclairer avec *Clarke* & *Newton*,

s'élever dans la lecture de *Ciceron* & de *Boſſuet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Taſſe*!

Tel eſt votre génie, madame; il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les perſonnes de votre ſexe & de votre rang, à croire qu'on s'ennoblit encor en perfectionnant ſa raiſon, & que l'eſprit donne des graces.

Il a été un tems en France, & même dans toute l'Europe, où les hommes penſaient déroger, & les femmes ſortir de leur état, en oſant s'inſtruire. Les uns ne ſe croyaient nés que pour la guerre, ou pour l'oiſiveté; & les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que *Molière* & *Deſpréaux* ont jeté ſur les femmes ſavantes, a ſemblé dans un ſiècle poli, juſtifier les préjugés de la barbarie. Mais *Molière*, ce légiſlateur dans la morale & dans les bienſéances du monde, n'a pas aſſurément prétendu, en attaquant les femmes ſavantes, ſe moquer de la ſcience & de l'eſprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation; ainſi que dans ſon *Tartuffe*, il a diffamé l'hypocriſie; & non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une ſatire contre les femmes, l'exact, le ſolide, le laborieux, l'élégant *Deſpréaux* avait conſulté les femmes de la cour les plus ſpirituelles, il eût ajouté à l'art & au mérite de ſes ouvrages ſi bien travaillés, des graces & des fleurs, qui leur euſſent encor donné un nouveau charme. En vain, dans ſa ſatire des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'aſtronomie, il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'eſprit philoſophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que ſi *Boileau* vivait encor, lui qui oſait ſe moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyait en ſecret *Roberval* & *Sauveur*, ſerait obligé de reſpecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des *Maupertuis*, des *Réaumur*, des *Mairan*, des *Dufay*, & des *Clairaut*; de tous ces véritables ſavans, qui n'ont pour objet qu'une ſcience utile, & qui en la rendant agréable, la rendent inſenſiblement néceſſaire a notre nation. Nous ſommes au tems, j'oſe le dire, où il faut qu'un poëte ſoit philoſophe, & où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier ſiècle les Français apprirent à arranger des mots. Le ſiècle des choſes eſt arrivé. Telle qui liſait autrefois *Montagne*, l'*Aſtrée*, & les *contes de la reine de Navarre*, était une ſavante. Les *Deshoulière* & les *Dacier*, illuſtres dans différens genres, ſont venues depuis. Mais votre ſexe a encor tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fit pour elles le livre charmant des *Mondes*, & les *Dialogues ſur la lumière* qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il eſt vrai, qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de ſon état pour cultiver les ſciences, ſerait condamnable, même dans ſes ſuccès; mais, madame, le même eſprit qui mène à la connaiſſance de la vérité, eſt celui qui porte à remplir ſes devoirs. La reine d'Angleterre, l'épouſe de *George II.* qui a ſervi de médiatrice entre les deux plus grands métaphyſiciens de l'Europe, *Clarke* & *Leibnitz*, & qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les ſoins de reine, de femme & de mère.

Christine, qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand *Condé*, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son ayeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie ?

Vous, madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honheur. Vous en cultivez tous les genres. Elles sont votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus ; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, madame, à chérir, à oser cultiver les sciences, quoique cette lumière, long-tems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle est devenue publique ?

Eh ! pourquoi rougir de son mérite ? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel empire. On souhaite aux arts la protection des souverains : celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus ?

Permettez-moi de dire encor, qu'une des raisons, qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, & c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consumons notre vie dans la culture des arts. Nous en faisons les instrumens de notre fortune ; c'est

une eſpèce de profanation. Je ſuis fâché qu'*Horace* diſe de lui :

(1) *L'indigence eſt le dieu qui m'inſpira des vers.*

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poiſon de la calomnie, l'aſſaſſinat de la ſatyre (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) déshonorent parmi les hommes une profeſſion, qui par elle-même a quelque choſe de divin.

Pour moi, madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me ſuis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai ſouvent repétées, de *Ciceron*, ce conſul Romain qui fut le père de la patrie, de la liberté & de l'éloquence. (2) « Les lettres forment la » jeuneſſe, & font les charmes de l'âge avancé. » La proſpérité en eſt plus brillante. L'adverſité » en reçoit des conſolations ; & dans nos mai- » ſons, dans celles des autres, dans les voya- » ges, dans la ſolitude, en tout tems, en tous » lieux, elles font la douceur de notre vie. »

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à préſent, madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il eſt poſſible, de paſſer auprès de vous le reſte de ma vie, dans le ſein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous ſacrifiez dans votre jeuneſſe les plai-

(1) --- Paupertas impulit audax
Ut verſus facerem.--
Horat. Epiſt. Libr. II. Epiſt. 2, *verſ.* 51.

(2) Studia adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent ; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur.

ſirs faux, mais enchanteurs du monde ; enfin pour être à portée de dire un jour avec *Lucrèce*, ce poëte philoſophe dont les beautés & les erreurs vous ſont ſi connues :

(1) Heureux, qui retiré dans le temple des ſages,
Voit en paix ſous ſes pieds ſe former les orages,
Qui contemple de loin les mortels inſenſés,
De leur joug volontaire eſclaves empreſſés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut ſuivre,
Sans penſer, ſans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation conſumant leurs beaux jours,
Pourſuivant la fortune & rampant dans les cours!
O vanité de l'homme! ô foibleſſe! ô miſère!

Je n'ajouterai rien à cette longue épître, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, madame, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'eſt que je l'ai compoſée dans votre maiſon & ſous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai eſſayé de pein-

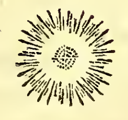
(1) *Sed nil dulcius eſt, benè quàm munita tenere*
Edita doctrina ſapientum templa ſerena;
Deſpicere undè queas alios, paſſimque videre,
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ;
Certare ingenio, contendere nobilitate;
Noctes atque dies niti præſtante labore
Ad ſummas emergere opes, rerumque potiri.
O miſeras hominum mentes! ô pectora cæca!

dre (1) ce ſentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal, ces ſentimens tant recommandés par les ſages de l'antiquité, & épurés dans notre religion, ces vrais loix de la nature, toujours ſi mal ſuivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaiſſez ceux qui le défigurent encor. Puiſſe le public, d'autant plus ſévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes !

Puiſſe au moins cet hommage, que je vous rends, madame, périr moins vîte que mes autres écrits ! Il ſerait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adreſſe.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

(1) Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plupart des épîtres dédicatoires. L'auteur paſſa en effet vingt ans de ſa vie à cultiver, avec cette dame illuſtre, les belles-lettres & la philoſophie; & tant qu'elle vécut, il refuſa conſtamment de venir auprès d'un ſouverain qui le demandait, comme on le voit par pluſieurs lettres inſérées dans cette collection.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention & d'une eſpèce aſſez neuve, de faire voir combien le véritable eſprit de religion l'emporte ſur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare conſiſte à offrir à ſes dieux le ſang de ſes ennemis. Un chrétien mal inſtruit n'eſt ſouvent guère plus juſte. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles, & infidèle aux vrais devoirs de l'homme : faire certaines prières, & garder ſes vices : jeûner, mais haïr, cabaler, perſécuter ; voilà ſa religion. Celle du chrétien véritable eſt de regarder tous les hommes comme ſes frères, de leur faire du bien & de leur pardonner le mal. Tel eſt *Guſman* au moment de ſa mort ; tel *Alvarès* dans le cours de ſa vie ; tel j'ai peint *Henri IV.* même au milieu de ſes faibleſſes.

On retrouvera dans preſque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être penſant : on y verra (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) le deſir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injuſtice & de l'oppreſſion ; & c'eſt cela ſeul qui a juſqu'ici tiré mes ouvrages de l'obſcurité où leurs défauts devaient les enſevelir.

Voilà pourquoi la *Henriade* s'eſt ſoutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas abſolument que la France eût un

poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs, qui ne laiſſent point empoiſonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'eſt à ce petit nombre d'hommes que j'adreſſe les réflexions ſuivantes ; j'eſpère qu'ils les pardonneront à la néceſſité où je ſuis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute eſpèce, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme ſoit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces poſtes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on ; c'eſt un citoyen obſcur, retiré, qui vit plus avec *Virgile* & *Locke* qu'avec ſes compatriotes, & dont la figure n'eſt pas plus connue de quelques-uns de ſes ennemis, que du graveur qui a prétendu graver ſon portrait. C'eſt l'auteur de quelques pièces qui vous ont fait verſer des larmes, & de quelques ouvrages dans leſquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet eſprit d'humanité, de juſtice, de liberté qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce ſont des hommes pour la plupart plus obſcurs que lui, qui prétendent lui diſputer un peu de fumée, & qui le perſécuteront juſqu'à ſa mort, uniquement à cauſe du plaiſir qu'il vous a donné. Cet étranger ſe ſentit quelque indignation pour les perſécuteurs, & quelque bienveillance pour le perſécuté.

Il eſt dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ſes contemporains & de ſes compatrio-

tes ce que l'on peut eſpérer des étrangers & de la poſtérité. Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, que la littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en ſe déchirant mutuellement? Ils aviliſſent une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule, & que les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs querelles le jouet des ſots, ſoient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres.

Virgile, *Varius*, *Pollion*, *Horace*, *Tibulle*, étaient amis; les monumens de leur amitié ſubſiſtent, & apprendront à jamais aux hommes, que les eſprits ſupérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes ſur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à ſe diſputer l'admiration de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimaient pourtant & vivaient en frères; & nous, qui ſommes renfermés ſur un ſi petit théatre, nous dont les noms à peine connus dans un coin du monde, paſſeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui hors de notre petit horizon ne frappe les yeux de perſonne. Nous ſommes dans un tems de diſette; nous avons peu, nous nous l'arrachons. *Virgile* & *Horace* ne ſe diſputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On

On a imprimé un livre, *de morbis artificum : des maladies des artistes.* La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encor que l'envie à toutes ces petites brochures satiriques dons nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas long-tems, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami & son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude ? il répondit froidement : il faut que je vive. (1)

De quelque source que partent ces ouvrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits, ne doit jamais répondre aux critiques ; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable de *Boccalini.* « Un voyageur, dit-il, était importuné dans son » chemin du bruit des cigales ; il s'arrêta pour les » tuer ; il n'en vint pas à bout, & ne fit que s'écar- » ter de sa route. Il n'avait qu'à continuer paisible- » ment son voyage ; les cigales seraient mortes » d'elles-mêmes au bout de huit jours. »

Il faut toujours que l'auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *se ipsum deserere turpissimum est.* On sait que ceux qui n'ont pas d'esprit pour attaquer nos ouvrages, calomnient nos personnes ; quelque honteux qu'il soit de leur

(1) Ce fut l'abbé *Guiot des Fontaines*, qui fit cette réponse à monsieur le comte d'*Argenson*, depuis secretaire d'état de la guerre.

répondre, il le ſerait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme ſans religion ; & une des belles preuves qu'on en a apportées, c'eſt que dans *Œdipe*, *Jocaſte* dit ces vers :

» Les prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe,
» Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, ſont auſſi raiſonnables, pour le moins que ceux qui ont imprimé, que la *Henriade* dans pluſieurs endroits *ſentait bien ſon ſémipélagien.* On renouvelle ſouvent cette accuſation cruelle d'irréligion, parce que c'eſt le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre ? Comment s'en conſoler, ſinon en ſe ſouvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis *Socrate* juſqu'à *Deſcartes* ont eſſuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une ſeule queſtion : Je demande, qui a le plus de religion, où le calomniateur qui perſécute, ou le calomnié qui pardonne ?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui ; je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon eſprit d'être ſatirique, & il eſt impoſſible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Radamiſte* & d'*Electre*, qui par ces deux ouvrages m'inſpira le premier le deſir d'entrer quelque tems dans la même carrière : ſes ſuccès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendriſſement m'arrachait aux répréſentations de ſes pièces ; il ſait qu'il

n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

J'ofe dire avec confiance que je fuis plus attaché aux beaux-arts qu'à mes écrits : fenfible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de génie, je regarde un grand poëte, un bon muficien, un bon peintre, un fculpteur habile (s'il a de la probité) comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens, qui voudront s'appliquer aux lettres, trouveront en moi un ami; plufieurs y ont trouvé un père. Voilà mes fentimens; quiconque a vécu avec moi fait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me fuis cru obligé de parler ainfi au public fur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Refuter des critiques eft un vain amour-propre; confondre la calomnie eft un devoir.



ACTEURS.

D. GUSMAN, gouverneur du Pérou.

D. ALVARÈS, père de Gusman, ancien gouverneur.

ZAMORE, souverain d'une partie du Potoze.

MONTEZE, souverain d'une autre partie.

ALZIRE, fille de Monteze.

EMIRE, } suivantes d'Alzire.
CEPHALE, }

Officiers Espagnols.

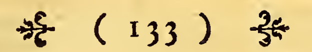
Américains.

La scène est dans la salle de Los-Reyes, *autrement Lima.*



Quoi donc, les vrais Chrétiens auraient tant de Vertu!

Alzire. Act. V. Sc. 7.



ALZIRE,
OU
LES AMERICAINS,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALVARES, GUSMAN.

ALVARES.

Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince, & le Dieu que je sers,
Sur la riche moitié d'un nouvel univers :
Gouvernez cette rive en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors & les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains,
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;

Je montrai le premier au peuple du Mexique (1)
L'appareil inoui, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient ſur les eaux.
Des mers de Magellan juſqu'aux aſtres de l'ourſe,
Les vainqueurs Caſtillans (2) ont dirigé ma courſe;
Heureux ſi j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortel vertueux changer tous ces héros!
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
Leurs cruautés, mon fils, ont obſcurci leur gloire,
Et j'ai pleuré long-tems ſur ces triſtes vainqueurs,
Que le ciel fit ſi grand, ſans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux ſans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir ſous d'équitables loix,
L'empire du Potoze & la ville des rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce ſauvage hémiſphère;
Dans ces climats brûlans j'ai vaincu ſous mon père;
Je dois de vous encor apprendre à gouverner,
Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

ALVARES.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Conſumé de travaux, appeſanti par l'âge,
Je ſuis las du pouvoir; c'eſt aſſez ſi ma voix
Parle encor au conſeil, & règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop ſu connaître,

(1) L'expédition du Mexique ſe fit en 1517, & celle du Pérou en 1525. Ainſi *Alvarès* a pu aiſément les voir. *Los-Reyes,* lieu de la ſcène fut bâti en 1535.

(2) On ſait quelles cruautés *Fernand Cortez* exerça au Mexique, & *Pizaro* au Pérou.

Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leurs maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-tems,
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grace, elle me sera chère;
Je l'attends comme ami, je la demande en père
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs:
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, & non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez;
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante encor mal assurée
Au peuple Américain nous défendons l'entrée:
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux;
Que méprisant nos loix, & prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir,
Qu'armés de la vengeance, ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage,
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur:
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime, & sert avec contrainte.

Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne ſont teints de ſang, n'obtiennent point de vœux. (1)

ALVARES.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer, ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choiſi pour régner déſormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne ſont-ils pas aſſouvis des ravages,
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer ſous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, par un contraire choix,
Pour annoncer ſon nom, pour faire aimer ſes loix;
Et nous de ces climats deſtructeurs implacables,
Nous & d'or & de ſang toujours inſatiables,
Déſerteurs de ſes loix qu'il fallait enſeigner,
Nous égorgeons ce peuple, aulieu de le gagner.
Par nous tout eſt en ſang, par nous tout eſt en poudre,
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inſpire la terreur;
Les Eſpagnols ſont craints, mais ils ſont en horreur:
Fléaux du nouveau-monde, injuſtes, vains, avares,
Nous ſeuls en ces climats nous ſommes les barbares.
L'Américain farouche en ſa ſimplicité,
Nous égale en courage, & nous paſſent en bonté.

(1) On immolait quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a preſque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible ſuperſtition.

Hélas ! ſi comme vous il était ſanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié, qu'ils m'ont ſauvé le jour ?
Avez-vous oublié, que près de ce ſéjour,
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie ?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur ſort.
J'étais ſeul, ſans ſecours, & j'attendais la mort :
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embraſſa mes genoux.
« Alvarès, me dit-il, Alvarès, eſt-ce vous ?
» Vivez, votre vertu nous eſt trop néceſſaire :
» Vivez, aux malheureux ſervez long-tems de père :
» Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
» Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.
» Allez, la grandeur d'ame eſt ici le partage
» Du peuple infortuné qu'ils ont nommé ſauvage.
Et bien, vous gémiſſez : je ſens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainſi que votre père.
Ah ! ſi la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des rois de ces triſtes contrées,
Qu'à vos ſanglantes mains la fortune a livrées ?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le ſang répandu de ſes concitoyens ?
Ou bien attendez-vous que ſes cris & ſes larmes
De vos ſévères mains faſſent tomber les armes ?

GUSMAN.

Eh bien, vous l'ordonnez, je briſe leurs liens ;
J'y conſens ; mais ſongez qu'il faut qu'ils ſoient chrétiens ;
Ainſi le veut la loi : quitter l'idolâtrie,
Eſt un titre en ces lieux pour mériter la vie :
A la religion gagnons-les à ce prix :
Commandons aux cœurs même, & forçons les eſprits.
De la néceſſité le pouvoir invincible
Traine aux pieds des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, eſclaves de ma loi,
Tremblent ſous un ſeul Dieu, comme ſous un ſeul roi.

ALVARES.

Ecoutez-moi, mon fils ; plus que vous je deſire,
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel & l'Eſpagne y ſoient ſans ennemis ;
Mais les cœurs opprimés ne ſont jamais ſoumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé perſonne,
Et le vrai Dieu, mon fils, eſt un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, ſeigneur, & vous l'avez voulu,
Vous avez ſur un fils un pouvoir abſolu :
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche :
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puiſque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don, de tout perſuader,
C'eſt de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux ;
Mais enfin je ne peux, même en voulant lui plaire,

Dè mon cœur trop altier fléchir le caractère ;
Et rampant ſous ſes loix, eſclave d'un coup d'œil,
Par des ſoumiſſions careſſer ſon orgueil.
Je ne veux point ſur moi lui donner tant d'empire.
Vous ſeul, vous pouvez tout ſur le père d'Alzire ;
En un mot, parlez-lui pour la dernière fois ;
Qu'il commande à ſa fille, & force enfin ſon choix.
Daignez . . . Mais c'en eſt trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaiſſe à la prière.

ALVARES.

C'en eſt fait. J'ai parlé, mon fils, & ſans rougir.
Monteze a vu ſa fille, il l'aura ſu fléchir.
De ſa famille auguſte en ces lieux priſonnière,
Le ciel a par mes ſoins conſolé la misère.
Pour le vrai dieu Monteze a quitté ſes faux dieux.
Lui-même de ſa fille a décillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire eſt le modèle,
Les peuples incertains fixent les yeux ſur elle ;
Son cœur aux Caſtillans va donner tous les cœurs ;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;
La foi doit y jeter ſes racines profondes ;
Votre hymen eſt le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains, qui déteſtent nos loix,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont d'un eſprit moins fier, & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baiſſer un front docile ;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs déſormais Eſpagnols & chrétiens.
Monteze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où ſa fille avec lui va ſe rendre.

SCENE II.

ALVARES, MONTEZE.

ALVARES.

EH bien ! votre ſageſſe & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté ?

MONTEZE.

Père des malheureux, pardonne ſi ma fille,
Dont Guſman détruiſit l'empire & la famille,
Semble éprouver encor un reſte de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers ſon vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie,
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie.
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix ;
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes loix.
C'eſt par toi que le ciel à nous s'eſt fait connaître.
Notre eſprit éclairé te doit ſon nouvel être.
Sous le fer Caſtillan ce monde eſt abattu ;
Il cède à la puiſſance, & nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur dieu même haïſſable :
Nous déteſtions ce dieu qu'annonça leur fureur ;
Nous l'aimions dans toi ſeul, il s'eſt peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne, & Monteze, & ma fille.
Inſtruits par tes vertus, nous ſommes ta famille.
Sers-lui long-tems de père, ainſi qu'à nos états.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ſes bras ;
Le Pérou, le Potoze, Alzire, eſt ſa conquête :
Vas dans ton temple auguſte en ordonner la fête :

Vas, je crois voir des cieux les peuples éternels
Defcendre de leur fphère, & fe joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille, elle va reconnaître,
Dans le fier Dom Gufman, fon époux & fon maître.

ALVARES.

Ah! puiqu'enfin mes mains ont put former ces nœuds,
Cher Monteze, au tombeau je defcends trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenfes contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées.
Dieu des chrétiens, préfide à ces vœux folemnels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels;
Defcends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vais preffer cet heureux hyménée:
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE, *feul.*

DIEU, deftructeur des dieux que j'avais trop fervis,
Protège de mes ans la fin dure & funefte.
Tout me fut enlevé, ma fille ici me refte;
Daigne veiller fur elle, & conduire fon cœur.

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

MA fille, il en eft tems, confens à ton bonheur;
Ou plutôt, fi ta foi, fi ton cœur me feconde,

Par ta félicité fais le bonheur du monde :
Protège les vaincus commande à nos vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs :
Remonte au rang des rois, du sein de la misère ;
Tu dois à ton état plier ton caractère :
Prends un cœur tout nouveau ; viens, obéis, suis-moi,
Et renais Espagnole en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous : mais si je vous suis chère,
Voyez mon désespoir, & lisez dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur.
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel tems, justes cieux, pour engager ma foi !
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfans du soleil le redoutable empire.
Que ce jour est marqué par des signes affreux !

MONTEZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas ! le vengeur de l'état,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat,
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre.

MONTEZE.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre ;

Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi ;
Porte, porte aux autels un cœur maître de ſoi ;
D'un amour inſenſé pour des cendres éteintes,
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des chrétiens ;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens :
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite ;
Entend ſa voix.

ALZIRE.

Mon père, où m'avez-vous réduite !
Je ſais ce qu'eſt un père, & quel eſt ſon pouvoir.
M'immoler quand il parle eſt mon premier devoir ;
Et mon obéiſſance a paſſé les limites,
Qu'à ce devoir ſacré la nature a preſcrites.
Mes yeux n'ont juſqu'ici rien vu que par vos yeux.
Mon cœur changé par vous abandonna ſes dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terraſſées.
Devant ce dieu nouveau, comme nous abaiſſées.
Mais vous, qui m'aſſuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait aux pieds de ſes autels,
Que ſa loi, ſa morale, & conſolante & pure,
De mes ſens déſolés guérirait la bleſſure,
Vous trompiez ma faibleſſe. Un trait toujours vainqueur
Dans le ſein de ce dieu vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaiſſante ;
Zamore vit encor au cœur de ſon amante.
Condamnez, s'il le faut, ces juſtes ſentimens,
Ce feu victorieux de la mort & du tems,
Cet amour immortel ordonné par vous-même ;
Uniſſez votre fille au fier tyran qui m'aime ;

Mon pays le demande, il le faut, j'obéis :
Mais tremblez en formant ces nœuds mal aſſortis ;
Tremblez, vous qui d'un dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en ſa préſence,
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah, que dis-tu, ma fille ? épargne ma vieilleſſe ;
Au nom de la nature, au nom de ma tendreſſe,
Par nos deſtins affreux, que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel, que tu viens d'outrager,
Ne rend point de mes ans la fin trop douloureuſe.
Ai-je fait un ſeul pas que pour te rendre heureuſe ?
Joui de mes travaux ; mais crains d'empoiſonner
Ce bonheur difficile où j'ai ſu t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir eſt à jamais tracée.
Ce monde gémiſſant te preſſe d'y courir,
Il n'eſpère qu'en toi : voudrais-tu le trahir ?
Apprends à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre ?
Quelle ſcience, hélas !



SCENE

SCENE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'Ai ſujet de me plaindre,
Que l'on oppoſe encor à mes empreſſemens
L'offenſante lenteur de ces retardemens.
J'ai ſuſpendu ma loi ; prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils ſont en liberté ; mais j'aurais à rougir,
Si ce faible ſervice eût pu vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir ſuprême ;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même :
Et je ne penſais pas, dans mes vœux ſatisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puiſſe ſeulement la colère céleſte
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeſte !
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond ;
Il parle dans mes yeux, il eſt peint ſur mon front.
Tel eſt mon caractère : & jamais mon viſage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut ſe déguiſer pourrait trahir ſa foi :
C'eſt un art de l'Europe : il n'eſt pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchiſe ; & je ſais que Zamore
Vit dans votre mémoire, & vous eſt cher encore.

Ce cacique (1) obſtiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant je l'ai dompté, mort doit-il être à craindre ?
Ceſſez de m'offenſer, & ceſſez de le plaindre ;
Votre devoir, mon nom, mon cœur en ſont bleſſés ;
Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſez.

ALZIRE.

Ayez moins de colère, & moins de jalouſie ;
Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.
Je l'aimai, je l'avoue, & tel fut mon devoir.
De ce monde opprimé Zamore était l'eſpoir.
Sa foi me fut promiſe, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : ſon trépas me coute encor des larmes.
Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,
Jugez de ma conſtance, & connaiſſez mon cœur ;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il ſe peut, un cœur auſſi fidèle.

SCENE VI.

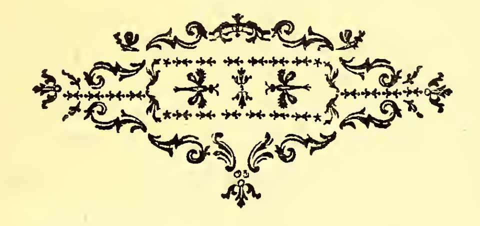
GUSMAN *ſeul.*

SON orgueil, je l'avoue, & ſa ſincérité,
Etonne mon courage, & plait à ma fierté.
Allons, ne ſouffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.

(1) Le mot propre eſt *Inca* : mais les Eſpagnols accoutumés dans l'Amérique ſeptentrionale au titre de *Cacique*, le donnèrent d'abord à tous les ſouverains du Nouveau-Monde.

La groſſière nature, en formant ſes appas,
Lui laiſſe un cœur ſauvage, & fait pour ces climats.
Le devoir fléchira ſon courage rebelle ;
Ici tout m'eſt ſoumis, il ne reſte plus qu'elle ;
Que l'hymen en triomphe ; & qu'on ne diſe plus,
Qu'un vainqueur & qu'un maître eſſuya des refus.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

AMIS de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers, & croît dans l'infortune ;
Illuftres compagnons de mon funefte fort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?
Vivrons-nous fans fervir Alzire & la patrie,
Sans ôter à Gufman fa déteftable vie,
Sans punir, fans trouver cet infolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu fa fureur ?
Dieux impuiffans ! dieux vains de nos vaftes contrées !
A des dieux ennemis vous les avez livrées :
Et fix cents Efpagnols ont détruit fous leurs coups
Mon pays, & mon trône, & vos temples, & vous.
Vous n'avez plus d'autels, & je n'ai plus d'empire ;
Nous avons tout perdu, je fuis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets
Dans les fables mouvans, dans le fond des forêts ;
De la zone brûlante, & du milieu du monde,
L'aftre du jour (1) a vu ma courfe vagabonde,

(1) L'aftronomie, la géographie, la géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes fur des colonnes pour marquer les équinoxes & les folftices.

Jusqu'aux lieux où cessant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, & revient sur ses pas.
Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance
A mes vastes desirs ont rendu l'espérance;
Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos maîtres avides;
Nous les avons laissés dans ces forêts errans,
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous saisit : une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous? Ne pourra-t-on m'instruire,
Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire?
Si Monteze est esclave, & voit encor le jour?
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour?
Chers & tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore?

UN AMERICAIN.

En des lieux différens, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa patrie,
Périr ſans ſe venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, & de ces aſſaſſins,
Qui de ſang enyvrés, de nos tréſors avides,
De ce monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus mépriſables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laiſſer à ces tyrans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur ;
Cette mort eſt affreuſe, & fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVARES, ZAMORE, Américains.

ALVARES.

SOYEZ libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre!
Quelle eſt cette vertu que je ne puis comprendre?
Quel vieillard, ou quel dieu vient ici m'étonner?
Tu parais Eſpagnol, & tu ſais pardonner!
Es-tu roi? Cette ville eſt-elle en ta puiſſance?

ALVARES.

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel eſt donc ton deſtin, vieillard trop généreux ?

ALVARES.

Celui de ſecourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh, qui peut t'inſpirer cette auguſte clémence ?

ALVARES.

Dieu, ma religion, & la reconnaiſſance.

ZAMORE.

Dieu ? ta religion ? Quoi ces tyrans cruels,
Monſtres déſaltérés dans le ſang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, & dont la barbarie
En vaſte ſolitude a changé ma patrie,
Dont l'infame avarice eſt la ſuprême loi,
Mon père, ils n'ont donc pas le même dieu que toi ?

ALVARES.

Ils ont le même dieu, mon fils; mais ils l'outragent :
Nés ſous la loi des ſaints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abuſé de leur nouveau pouvoir;
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le ſoleil par deux fois a d'un tropique à l'autre
Eclairé dans ſa marche & ce monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble ſecours,
Maître de mon deſtin, daigna ſauver mes jours.
Mon cœur dès ce moment partagea vos miſères;
Tous vos concitoyens ſont devenus mes frères;
Et je mourrais heureux ſi je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conſerver.

ZAMORE.

A ſes traits, à ſon âge, à ſa vertu ſuprême,

C'eſt lui, n'en doutons point, c'eſt Alvarès lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas ?

ALVARES.

Que me dit-il ? Approche. O ciel ! ô providence !
C'eſt lui, voila l'objet de ma reconnaiſſance.
Mes yeux, mes triſtes yeux affaiblis par les ans,
Hélas ! avez-vous pu le chercher ſi long-tems ?
Mon bienfaicteur ! mon fils (1), parle, que dois-je faire ?
Daigne habiter ces lieux, & je t'y ſers de père.
La mort a reſpecté ces jours que je te dois,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah ! ſi jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle !
Crois-moi, cet univers aujourd'hui déſolé,
Au-devant de leur joug ſans peine aurait volé.
Mais autant que ton ame eſt bienfaiſante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature :
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'oſe attendre, & tout ce que je veux,
C'eſt de ſavoir au moins ſi leur main ſanguinaire
Du malheureux Monteze a fini la misère ;
Si le père d'Alzire...... hélas ! tu vois les pleurs,
Qu'un ſouvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARES.

Ne cache point tes pleurs, ceſſe de t'en défendre :
C'eſt de l'humanité la marque la plus tendre.

(1) Il l'embraſſe.

Malheur aux cœurs ingrats, & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais!
Apprend que ton ami plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ſes douces deſtinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVARES.

Oui; crois-moi, puiſſe-t-il aujourd'hui
T'engager à penſer, à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi! Monteze! dis-tu?

ALVARES.

Je veux que de ſa bouche
Tu ſois inſtruit ici de tout ce qui le touche,
Du ſort qui nous unit, de ces heureux liens,
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inoui que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment; mais c'eſt pour te ſervir,
Et pour ſerrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

DEs cieux enfin ſur moi la bonté ſe déclare;
Je trouve un homme juſte en ce ſéjour barbare.
Alvarès eſt un dieu, qui parmi ces pervers

Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils : ce fils sera mon frère ;
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père.
O jour ! ô doux espoir à mon cœur éperdu !
Monteze, après trois ans, tu vas m'être rendu.
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai servie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux ? hélas ! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu ?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance ?

SCENE IV.

MONTEZE, ZAMORE, Américains.

ZAMORE

CHER Monteze, est-ce toi que je tiens dans mes bras ?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renait pour te défendre ;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire est-elle ici ? parle, quel est son sort ?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE.

Cacique malheureux ! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte.
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
Tu vis ; puisse le ciel te rendre un sort tranquille !

Puiſſent tous nos malheurs finir dans cet aſile!
Zamore, ah! quel deſſein t'a conduit en ces lieux?

ZAMORE.

La ſoif de me venger, toi, ta fille, & mes dieux.

MONTEZE.

Que dis-tu?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable,
Où ce fier Eſpagnol, terrible, invulnérable,
Renverſa, détruiſit, juſqu'en leurs fondemens,
Ces murs que du ſoleil ont bâti les enfans (1);
GUSMAN était ſon nom. Le deſtin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que ſon nom & ſon crime.
Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur ſi fatal,
Du pillage & du meurtre était l'affreux ſignal.
A ce nom, de mes bras on m'arracha ta fille;
Dans un vil eſclavage on traîna ta famille:
On démolit ce temple, & ces autels chéris,
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils:
On me traîna vers lui; dirai-je à quel ſupplice,
A quels maux me livra ſa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idole de ſon peuple, & que je foule aux pieds!
Je fus laiſſé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affaiblir les injures:
Je viens après trois ans d'aſſembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis:

(1) Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier Inca, qui bâtit Cuſco, était fils du ſoleil.

Ils ſont dans nos forêts, & leur foule héroïque
Vient périr ſous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTEZE.

Je te plains ; mais hélas ! où vas-tu t'emporter ?
Ne cherche point la mort, qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuiſſans en ſabres façonnés,
Ces ſoldats preſque nuds & mal diſciplinés,
Contre ces fiers géans, ces tyrans de la terre,
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent ſur nous, auſſi prompts que les vents,
Sur des monſtres guerriers pour eux obéiſſans ?
L'univers a cédé ; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorſque je vis encore !
Ah, Monteze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer, dont nos tyrans ſont armés & couverts,
Ces rapides courſiers, qui ſous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre.
Je les vois d'un œil fixe, & leur oſe inſulter ;
Pour les vaincre il ſuffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui ſeule a fait ce monde eſclave,
Subjugue qui la craint, & cède à qui la brave.
L'or, ce poiſon brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains : les cieux, pour nous avares
On fait ce don funeſte à des mains plus barbares ;
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au-lieu de fer, nous donna des vertus.

Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTEZE.

Le ciel eſt contre toi : calme un frivole zèle.
Les tems ſont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas?
Les tems ſont-ils changés, ſi ton cœur ne l'eſt pas ?
Si ta fille eſt fidelle à ſes vœux, à ſa gloire?
Si Zamore eſt préſent encor à ſa mémoire ?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis !

MONTEZE.

Zamore infortuné !

ZAMORE.

Ne ſuis-je plus ton fils ?
Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTEZE.

Je ne ſuis point coupable, & tous ces conquérans,
Ainſi que tu le crois, ne ſont point des tyrans.
Il en eſt que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous inſtruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des ſecrets immortels, & des arts inconnus,
La ſcience de l'homme, un grand exemple à ſuivre,
Enfin, l'art d'être heureux, de penſer & de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu ? quelle horreur ta bouche oſe avouer ?
Alzire eſt leur eſclave, & tu peux les louer !

MONTEZE.

Elle n'eſt point eſclave.

ZAMORE.

Ah ! Monteze ! ah ! mon père !
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère ;
Songe qu'elle eſt à moi par des nœuds éternels :
Oui, tu me l'as promiſe aux pieds des immortels ;
Ils ont reçu ſa foi, ſon cœur n'eſt point parjure.

MONTEZE.

N'atteſte point ces dieux, enfans de l'impoſture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus ;
Sous le dieu que j'adore ils ſont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi, ta religion ? quoi, la loi de nos pères ?

MONTEZE.

J'ai connu ſon néant, j'ai quitté ſes chimères.
Puiſſe le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifeſter ſon être à ton cœur éclairé !
Puiſſe-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore !
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore !

ZAMORE.

Quelles vertus ! cruel ! les tyrans de ces lieux
T'ont fait eſclaves en tout, t'ont arraché tes dieux ?
Tu les as donc trahis pour trahir ta promeſſe ?
Alzire a-t-elle encor imité ta faibleſſe ?
Garde-toi...

MONTEZE.

Vas, mon cœur, ne ſe reproche rien ;
Je dois bénir mon ſort, & pleurer ſur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer ſans doute.
Prends pitié des tourmens que ton crime me coûte ;

Prends pitié de ce cœur enivré tour-à-tour
Du zèle pour mes dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire;
Viens, conduis-moi vers elle, & qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir.
Crains de porter Zamore au dernier désespoir;
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE, gardes.

UN GARDE *à Monteze.*

SEIGNEUR, on vous attend pour la cérémonie.

MONTEZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas?
Monteze...

MONTEZE.

Adieu; crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te suivrai.

MONTEZE.

Pardonne à mes soins paternels.
aux gardes.
Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.

Des payens, élevés dans les loix étrangères,
Pourraient de nos chrétiens profaner les myſtères :
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix :
Mais Guſman vous l'ordonne, & parle par ma voix.

SCENE VI.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

QU'AI-JE entendu ? Guſman ! ô trahiſon ! ô rage !
O comble des forfaits ! lâche & dernier outrage !
Il ſervirait Guſman ! l'ai-je bien entendu ?
Dans l'univers entier n'eſt-il plus de vertu ?
Alzire, Alzire auſſi ſera-t-elle coupable ?
Aura-t-elle ſucé ce poiſon déteſtable,
Apporté parmi nous par ces perſécuteurs,
Qui pourſuivent nos jours & corrompent nos mœurs ?
Guſman eſt donc ici ? que réſoudre & que faire ?

UN AMÉRICAIN.

J'oſe ici te donner un conſeil ſalutaire.
Celui qui t'a ſauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec ſon fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduiſe.
Sortons, allons tenter notre illuſtre entrepriſe :
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et ſur-tout n'épargnons qu'Alvarès & ſon fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère ſtructure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature ;

Ces angles, ces foſſés, çes hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain grondans ſur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort ſe préſente,
Tout étonnans qu'ils ſont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas! nos citoyens enchaînés en ces lieux
Servent à cimenter cet aſile odieux;
Ils dreſſent d'une main dans les fers avilie,
Ce ſiége de l'orgueil & de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'inſtant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont ſe lever ſur leurs perſécuteurs;
Eux-mêmes ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Inſtrument de leur honte & de leur eſclavage.
Nos ſoldats, nos amis, dans ces foſſés ſanglans,
Vont te faire un chemin ſur leurs corps expirans.
Partons, & revenons, ſur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce ſalpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu ſacré, lancé des mains des dieux.
Connaiſſons, renverſons cette horrible puiſſance,
Que l'orgueil trop long-tems fonda ſur l'ignorance.

ZAMORE.

Illuſtres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embraſſer mes deſſeins, & ſentir mes fureurs!
Puiſſions-nous de Guſman punir la barbarie!
Que ſon ſang ſatisfaſſe au ſang de ma patrie!
Triſte divinité des mortels offenſés,
Vengeance, arme nos mains, qu'il meure, & c'eſt aſſez;
Qu'il meure... mais hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, & nous ſommes eſclaves.
De notre ſort affreux le joug s'appeſantit.

Alvarès diſparait, Monteze nous trahit.
Ce que j'aime eſt peut-être en des mains que j'abhore;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens rempliſſent ce ſéjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour;
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare;
Quelle fête, ou quel crime eſt-ce donc qu'il prépare?
Voyons ſi de ces lieux on peut au moins ſortir,
Si je puis vous ſauver, ou s'ils nous faut périr.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE *ſeule.*

MANES de mon amant, j'ai donc trahi ma foi !
C'en eſt fait, & Guſman règne à jamais ſur moi !
L'Océan, qui s'élève entre nos hémiſphères,
A donc mis entre nous d'impuiſſantes barrières ;
Je ſuis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos ſermens ſont écrits dans les cieux !
O toi, qui me pourſuis, ombre chère & ſanglante,
A mes ſens déſolés ombre à jamais préſente,
Cher amant, ſi mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe, & paſſer chez les morts ;
Si le pouvoir d'un dieu fait ſurvivre à ſa cendre
Cet eſprit d'un héros, ce cœur fidèle & tendre,
Cette ame qui m'aima juſqu'au dernier ſoupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu conſentir.
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes ſujets, dont je me ſens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au ſoins de l'univers, hélas ! où tu n'es plus.
Zamore, laiſſe en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée ;
Souffre un joug impoſé par la néceſſité ;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont aſſez coûté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

EH bien! veut-on toujours ravir à ma préfence
Les habitans des lieux fi chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

EMIRE.

Ah! plutôt de Gufman redoutez la furie,
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour fera le jour de la deftruction.
On déploie aujourd'hui l'étendart de la guerre;
On allume ces feux enfermés fous la terre;
On affemblait déjà le fanglant tribunal;
Montèze eft appellé dans ce confeil fatal;
C'eft tout ce que j'ai fu.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée!
De quel étonnement je demeure frappée!
Quoi! prefqu'entre mes bras, & du pied de l'autel,
Gufman contre les miens lève fon bras cruel!
Quoi! j'ai fait le ferment du malheur de ma vie!
Serment, qui pour jamais m'avez affujettie!
Hymen, cruel hymen! fous quel aftre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds?

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

MADAME, un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en ſecret demande à ſe jeter.

ALZIRE.

Ah ! qu'avec aſſurance il peut ſe préſenter !
Sur lui, ſur ſes amis, mon ame eſt attendrie :
Ils ſont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi ! faut-il qu'un ſeul demande à me parler ?

CEPHANE.

Il a quelques ſecrets, qu'il veut vous révéler.
C'eſt ce même guerrier, dont la main tutelaire
De Guſman votre époux ſauva, dit-on, le père.

EMIRE.

Il vous cherchait, madame, & Monteze en ces lieux
Par des ordres ſecrets le cachait à vos yeux.
Dans un ſombre chagrin ſon ame enveloppée,

CEPHANE.

On liſait ſur ſon front le trouble & les douleurs.
Il vous nommait, madame, & répandait des pleurs ;
Et l'on connait aſſez par ſes plaintes ſecrettes,
Qu'il ignore, & le rang, & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Emire ! & quel indigne rang !
Ce héros malheureux peut-être eſt de mon ſang ;

De ma famille au moins il a vu la puiſſance ;
Peut-être de Zamore il avait connaiſſance.
Qui ſait, ſi de ſa perte il ne fut pas témoin ?
Il vient pour m'en parler : ah quel funeſte ſoin !
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure ;
Il va percer mon cœur, & rouvrir ma bleſſure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes ſens éperdus.
Hélas ! dans ce palais arroſé de mes larmes,
Je n'ai point encor eu de moment ſans alarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.
M'EST-ELLE enfin rendue ? Eſt-ce elle que je vois ?

ALZIRE.
Ciel ! tels étaient ſes traits, ſa démarche, ſa voix.

Elle tombe entre les bras de ſa confidente.

Zamore . . . Je ſuccombe ; à peine je reſpire.

ZAMORE.
Reconnais ton amant.

ALZIRE.
Zamore aux pieds d'Alzire !
Eſt-ce une illuſion ?

ZAMORE.
Non ; je revis pour toi ;
Je réclame à tes pieds tes ſermens & ta foi.
O moitié de moi-même ! idole de mon ame !

Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés ?

ALZIRE.

O jours ! ô doux momens d'horreur empoisonnés !
Cher & fatal objet de douleur & de joie !
Ah ! Zamore, en quel tems faut-il que je te voie ?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois!

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône & tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage ?
Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné ?
Tu frémis. Tu ressens le courroux qui m'enflamme.
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
Un dieu sans doute, un dieu, qui préside à l'amour,
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide ;
Tu n'es point devenu Espagnole & perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux ;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous ; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui tu dois te venger, tu dois punir le crime;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta foi!

ALZIRE.

Frappe; je ſuis indigne & du jour & de toi.

ZAMORE.

Ah Monteze! ah cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il oſé t'apprendre une action ſi noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE.

Non, mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien! vois donc l'abyme où le ſort nous engage:
Voi le comble du crime, ainſi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire!

ALZIRE.

Ce Guſman...

ZAMORE.

Grand dieu!

ALZIRE.

Ton aſſaſſin,
Vient en ce même inſtant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui?

ALZIRE.

Mon père, Alvarès, ont trompé ma jeuneſſe;

Ils ont à cet hymen entraîné ma faibleffe.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient prefque fous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie :
Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, eft-il bien vrai ? Gufman eft ton époux !

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père fur moi le pouvoir légitime ;
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas :
Que des chrétiens vainqueurs efclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur dieu m'a donnée ;
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A déteflé tes dieux, qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excufe,
Il n'en eft point pour moi, lorfque l'amour m'accufe.
Tu vis, il me fuffit. Je t'ai manqué de foi ;
Tranche mes jours affreux, qui ne font plus pour toi.
Quoi ! tu ne me vois point d'un œil impitoyable ?

ZAMORE.

Non, fi je fuis aimé, non, tu n'es point coupable :
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur ?

ALZIRE.

Quand Monteze, Alvarès, peut-être un dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faibleffe, au temple m'ont conduite,
Sure de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Gufman par des nœuds éternels,

J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont ſu que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me ſerais ravie auſſi-tôt que rendue!
Ah! ſi l'amour encor te parlait aujourd'hui!...

ALZIRE.

O ciel! c'eſt Guſman même, & ſon père avec lui.

SCENE V.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, ſuite.

ALVARES *à ſon fils.*

TU vois mon bienfaicteur, il eſt auprès d'Alzire.
à Zamore.
O toi! jeune héros, toi par qui je reſpire,
Viens, ajoute à ma joie, en cet auguſte jour;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je? lui, Guſman! lui, ton fils, ce barbare?

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARES.

Dans quel étonnement...

ZAMORE.

Quoi! le ciel a permis

Que ce vertueux père eût cet indigne fils?

GUSMAN. *à Zamore.*

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie!
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, & vois-tu tes forfaits?

GUSMAN.

Toi!

ALVÁRES.

Zamore!

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire:
Achève, & de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, & préviens ton trépas.
La main, la même main, qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre (1)!
Et j'aurais les mortels & les dieux pour amis,
En revérant le père, & punissant le fils.

(1) *Père* doit rimer avec *terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *paon* n'a jamais rimé avec *phaon*, quoique l'ortographe soit la même; & le mot *encore* rime très-bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait que *r* à l'un & qu'il y ait *rr* à l'autre. La poésie est faite pour l'oreille: un usage contraire ne ferait qu'une pédanterie ridicule & déraisonnable.

ALVARES *à Guſman.*

De ce diſcours, ô ciel, que je me ſens confondre!
Vous ſentez-vous coupable, & pouvez-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, & daigner m'avilir,
Juſqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
Son juſte châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon reſpect pour vous eût été ma réponſe.
A Alzire.
Madame, votre cœur doit vous inſtruire aſſez
A quel point en ſecret ici vous m'offenſez;
Vous, qui, ſinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet eſclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encor outragent votre époux;
Vous, que j'aimais aſſez pour en être jaloux.

ALZIRE.

A Guſman *A Alvarès*
Cruel! Et vous, ſeigneur! mon protecteur, ſon père:
A Zamore.
Toi! jadis mon eſpoir en un tems plus proſpère,
Voyez le joug horrible où mon ſort eſt lié,
Et frémiſſez tous trois d'horreur & de pitié.

En montrant Zamore.

Voici l'amant, l'époux, que me choiſit mon père,
Avant que je connuſſe un nouvel hémiſphère,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de ſon trépas perdit cet univers.
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres;
Tout changea ſur la terre, & je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis & de jours,

Au dieu que vous ſervez eut à la fin recours :
C'eſt ce dieu des chrétiens, que devant vous j'atteſte ;
Ses autels ſont témoins de mon hymen funeſte ;
C'eſt aux pieds de ce dieu qu'un horrible ſerment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi ſi nouvelle ;
Mais j'en crois ma vertu qui parle auſſi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le dois ;
Mais après mes ſermens je ne puis être à toi.
Toi, Guſman, dont je ſuis l'épouſe & la victime,
Je ne ſuis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux oſera ſe venger aujourd'hui ?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?
Toujours infortunée, & toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Guſman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la néceſſité de vous trahir tous deux ?
Guſman, du ſang des miens ta main déjà rougie,
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits.
Puniſ une coupable, & ſois juſte une fois.

GUSMAN.

Ainſi vous abuſez d'un reſte d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppoſe à votre offenſe :
Mais vous le demandez, & je vais vous punir ;
Votre ſupplice eſt prêt, mon rival va périr.
Holà, ſoldats.

ALZIRE.

Cruel !

ALVARES.

Mon fils, qu'allez-vous faire ?
Refpectez fes bienfaits, refpectez fa misère.
Quel eft l'état horrible, ô ciel, où je me vois !
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois !
Ah mes fils ! de ce nom reffentez la tendreffe ;
D'un père infortuné regardez la vieilleffe,
Et du moins...

SCENE VI.

ALVARES, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, D. ALONZE, *officier Efpagnol.*

ALONZE.

PARAISSEZ, feigneur, & commandez ;
D'armes & d'ennemis ces champs font inondés :
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Eft le cri menaçant qui les raffemble encore.
Ce nom facré pour eux fe mêle dans les airs,
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugiffent ;
De leurs cris redoublés les échos retentiffent ;
En bataillons ferrés ils mefurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaiffaient pas ;
Et ce peuple autrefois, vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc fe montrer.
Dans la poudre a l'inftant vous les verrez rentrer.

Héros de la caſtille, enfans de la victoire,
Ce monde eſt fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous ſervir.

ZAMORE,

Mortel égal à moi, nous faits pour obéir?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oſes-tu? tyran de l'innocence,
Oſes-tu me punir d'une juſte défenſe?

Aux Eſpagnols qui l'entourent

Etes-vous donc des dieux qu'on ne puiſſe attaquer?
Et teints de notre ſang, faut-il vous invoquer!

GUSMAN.

Obéiſſez.

ALZIRE.

Seigneur!

ALVARES.

Dans ton courroux ſévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a ſauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je ſonge à vaincre, & je l'appris de vous;
J'y vole, adieu.



SCENE VII.

ALVARES, ALZIRE.

ALZIRE *se jetant à genoux.*

SEIGNEUR, j'embraſſe vos genoux.
C'eſt à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le ſort abaiſſa mon courage.
Vengez, ſeigneur, vengez, ſur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par ſa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie;
Hélas! peut-on deux fois ſe donner dans ſa vie?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour:
Zamore eſt vertueux; vous lui devez le jour.
Pardonnez..; je ſuccombe à ma douleur mortelle.

ALVARES.

Je conſerve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore & toi; je ſerai ton appui;
Mais ſonge au nœud ſacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au ſein de ma famille:
Non, tu n'es plus à toi; ſois mon ſang, ſois ma fille;
Guſman fut inhumain, je le ſais, j'en frémis;
Mais il eſt ton époux, il t'aime, il eſt mon fils;
Son ame à la pitié ſe peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas, que n'êtes-vous le père de Zamore?

Fin du troiſième acte.

ACTE



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALVARES, GUSMAN.

ALVARES.

MÉRITEZ donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre & du courage;
Et de tous les vengeurs de ce triste univers,
Une moitié n'est plus, & l'autre est dans vos fers.
Ah! n'ensanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misère, & veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un père vous implore;
Soyez homme & chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie:
Mais laissez un champ libre à ma juste furie:
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner? le barbare est aimé.

ALVARES.

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN

A plaindre! lui, mon père!
Ah! qu'on me plaigne ainſi, la mort me ſera chère.

ALVARES.

Quoi, vous joignez encor à cet ardent courroux
La fureur des ſoupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN.

Et vous condamneriez juſqu'à ma jalouſie?
Quoi! ce juſte tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Ce triſte ſentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un cenſeur!
Vous voyez ſans pitié ma douleur effrénée!

ALVARES.

Mêlez moins d'amertume à votre deſtinée;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conſerve la rudeſſe;
Il réſiſte à la force, il céde à la ſoupleſſe,
Et la douceur peut tout ſur notre volonté.

GUSMAN.

Moi que je flatte encor l'orgueil de ſa beauté?
Que ſous un front ſerein déguiſant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au-lieu de le blâmer, partager mon courroux?
J'ai déjà trop rougi d'épouſer une eſclave,
Qui m'oſe dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux poſsède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVARES.

Ne vous repentez point d'un amour légitime:
Mais ſachez le régler ; tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un ſecond entretien.

GUSMAN.

Eh ! que pourrait un fils refuſer à ſon père ?
Je veux bien pour un tems ſuſpendre ma colère ;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVARES.

Je ne veux que du tems. *Il ſort.*

GUSMAN *ſeul.*

Quoi n'être point vengé ?
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le deſtin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés !
Que vois-je ! Alzire ! ô ciel ! ....

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'EST moi, c'eſt ton épouſe ;
C'eſt ce fatal objet de ta fureur jalouſe,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguiſé. Soit grandeur, ſoit faibleſſe,

Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse :
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner : ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai cru que Dom Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense :
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne ;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage ;
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs ;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple & formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure :
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix, connaissez-les, madame.
Etudiez nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs ; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée ;

De vous respecter plus, & de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;
D'en rougir la première , d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux ,
S'il peut vous pardonner , est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible ,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime, on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il est jaloux ; Zamore va périr:
J'assassinais Zamore en demandant sa vie.
Ah ! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie ?
Pourras-tu le sauver ? Vivra-t-il loin de moi ?
Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

EMIRE.

L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vue.
Sa foi , n'en doutez point , sa main vous est vendue.

ALZIRE.

Ainsi, graces aux cieux, ces métaux détestés
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de tems: tu balances encore !

EMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore ?

Alvarés aurait-il assez peu de crédit ?
Et le conseil enfin . . . .

ALZIRE.

Je crains tout : il suffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur despotique,
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les rois ; & Zamore à leurs yeux,
Tout souverain qu'il fût, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers ! Gusman ! peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéir !

EMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enyvrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte :
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

EMIRE.

Il vous prévient déjà ; Céphane le conduit :
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, & cette honte extrême . . . .

ALZIRE.

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :
C'est l'amour de la gloire, & non de la justice,
La crainte du reproche, & non celle du vice.

Je fus inſtruite, Emire, en ce groſſier climat,
A ſuivre la vertu ſans en chercher l'éclat.
L'honneur eſt dans mon cœur, & c'eſt lui qui m'ordonne
De ſauver un héros que le ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE, un ſoldat.

ALZIRE.

TOUT eſt perdu pour toi; tes tyrans ſont vainqueurs:
Ton ſupplice eſt tout prêt : ſi tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de tems, prend ce ſoldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'eſpérance homicide;
Tu vois mon déſeſpoir, & mon ſaiſiſſement.
C'eſt à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, & des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, & la nuit te ſeconde;
Prends pitié de ton ſort, & laiſſe-moi le mien.

ZAMORE.

Eſclave d'un barbare, épouſe d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien, j'obéirai : mais oſes-tu me ſuivre?
Sans trône, ſans ſecours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un déſert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadême.

ALZIRE.

Ah! qu'était-il ſans toi? qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'eſt-ce auprès de toi que ce vil univers?
Mon ame va te ſuivre au fond de tes déſerts.

Je vais ſeule en ces lieux, où l'horreur me conſume,
Languir dans les regrets, ſécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, & de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur & ma vie;
Laiſſe-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant enſemble & ma gloire à ſauver.
Tous deux me ſont ſacrés; je les veux conſerver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle eſt donc cette gloire inconnue?
Quel fantôme d'Europe a faſciné ta vue?
Quoi ces affreux ſermens, qu'on vient de te dicter,
Quoi! ce temple chrétien que tu dois déteſter,
Ce Dieu, ce deſtructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des maîtres?

ALZIRE.

J'ai promis; il ſuffit: il n'importe à quel dieu.

ZAMORE.

Ta promeſſe eſt un crime; elle eſt ma perte; adieu.
Périſſent tes ſermens, & le Dieu que j'abhorre!

ALZIRE.

Arrête. Quels adieux, arrête cher Zamore!

ZAMORE.

Guſman eſt ton époux!

ALZIRE.

Plains-moi, ſans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je ſonge à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu ſi légitime.

ALZIRE.

Non; je t'aime à jamais; & c'eſt un nouveau crime.
Laiſſe-moi mourir ſeule: ôte-toi de ces lieux.
Quel déſeſpoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore....

ZAMORE.

C'en eſt fait.

ALZIRE.

Où vas-tu?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne uſage.

ALZIRE.

Tu n'en ſaurais douter, je péris ſi tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?
Laiſſe-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems preſſe:
Soldat, guide mes pas.

SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

JE ſuccombe, il me laiſſe:
Il part, que va-t-il faire! O moment plein d'effroi!
Guſman! Quoi c'eſt donc lui que j'ai quitté pour toi!

Emire, ſuis ſes pas, vole, & reviens m'inſtruire,
S'il eſt en ſûreté, s'il faut que je reſpire.
Va voir ſi ce ſoldat nous ſert ou nous trahit.
(*Emire ſort.*)
Un noir preſſentiment m'afflige & me ſaiſit;
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi! Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur & terrible!
Je connais peu tes loix. Ta main du haut des cieux
Perce à peine un nuage épaiſſi ſur mes yeux;
Mais ſi je ſuis à toi, ſi mon amour t'offenſe,
Sur ce cœur malheureux épuiſe ta vengeance.
Grand Dieu! conduis Zamore au milieu des déſerts;
Ne ſerais-tu le Dieu que d'un autre univers?
Les ſeuls Européens ſont-ils nés pour te plaire?
Es-tu tyran d'un monde, & de l'autre le père?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille eſt frappée?
J'entends nommer Zamore. O ciel! on m'a trompée.
Le bruit redouble; on vient. Ah! Zamore eſt perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

CHERE Emire, eſt-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah! n'eſpérez plus rien: ſa perte eſt infaillible.

Des armes du ſoldat, qui conduiſait ſes pas,
Il a couvert ſon front, il a chargé ſon bras.
Il s'éloigne : à l'inſtant, le ſoldat prend la fuite ;
Votre amant au palais court & ſe précipite.
Je le ſuis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le ſang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts & du ſilence.
Au palais de Guſman, je le vois qui s'avance :
Je l'appellais en vain de la voix & des yeux :
Il m'échappe, & ſoudain j'entends des cris affreux ;
J'entends dire, qu'il meure, on court, on vole aux armes.
Retirez-vous, madame, & fuyez tant d'alarmes :
Rentrez.

ALZIRE.

Ah ! chère Emire, allons le ſecourir.

EMIRE.

Que pouvez-vous, madame, ô ciel !

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, D. ALONZE, gardes.

ALONZE.

A MES ordres ſecrets, madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, & que viens-tu m'apprendre ?
Qu'eſt devenu Zamore ?

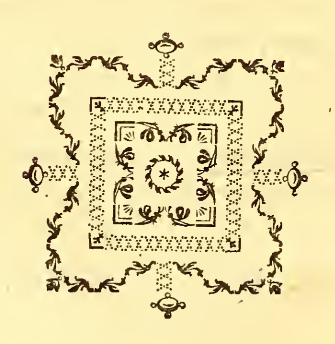
ALONGE.

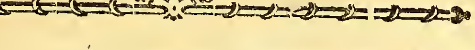
En ce moment affreux,
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me ſuivre.

ALZIRE.

O ſort ! ô vengeance trop forte ?
Cruels, quoi, ce n'eſt point la mort que l'on m'apporte ?
Quoi Zamore n'eſt plus ! & je n'ai que des fers !
Tu gémis, & tes yeux de larmes ſont couverts !
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?
Viens, ſi la mort m'attend, viens, j'obéis ſans peine.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE, gardes.

ALZIRE.

PREPAREZ-vous pour moi vos ſupplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels ?
Laiſſez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes deſtins affreux flotter l'incertitude ?
On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas,
Si l'on a réſolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes gardes pâliſſent.
Tout s'émeut à ce nom ; ces monſtres en frémiſſent.

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH mon père !

MONTEZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits.
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas ! nous demandions la grace de Zamore ;
Alvarès avec moi daignait parler encore :

Un ſoldat à l'inſtant ſe préſente à nos yeux ;
C'était Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguiſement la vue était trompée ;
A peine entre ſes mains j'apperçois une épée.
Entrer, voler vers nous, s'élancer ſur Guſman,
L'attaquer, le frapper, n'eſt pour lui qu'un moment.
Le ſang de ton époux rejaillit ſur ton père.
Zamore au même inſtant dépouillant ſa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarès, & tranquille, ſoumis,
Lui préſentant ce fer, teint du ſang de ſon fils,
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure,
Fais ton devoir, dit-il, & venge la nature.
Alors il ſe proſterne, attendant le trépas.
Le père tout ſanglant ſe jette entre mes bras ;
Tout ſe réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle ſa vie ;
On arrête ſon ſang, on preſſe le ſecours
De cet art inventé pour conſerver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton ſupplice.
Du meurtre de ſon maître il te croit la complice...

ALZIRE.

Vous pourriez !...

MONTEZE.

Non, mon cœur ne t'en ſoupçonne pas.
Non, le tien n'eſt pas fait pour de tels attentats ;
Capable d'une erreur, il ne l'eſt point d'un crime ;
Tes yeux s'étaient fermés ſur le bord de l'abyme.
Je le ſouhaite ainſi, je le crois, cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner ; tu vas perdre la vie

Dans l'horreur du ſupplice & dans l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conſeil & ta grace & ma mort.

ALZIRE.

Ma grace ! à mes tyrans ! les prier ! vous, mon père ?
Oſez vivre & m'aimer, c'eſt ma ſeule prière.
Je plains Guſman ; ſon ſort a trop de cruauté :
Et je le plains ſur-tout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que venger ſon outrage ;
Je ne peux excuſer ni blâmer ſon courage.
J'ai voulu le ſauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra ..... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE.

O ciel ! inſpire-moi : j'implore ta clémence.

Il ſort.

SCENE III.

ALZIRE *ſeule.*

O Ciel ! anéanti ma fatale exiſtence.
Quoi, ce Dieu que je ſers me laiſſe ſans ſecours !
Il défend à mes mains d'attenter ſur mes jours.
Ah ! j'ai quitté des dieux, dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort mon ſeul aſile.
Eh, quel crime eſt-ce donc devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Quoi, du calice amer d'un malheur ſi durable
Faut-il boire à longs traits la lie inſupportable ?
Ce corps vil & mortel eſt-il donc ſi ſacré,
Que l'eſprit qui le meut ne le quitte à ſon gré ?

Ce peuple de vainqueurs armé de ſon tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre ?
D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?
Et moi je ne pourrai diſpoſer de mon ſang ?
Je ne pourrai ſur moi permettre à mon courage
Ce que ſur l'univers il permet à ſa rage ?
Zamore va mourir dans des tourmens affreux.
Barbares !

SCENE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, gardes.

ZAMORE.

C'EST ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de ſa fauſſe juſtice,
Un tribunal de ſang te condamne au ſupplice.
Guſman reſpire encor ; mon bras déſeſpéré
N'a porté dans ſon ſein qu'un coup mal aſſuré.
Il vit pour achever le malheur de Zamore ;
Il mourra tout couvert de ce ſang que j'adore ;
Nous périrons enſemble à ſes yeux expirans ;
Il va goûter encor le plaiſir des tyrans.
Alvarès doit ici prononcer de ſa bouche
L'abominable arrêt de ce conſeil farouche.
C'eſt moi qui t'ai perdue ; & tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus ; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'eſt aſſez ; béni ma deſtinée,
Béni le coup affreux qui rompt mon hyménée :

Songe

Songe que ce moment, où je vais chez les morts,
Eſt le ſeul où mon cœur peut t'aimer ſans remords.
Libre par mon ſupplice, à moi-même rendue,
Je diſpoſe à la fin d'une foi qui t'eſt due.
L'appareil de la mort élevé pour nous deux,
Eſt l'autel où mon cœur te rend ſes premiers feux.
C'eſt-là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeſte ſort,
C'eſt d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici; les pleurs inondent ſon viſage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô ciel, a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le ſort aſſemble ici!

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARES, gardes.

ZAMORE.

J'ATTENDS la mort de toi; le ciel le veut ainſi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre;
Parle ſans te troubler, comme je vais t'entendre;
Et fais livrer ſans crainte aux ſupplices tout prêts,
L'aſſaſſin de ton fils, & l'ami d'Alvarès.
Mais que t'a fait Alzire? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Eſpagnols enfin t'ont donné leur fureur:
Une injuſte vengeance entre-t-elle en ton cœur?

Connu ſeul parmi nous par ta clémence auguſte,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juſte!
Dans le ſang innocent ta main va ſe baigner!

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais ſans me ſoupçonner.
Epouſe de Guſman, ce nom ſeul doit t'apprendre,
Que loin de le trahir je l'aurais ſu défendre.
J'ai reſpecté ton fils, & ce cœur gémiſſant
Lui conſerva ſa foi, même en le haïſſant.
Que je ſois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta ſeule opinion fera ma renommée.
Eſtimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reſte, & ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'eſt tout ce que j'attends, & c'eſt toi que je pleure.

ALVARES.

Quel mélange, grand Dieu, de tendreſſe & d'horreur!
L'aſſaſſin de mon fils eſt mon libérateur.
Zamore! ... oui, je te dois des jours que je déteſte;
Tu m'as vendu bien cher un préſent ſi funeſte...
Je ſuis père, mais homme; & malgré ta fureur,
Malgré la voix du ſang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits eſt encor entendue.
Et toi qui fus ma fille, & que dans nos malheurs,
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances
Cet horrible plaiſir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouis,
Et mon libérateur, & ma fille, & mon fils.

Le conseil vous condamne : il a dans sa colère
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refusé ce ministère affreux . . .
Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE

Je peux sauver Alzire ?
Ah, parle, que faut-il ?

ALVARES.

Croire un dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot & son sort & le tien ;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi, que n'a guère un saint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De son ombre à nos yeux saura t'environner :
Tu vas des Espagnols arrêter la colère ;
Ton sang sacré pour eux est le sang de leur frère :
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire & sur toi ne se tourneront plus.
Je réponds de sa vie, ainsi que de la tienne ;
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix ;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel ; pour me payer du sang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ses jours, & des tiens, & du sang de mon fils.

ZAMORE *à Alzire.*

Alzire, jusques-là chérirons-nous la vie ?

La rachéterions-nous par mon ignominie ?
Quitterai-je mes dieux pour le dieu de Gufman ?

A Alvarès.

Et toi, plus que ton fils feras-tu mon tyran ?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître !
Ah ! lorfque de tes jours je me fuis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté les dieux de ton pays?

ALVARES.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce dieu, feul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il eft, digne d'être chrétien.

ZAMORE.

Dieux ! quel genre inoui de trouble & de fupplice;
Entre quels attentats faut-il que je choififfe ?

A Alzire.

Il s'agit de tes jours : il s'agit de mes dieux.
Toi, qui m'ofes aimer, ofe juger entr'eux.
Je m'en remets à toi ; mon cœur fe flatte encore,
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu fais trop qu'un père infortuné
Difpofa de ce cœur, que je t'avais donné;
Je reconnus fon dieu : tu peux de ma jeuneffe
Accufer, fi tu veux, l'erreur ou la faibleffe.
Mais des loix des chrétiens mon efprit enchanté,
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité;
Et ma bouche abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon ame en fecret ne fut point démentie.

Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans ſon cœur,
C'eſt le crime d'un lâche, & non pas une erreur :
C'eſt trahir à la fois, ſous un maſque hypocrite,
Et le dieu qu'on préfère, & le dieu que l'on quitte :
C'eſt mentir au ciel même, à l'univers, à ſoi.
Mourons, mais en mourant ſois digne encor de moi ;
Et ſi Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponſe : il vaut mieux expirer,
Et mourir avec toi, que ſe déshonorer.

ALVARES.

Cruel, ainſi tous deux vous voulez votre perte !
Vous bravez ma bonté, qui vous était offerte.
Ecoutez, le tems preſſe : & ces lugubres cris.....

SCENE VI.

ALVARES, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, Américains, Eſpagnols.

ALONZE.

On amène à vos yeux votre malheureux fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait, une troupe en furie,
S'empreſſant près de lui, vient ſe raſſaſier
Du ſang de ſon épouſe & de ſon meurtrier.

SCENE DERNIERE.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Américains, ſoldats.

ZAMORE.

CRUELS, ſauvez Alzire, & preſſez mon ſupplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuſe mort tous trois nous réuniſſe.

ALVARES.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur !

ZAMORE *à Guſman.*

Tu veux donc juſqu'au bout conſommer ta fureur ?
Viens, vois couler mon ſang, puiſque tu vis encore ;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il eſt d'autres vertus que je veux t'enſeigner :
Je dois un autre exemple, & je viens le donner.

A Alvarès.

Le ciel qui veut ma mort, & qui l'a ſuſpendue,
Mon père, en ce moment, m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs ; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire.
Je ne me ſuis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait juſqu'au moment, qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre : il eſt juſte : & ma vie
Ne peut payer le ſang dont ma main s'eſt rougie,
Le bonheur m'aveugla, l'amour m'a détrompé :

Je pardonne à la main par qui dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux; seul j'y commande encore :
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, & te souviens,
Quel fut & le devoir, & la mort d'un chrétien.

A Monteze qui se jette à ses pieds.

Monteze, Américains, qui futes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois,
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des loix.

A Zamore.

Des dieux, que nous servons, connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

ALVARES.

Ah, mon fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon hyménée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez sans me hair, gouvernez vos états,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

A Alvarès.

Daignez servir de père à ces époux heureux :

Que du ciel par vos foins le jour luife fur eux !
Aux clartés des chrétiens fi fon ame eft ouverte,
Zamore eft votre fils, & répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu;
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort fuprême,
Je commence à le croire, & la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la conftance, la foi;
Mais tant de grandeur d'ame eft au-deffus de moi :
Tant de vertu m'accable, & fon charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.

Il fe jette à fes pieds.

ALZIRE.

Seigneur, en rougiffant je tombe à vos genoux.
Alzire en ce moment voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
Succombe au repentir dont elle eft dévorée.
Je me fens trop coupable, & mes triftes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous eft pardonné, puifque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous mon père,
Vivez long-tems heureux, qu'Alzire vous foit chère.
Zamore, fois chrétien; je fuis content, je meurs.

ALVARES *à Monteze.*

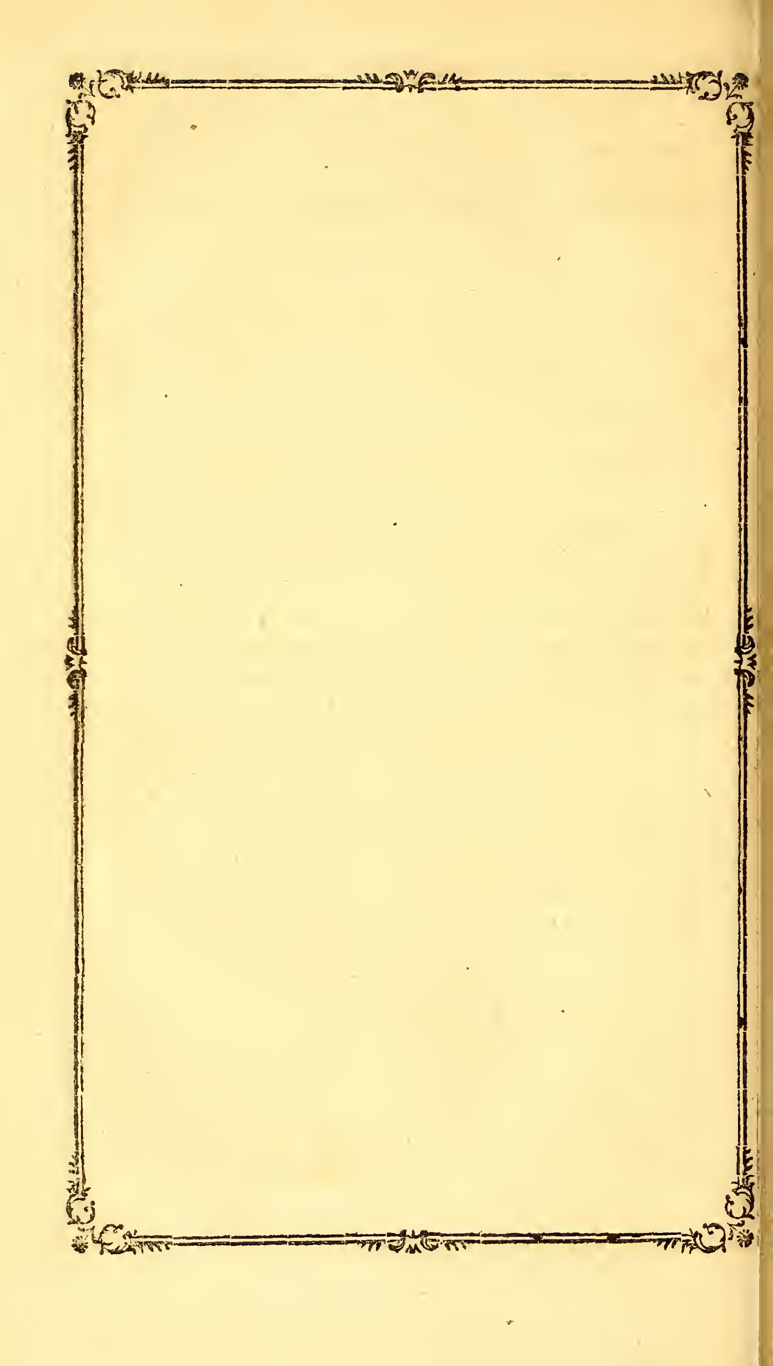
Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur défefpéré fe foumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe & qui pardonne.

Fin du cinquième & dernier acte.

MÉROPE,

TRAGÉDIE.

Repréſentée en 1743, le 20 Février.



LETTRE
DU PERE DE TOURNEMINE,
JÉSUITE,
AU PERE BRUMOY,
ſur la tragédie de MEROPE.

JE vous renvoie, mon révérend père, *Mérope*, ce matin à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au ſoir; j'ai pris le tems de la lire avec attention. Quelques ſuccès que lui donne le goût inconſtant de Paris, elle paſſera juſqu'à la poſtérité, comme une de nos tragédies les plus parfaites, comme un modèle de tragédie. *Ariſtote*, ce ſage légiſlateur du théatre, a mis ce ſujet au premier rang des ſujets tragiques. *Euripide* l'avait traité; & nous apprenons d'*Ariſtote*, que toutes les fois qu'on repréſentait ſur le théatre de l'ingénieuſe Athènes le *Creſphonte* d'*Euripide*, ce peuple accoutumé aux chefs-d'œuvres tragiques, était frappé, ſaiſi, tranſporté d'une émotion extraordinaire. Si le goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes, Paris aura tort ſans doute. Le *Creſphonte* d'*Euripide* eſt perdu: Monſieur de *Voltaire* nous le rend. Vous, mon père, qui nous avez donné en français *Euripide*, tel qu'il charmait la Grèce, avez reconnu dans la *Mérope* de notre

illuſtre ami, la ſimplicité, le naturel, le pathétique d'*Euripide.* Monſieur de *Voltaire* a conſervé la ſimplicité du ſujet; il l'a débarraſſé non-ſeulement d'épiſodes ſuperflus, mais encor de ſcènes inutiles. Le péril d'*Egiſte* occupe ſeul le théatre. L'intérêt croît de ſcène en ſcène juſqu'au dénouement, dont la ſurpriſe eſt menagée, préparée avec beaucoup d'art. On l'attend du petit-fils d'*Alcide.* Tout ſe paſſe ſur le théatre comme il ſe paſſa dans Meſsène. Les coups de théatre ne ſont point des ſituations forcées, dont le merveilleux choque la vraiſemblance; ils naiſſent du ſujet; c'eſt l'événement hiſtorique vivement repréſenté. Peut-on n'être pas touché, enlevé, dans la ſcène où *Narbas* arrive au moment que *Mérope* va immoler ſon fils qu'elle croit venger? Dans la ſcène où elle ne peut ſauver ſon fils d'une mort inévitable qu'en le faiſant connaître au tyran? Le cinquième acte égale ou ſurpaſſe le peu de cinquièmes actes excellens qu'on a vus ſur le théatre. Tout ſe paſſe hors du théatre; & l'auteur a tranſporté, ce ſemble, toute l'action ſur le théatre avec un art admirable. La narration d'*Iſménie* n'eſt pas de ces narrations étudiées, hors d'œuvre, où l'eſprit brille à contretems, qui ralentiſſent l'action, qui dégénèrent en fadeur; elle eſt toute action. Le trouble d'*Iſménie* peint le tumulte qu'elle raconte. Je ne parle point de la verſification; le poëte, admirable verſificateur, s'eſt ſurpaſſé; jamais ſa verſification ne fut plus belle & plus claire. Tous ceux qu'un zèle raiſonnable anime contre la corruption des mœurs, qui ſouhaitent la réformation du théatre, qui voudraient qu'imitateurs

exacts des Grecs, que nous avons ſurpaſſé dans pluſieurs perfections de la poéſie dramatique, nous euſſions plus de ſoin d'atteindre à ſa véritable fin, de rendre le théatre, comme il peut l'être, une école des mœurs : tous ceux qui penſent ſi raiſonnablement doivent être charmés de voir un auſſi grand poëte, un poëte auſſi accrédité que le fameux *Voltaire*, donner une tragédie ſans amour.

Il n'a point haſardé imprudemment une entrepriſe ſi utile : aux ſentimens de l'amour, il ſubſtitue des ſentimens vertueux qui n'ont pas moins de force. Quelque prévenu qu'on ſoit pour les tragédies dont l'amour forme l'intrigue, il eſt cependant vrai, (& nous l'avons ſouvent remarqué,) que les tragédies qui ont le plus réuſſi ne doivent pas leurs ſuccès aux ſcènes amoureuſes. Au contraire, tous les connaiſſeurs habiles ſoutiennent que la galanterie romaneſque a dégradé notre théatre, & auſſi nos meilleurs poëtes. Le grand *Corneille* l'a ſenti : il ſouffrait avec peine la ſervitude où le réduiſait le mauvais goût dominant : n'oſant encor bannir du théatre l'amour, il en a banni l'amour heureux ; il ne lui a permis ni baſſeſſe ni faibleſſe ; il l'a élevé juſqu'à l'héroïſme, aimant mieux paſſer le naturel, que de s'abaiſſer à un naturel trop tendre & contagieux.

Voilà, mon révérend père, le jugement que votre illuſtre ami demande ; je l'ai écrit à la hâte, c'eſt une preuve de ma déférence ; mais l'amitié paternelle, qui m'attache

à lui depuis ſon enfance, ne m'a point aveuglé. Faites paſſer juſqu'à lui ce que je vous écris. J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens que vous connaiſſez, mon cher ami, mon cher fils, la gloire de votre père entiérement à vous,

Tournemine, jéſuite.

Ce vingt-trois de décembre 1738.



LETTRE

A MONSIEUR LE MARQUIS

SCIPION MAFFEI,

AUTEUR DE LA MÉROPE ITALIENNE,

& de beaucoup d'autres ouvrages célèbres.

MONSIEUR,

CEUX dont les Italiens modernes, & les autres peuples, ont presque tout appris, les Grecs & les Romains adressaient leurs ouvrages, sans la vaine formule d'un compliment, à leurs amis & aux maîtres de l'art. C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la *Mérope* française.

Les Italiens, qui ont été les restaurateurs de presque tous les beaux-arts, & les inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui sous les yeux de *Léon X.* firent renaître la tragédie; & vous êtes le premier, monsieur, qui dans ce siècle où l'art des *Sophocles* commençait à être amolli par des intrigues d'amour, souvent étrangères au sujet, ou avili par d'indignes bouffonneries qui déshonoraient le goût de votre ingénieuse nation; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage & le talent de donner une tra-

gédie ſans galanterie, une tragédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue, & où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France ſe glorifie d'*Athalie*: c'eſt le chef-d'œuvre de notre théatre; c'eſt celui de la poéſie, c'eſt de toutes les pièces qu'on joue, la ſeule où l'amour ne ſoit pas introduit; mais auſſi elle eſt ſoutenue par la pompe de la religion, & par cette majeſté de l'éloquence des prophêtes. Vous n'avez point eu cette reſſource, & cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes, qui eſt ſi prodigieuſement difficile à remplir ſans épiſodes.

J'avoue que votre ſujet me paraît beaucoup plus intéreſſant & plus tragique que celui d'*Athalie*; & ſi notre admirable *Racine* a mis plus d'art, de poéſie & de grandeur dans ſon chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'*Alexandre*, (il faut de tels précepteurs aux rois,) *Ariſtote*, cet eſprit ſi étendu, ſi juſte & ſi éclairé dans les choſes qui étaient alors à la portée de l'eſprit humain, *Ariſtote*, dans ſa poëtique immortelle, ne balance pas à dire que la reconnaiſſance de *Mérope* & de ſon fils étaient le moment le plus intéreſſant de toute la ſcène grecque. Il donnait à ce coup de théatre la préférence ſur toutes les autres. *Plutarque* dit que les Grecs, ce peuple ſi ſenſible, frémiſſaient de crainte que le vieillard, qui devait arrêter le bras de *Mérope*, n'arrivât pas aſſez tôt. Cette pièce, qu'on jouait de ſon tems, & dont il nous reſte très-peu de fragmens, lui paraiſſait la plus touchante de toutes les tragédies d'*Euripide*;

pide; mais ce n'était pas ſeulement le choix du ſujet qui fit le grand ſuccès d'*Euripide*, quoiqu'en tout genre le choix ſoit beaucoup.

Il a été traité pluſieurs fois en France, mais ſans ſuccès; peut-être les auteurs voulurent charger ce ſujet ſi ſimple d'ornemens étrangers. C'était la *Vénus* toute nue de *Praxitèle*, qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de tems aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui eſt grand on doit revenir au naturel & au ſimple.

En 1641, lorſque le théatre commençait à fleurir en France, & à s'élever même fort au-deſſus de celui de la Grèce, par le génie de *P. Corneille*, le cardinal de *Richelieu*, qui cherchait toute ſorte de gloire, & qui avait fait bâtir la ſalle des ſpectacles du palais-royal, pour y repréſenter des piéces dont il avait fourni le deſſein, y fit jouer une *Mérope* ſous le nom de *Téléphonte*. Le plan eſt, à ce qu'on croit, entiérement de lui. Il y avait une centaine de vers de ſa façon; le reſte était de *Colletet*, de *Bois-Robert*, de *Deſmarêts* & de *Chapelain*; mais toute la puiſſance du cardinal de *Richelieu* ne pouvait donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du théatre, quoiqu'il en eût le goût; & tout ce qu'il pouvait & devait faire, c'était d'encourager le grand *Corneille*.

M. *Gilbert*, réſident de la célèbre reine *Chriſtine*, donna en 1743 ſa *Mérope*, aujourd'hui non moins connue que l'autre. *Jean de la Chapelle*, de l'académie françaiſe, auteur d'une

Cléopatre, jouée avec quelque ſuccès, fit repréſenter ſa *Mérope* en 1683. Il ne manqua pas de remplir ſa piéce d'un épiſode d'amour. Il ſe plaint d'ailleurs, dans la préface, de ce qu'on lui reprochait trop de merveilleux. Il ſe trompait; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber ſon ouvrage; c'était en effet le défaut de génie, & la froideur de la verſification : car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de poëmes. L'art d'être éloquent en vers eſt de tous les arts le plus difficile & le plus rare. On trouvera mille génies qui ſauront arranger un ouvrage, & le verſifier d'une manière commune; mais le traiter en vrais poëtes, c'eſt un talent qui eſt donné à trois ou quatre hommes ſur la terre.

Au mois de Décembre 1701, M. *de la Grange* fit jouer ſon *Amaſis*, qui n'eſt autre choſe que le ſujet de *Mérope*, ſous d'autres noms : la galanterie règne auſſi dans cette piéce, & il y a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans celle de *la Chapelle*; mais auſſi elle eſt conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'intérêt; elle eſt écrite avec plus de chaleur & de force, cependant elle n'eût pas d'abord un ſuccès éclatant, *& habent ſua fata libelli.* Mais depuis elle a été rejouée avec de très-grands applaudiſſemens, & c'eſt une des piéces dont la repréſentation a fait le plus de plaiſir au public.

Avant & après *Amaſis*, nous avons eu beaucoup de tragédies ſur des ſujets à-peu-près ſemblables, dans leſquels une mère va venger la mort de ſon fils ſur ſon propre fils même, & le

reconnaît dans l'inſtant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoutumés à voir ſur notre théatre cette ſituation frappante, mais rarement vraiſemblable, dans laquelle un perſonnage vient un poignard à la main pour tuer ſon ennemi, tandis qu'un autre perſonnage arrive dans l'inſtant même, & lui arrache le poignard. Ce coup de théatre avait fait réuſſir, du moins pour un tems, le *Camma* de *Thomas Corneille.*

Mais de toutes les piéces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne ſoit chargée d'un petit épiſode d'amour, ou plutôt de galanterie, car il faut que tout ſe plie au goût dominant. Et ne croyez pas, monſieur, que cette malheureuſe coutume, d'accabler nos tragédies d'un épiſode inutile de galanterie, ſoit due à *Racine*, comme on le lui reproche en Italie. C'eſt lui, au contraire, qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la nation. Jamais chez lui la paſſion de l'amour n'eſt épiſodique; elle eſt le fondement de toutes les piéces: elle en forme le principal intérêt. C'eſt la paſſion la plus théatrale de toutes, la plus fertile en ſentimens, la plus variée: elle doit être l'ame d'un ouvrage de théatre, ou en être entiérement bannie. Si l'amour n'eſt pas tragique, il eſt inſipide; & s'il eſt tragique, il doit régner ſeul. Il n'eſt pas fait pour la ſeconde place. C'eſt *Rotrou*, c'eſt le grand *Corneille* même, il le faut avouer, qui en créant notre théatre l'ont preſque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes, qui n'étant point de vraies paſſions, ne ſont point dignes du théatre; & ſi vous deman-

dez pourquoi on joue ſi peu de piéces de *Pierre Corneille*, n'en cherchez point ailleurs la raiſon; c'eſt que dans la tragédie d'*Othon*,

Othon à la princeſſe a fait un compliment,
Plus en homme d'eſprit qu'en véritable amant.
Il ſuivait pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il était plus aiſé d'admirer que de croire.
Camille ſemblait même aſſez de cet avis;
Elle aurait mieux goûté des diſcours moins ſuivis...
Dis-moi donc lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content? a-t-elle été facile?

C'eſt que dans *Pompée*, l'inutile *Cléopatre* dit que *Céſar*

Lui trace des ſoupirs, & d'un ſtile plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif.

C'eſt que *Céſar* demande à *Antoine*,

S'il a vu cette reine adorable?

Et qu'*Antoine* répond:

Oui, ſeigneur, je l'ai vue, elle eſt incomparable.

C'eſt que dans *Sertorius*, le vieux *Sertorius* même eſt amoureux à la fois par politique & par goût, & dit:

J'aime ailleurs; à mon âge il ſied ſi mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a ſu charmer,
Et que d'un front ridé les replis jauniſſans
Ne ſont pas un grand charme à captiver les ſens.

C'eſt que dans *Œdipe*, *Théſée* débute par dire à *Dircé* :

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
> L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte.

Enfin, c'eſt que jamais un tel amour ne fait verſer de larmes ; & quand l'amour n'émeut pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, monſieur, que ce que tous les connaiſſeurs, les véritables gens de goût, ſe diſent tous les jours en converſation ; ce que vous avez entendu pluſieurs fois chez moi ; enfin ce qu'on penſe, & ce que perſonne n'oſe encor imprimer. Car vous ſavez comment les hommes ſont faits ; ils écrivent preſque tous contre leur propre ſentiment, de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi, qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité, & j'ajoute, que je reſpecte plus *Corneille*, & que je connais mieux le grand mérite de ce père du théatre, que ceux qui le louent au haſard de ſes défauts.

On a donné une *Mérope* ſur le théatre de Londres en 1731. Qui croirait qu'une intrigue d'amour y entrât encor ? Mais depuis le règne de *Charles II.* l'amour s'était emparé du théatre d'Angleterre, & il faut avouer qu'il n'y a point de nation au monde qui ait peint ſi mal cette paſſion. L'amour ridiculement amené & traité de même, eſt encor le défaut le moins monſtrueux de la *Mérope* anglaiſe. Le jeune *Egiſte*, tiré de ſa priſon par une fille d'honneur amoureuſe de lui, eſt

conduit devant la reine, qui lui préſente une coupe de poiſon & un poignard, & qui lui dit: Si tu n'avales le poiſon, ce poignard va ſervir à tuer ta maîtreſſe. Le jeune homme boit, & on l'emporte mourant. Il revient au cinquième acte annoncer froidement à *Mérope*, qu'il eſt ſon fils, & qu'il a tué le tyran. *Mérope* lui demande comment ce miracle s'eſt opéré? Un amie de la fille d'honneur, répond-t-il avait mis du jus de pavot, au-lieu de poiſon, dans la coupe. Je n'étais qu'endormi quand on m'a cru mort: j'ai appris, en m'éveillant, que j'étais votre fils, & ſur le champ j'ai tué le tyran. Ainſi finit la tragédie.

Elle fut ſans doute mal reçue: mais n'eſt-il pas bien étrange qu'on l'ait repréſentée? N'eſt-ce pas une preuve que le théatre anglais n'eſt pas encor épuré? Il ſemble que la même cauſe, qui prive les anglais du génie de la peinture & de la muſique, leur ôte auſſi celui de la tragédie. Cette iſle, qui a produit les plus grands philoſophes de la terre n'eſt pas auſſi fertile pour les beaux-arts; & ſi les Anglais ne s'appliquent ſérieuſement à ſuivre les préceptes de leurs excellens citoyens, *Addiſſon* & *Pope*, ils n'approcheront pas des autres peuples en fait de goût & de littérature.

Mais tandis que le ſujet de *Mérope* était ainſi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait long-tems qu'il était traité en Italie ſelon le goût des anciens. Dans ce ſeizième ſiècle, qui ſera fameux dans tous les ſiècles, le comte de *Torelli* avait donné ſa *Mérope* avec des chœurs. Il paraît que ſi M. de *la Chapelle* a outré tous les défauts du théatre français, qui ſont l'air romaneſque,

l'amour inutile, & les épiſodes; & que ſi l'auteur anglais a pouſſé à l'excès la barbarie, l'indécence & l'abſurdité, l'auteur italien avait outré les défauts des Grecs, qui ſont le vuide d'action, & la déclamation. Enfin, monſieur, vous avez évité tous ces écueils, vous qui avez donné à vos compatriotes des modèles en plus d'un genre : vous leur avez donné dans votre *Mérope* l'exemple d'une tragédie ſimple & intéreſſante.

J'en fus ſaiſi dès que je la lus : mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux ſur le mérite des étrangers ; au contraire, plus je ſuis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des tréſors qui ne ſont point nés dans ſon ſein. Mon envie de traduire votre *Mérope* redoubla, lorſque j'eus l'honneur de vous connaître à Paris en 1733. Je m'apperçus qu'en aimant l'auteur, je me ſentais encor plus d'inclination pour l'ouvrage; mais quand je voulus y travailler, je vis qu'il était abſolument impoſſible de la faire paſſer ſur notre théatre français. Notre délicateſſe eſt devenue exceſſive : nous ſommes peut-être des *Sibarites* plongés dans le luxe, qui ne pouvons ſupporter cet air naïf & ruſtique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imité du théatre Grec.

Je craindrais qu'on ne ſouffrît pas chez nous le jeune *Egiſte* faiſant préſent de ſon anneau à celui qui l'arrête, & qui s'empare de cette bague. Je n'oſerais haſarder de faire prendre un héros pour un voleur, quoique la circonſtance où il ſe trouve autoriſe cette mépriſe.

Nos usages, qui probablement permettent tant de choses que les vôtres n'admettent point, nous empêcheraient de représenter le tyran de *Mérope*, l'assassin de son époux & de ses fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette reine; même je n'oserais pas faire dire par *Mérope* au tyran : *Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé d'amour auparavant, dans le tems que la fleur de la jeunesse ornait encor mon visage?* Ces entretiens sont naturels; mais notre parterre, quelquefois si indulgent, & d'autres fois si délicat, pourrait les trouver trop familiers, & voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raison.

Notre théatre français ne souffrirait pas non plus que *Mérope* fît lier son fils sur la scène à une colonne, ni qu'elle courut sur lui deux fois, le javelot & la hache à la main, ni que le jeune homme s'enfuît deux fois devant elle; en demandant la vie à son tyran.

Nos usages permettraient encor moins que la confidente de *Mérope* engageât le jeune *Egiste* à dormir sur la scène, afin de donner le tems à la reine de venir l'y assassiner. Ce n'est pas, encor une fois, que tout cela ne soit dans la nature; mais il faut que vous pardonniez à notre nation, qui exige que la nature soit toujours présentée avec certains traits de l'art; & ces traits sont bien différens à Paris & à Vérone.

Pour donner une idée sensible de ces différences, que le génie des nations cultivées met entre les mêmes arts; permettez-moi, monsieur, de vous rappeller ici quelques traits de votre célèbre ou-

vrage, qui me paraissent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune *Cresphonte*, & qui lui prend sa bague, lui dit :

Or dunque in tuo paese i servi
Han 'di coteste gemme? Un bel paese
Sia questo tuo ; nel nostro una tal gemma
Ad un dito real non sconverrebbe.

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre piéce est écrite ; parce que le tems qui me presse ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

» Les esclaves chez vous portent de tels joyaux !
» Votre pays doit être un beau pays, sans doute ;
» Chez nous tels anneaux ornent la main des rois.

Le confident du tyran lui dit, en parlant de la reine, qui refuse d'épouser, après vingt ans, l'assassin reconnu de sa famille :

La donna, come sai, ricusa e brama.

» La femme, comme on sait, nous refuse & desire.

La suivante de la reine répond au tyran, qui la presse de disposer sa maîtresse au mariage :

. . . . . . *Dissimulato in vano*
Soffre di febre assalto ; aliquanti giorni
Donare è forza a rinfrancar suoi spiriti.

» On ne peut vous cacher que la reine a la fièvre ;
» Accordez quelque tems pour lui rendre ses forces.

Dans votre quatrième acte, le vieillard *Polidore* demande à un homme de la cour de *Mérope*, qui il eſt? Je ſuis *Euriſes* le fils de *Nicandre*, répondit-il. *Polidore* alors en parlant de *Nicandre*, s'exprime comme le *Neſtor* d'*Homère*.

. . . . . . Egli era, umano
E liberal; quando appariva, tutti
Faceangli onor; io mi ricordo ancora
Di quanto ei feſteggiò con bella pompa
Le ſue nozze con Silvia, ch' era figlia
D'Olimpia e di Glicon fratel d'Ipparco.
Tu dunque ſei quel fanciullin' che in corte
Silvia condur ſolea quaſi per pompa:
Parmi l'altri hieri: o quanto ſiete preſti,
Quanto voi v'affrettate, o giovinetti,
A farvi adulti ed à gridar tacendo
Che noi diam loco!

« Oh! qu'il était humain! qu'il était libéral!
» Que dès qu'il paraiſſait on lui faiſait d'honneur!
» Je me ſouviens encor du feſtin qu'il donna,
» De tout cet appareil, alors qu'il épouſa
» La fille de Glicon & de cette Olimpie,
» La belle-ſœur d'Hipparque. Euriſes, c'eſt donc vous!
» Vous cet aimable enfant, que ſi ſouvent Sylvie
» Se faiſait un plaiſir de conduire à la cour?
» Je crois que c'eſt hier. O que vous êtes prompte!
» Que vous croiſſez, jeuneſſe! & que dans vos beaux jours
» Vous nous avertiſſez de vous céder la place!

Et dans un autre endroit, le même vieillard,

invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la reine répond :

. . . . . . Oh curioſo
Punto io non ſon, paſsò ſtagione. Aſſai
Veduti ho ſacrificii, io mi ricordo
Di quello ancora quando il rè Cresfonte
Incominciò à regnar. Quella fù pompa.
Ora più non ſi fanno a queſti tempi
Di cotai ſacrificii. Più di cento
Fur le beſtie ſvenate. I ſacerdoti
Riſplendeam tutti, ed ove ti volgeſſi
Altro non ſi vedea che argento ed oro.

« . . . . Je ſuis ſans curioſité.
» Le tems en eſt paſſé, mes yeux ont aſſez vu
» De ces apprêts d'hymen, & de ces ſacrifices.
» Je me ſouviens encor de cette pompe auguſte,
» Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
» Du règne de Creſphonte. Ah ! le grand appareil !
» Il n'eſt plus aujourd'hui de ſemblables ſpectacles.
» Plus de cent animaux y furent immolés :
» Tous les prêtres brillaient, & les yeux éblouis
» Voyaient l'argent & l'or par tout étinceller.

Tous ces traits ſont naïfs : tout y eſt convenable à ceux que vous introduiſez ſur la ſcène, & aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles euſſent été, à ce que je crois, bien reçues dans Atthènes ; mais Paris, & notre parterre, veulent une autre eſpèce de ſimplicité. Notre ville pourrait même ſe vanter d'avoir un

goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes : car enfin, il me ſemble qu'on ne repréſentait d'ordinaire des piéces de théatre dans cette premiere ville de la Grèce, que dans quatre fêtes ſolemnelles, & Paris a plus d'un ſpectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens ; & notre ville eſt peuplée de près de huit cent mille habitans, parmi leſquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, & qui jugent preſque tous les jours.

Vous avez pu, dans votre tragédie, traduire cette élégante & ſimple comparaiſon de *Virgile :*

Qualis populea mœrens Philomela ſub umbra
Amiſſos queritur fœtus.

Si je prenais une telle liberté, on me renverrait au poëme épique, tant nous avons affaire à un maître dur, qui eſt le public.

Neſcis, heu neſcis noſtræ faſtidia Romæ :
Et pueri naſum rhinocerontis habent.

Les Anglais ont la coutume de finir preſque tous leurs actes par une comparaiſon ; mais nous exigeons, dans une tragédie, que ce ſoit les héros qui parlent, & non le poëte ; & notre public penſe que dans une grande criſe d'affaire, dans un conſeil, dans une paſſion violente, dans un danger preſſant, les princes, les miniſtres ne font point de comparaiſons poétiques.

Comment pourrais-je encor faire parler ſouvent enſemble des perſonnages ſubalternes ? Ils ſervent

chez vous à préparer des ſcènes intéreſſantes entre les principaux acteurs ; ce ſont les avenues d'un beau palais : mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc ſe plier au goût d'une nation, d'autant plus difficile, qu'elle eſt plus long-tems raſſaſiée de chefs-d'œuvre.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême ſévérité réprouve, combien de beautés je regrettais ! Combien me plaiſait la ſimple nature, quoique ſous une forme étrangère pour nous ! Je vous rends compte, monſieur, d'une partie des raiſons qui m'ont empêché de vous ſuivre en vous admirant.

Je fus obligé, à regret, d'écrire une *Mérope* nouvelle : je l'ai donc faite différemment ; mais je ſuis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un roi d'Orient aurait fait préſent des plus riches étoffes : ce roi devrait permettre que le voyageur s'en fît habiller à la mode de ſon pays.

Ma *Mérope* fut achevée au commencement de 1736, à-peu-près telle qu'elle eſt aujourd'hui. D'autres études m'empêchèrent de la donner au théatre ; mais la raiſon, qui m'en éloignait le plus, était la crainte de la faire paraître après d'autres piéces heureuſes, dans leſquelles on avait vu, depuis peu, le même ſujet ſous des noms différens. Enfin j'ai haſardé ma tragédie, & notre nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la même matière différemment traitée. Il eſt arrivé à notre théatre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture, où pluſieurs tableaux re-

préſentent le même ſujet. Les connaiſſeurs ſe plaiſent à remarquer les diverſes manières ; chacun ſaiſit, ſelon ſon goût, le caractère de chaque peintre ; c'eſt une eſpèce de concours, qui ſert, à la fois, à perfectionner l'art, & à augmenter les lumières du public.

Si la *Mérope* françaiſe a eu le même ſuccès que la *Mérope* italienne, c'eſt à vous, monſieur, que je le dois ; c'eſt à cette ſimplicité, dont j'ai toujours été idolâtre, qui dans votre ouvrage m'a ſervi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours ſervi de guide.

J'aurais ſouhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens & des Anglais, employer l'heureuſe facilité des vers blancs, & je me ſuis ſouvenu plus d'une fois de ce paſſage du *Rucellaï*.

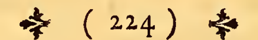
Tu ſai pur che l'imagin' della voce
Che riſponde da i ſaſſi, dove l'Echo alberga,
Sempre nemica fù del noſtro regno,
E fù inventrice delle prime rime.

Mais je me ſuis apperçu, & j'ai dit, il y a longtems, qu'une telle tentative n'aurait jamais de ſuccès en France, & qu'il y aurait beaucoup plus de faibleſſe que de force, à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la nation françaiſe. Notre poéſie n'a aucune des libertés de la vôtre, & c'eſt peut-être une des raiſons pour leſquelles les Italiens nous ont précédé de plus de trois ſiècles dans cet art ſi aimable & ſi difficile.

Je voudrais, monſieur, pouvoir vous ſuivre dans vos autres connaiſſances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tragédie. Que n'ai-je pu me former ſur votre goût dans la ſcience de l'hiſtoire, non pas dans cette ſcience vague & ſtérile des faits & des dates, qui ſe borne à ſavoir en quel tems mourut un homme inutile ou funeſte au monde; ſcience uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire ſans éclairer l'eſprit. Je veux parler de cette hiſtoire de l'eſprit humain, qui apprend à connaître les mœurs, qui nous trace de faute en faute, & de préjugé en préjugé, les effets des paſſions des hommes; qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un ſavoir mal entendu, ont cauſé de maux, & qui ſuit ſur-tout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de puiſſances, & ce bouleverſement de tant d'empires.

C'eſt par-là que l'hiſtoire m'eſt précieuſe, & elle me le devient davantage, par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaiſirs & de nouvelles lumières aux hommes. La poſtérité apprendra avec émulation, que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, & que Vérone vous a élevé une ſtatue, avec cette inſcription, AU MARQUIS SCIPION MAFFEI, VIVANT: Inſcription auſſi belle, en ſon genre, que celle qu'on lit à Montpellier : A LOUIS XIV. APRÈS SA MORT.

Daignez ajouter, monſieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger, que ſa reſpectueuſe eſtime vous attache autant que s'il était né à Vérone.





LETTRE
DE
M. DE LA LINDELLE
A M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

VOUS avez eu la politeſſe de dédier votre tragédie de *Mérope* à M. *Maffei*, & vous avez rendu ſervice aux gens de lettres d'Italie & de France, en remarquant, avec la grande connaiſſance que vous avez du théatre, la différence qui ſe trouve établie entre les bienſéances de la ſcène françaiſe, & celles de la ſcène italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, & les ménagemens que vous avez eu pour M. *Maffei*, ne vous ont pas permis de remarquer les défauts véritables de cet auteur ; mais moi qui n'ai en vue que la vérité, & le progrès des arts, je ne craindrai point de dire ce que penſe le public éclairé, & ce que vous ne pouvez vous empêcher de penſer vous-même.

L'abbé *des Fontaines* avait déjà relevé quelques fautes palpables de la *Mérope* de M. *Maffei* ; mais à ſon ordinaire, avec plus de groſſiéreté que de juſteſſe, il avait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaiſes. Ce ſatyrique décrié n'avait ni aſſez

de

de connaiſſance de la langue italienne, ni aſſez de goût pour porter un jugement ſain & exempt d'erreur.

Voici ce que penſent les littérateurs les plus judicieux que j'ai conſultés en France & de là les monts. La *Mérope* leur paraît ſans contredit le ſujet le plus touchant & le plus vraiment tragique, qui ait jamais été au théatre; il eſt fort au-deſſus de celui d'*Athalie*, en ce que la reine *Athalie* ne veut pas aſſaſſiner le petit *Joas*, & qu'elle eſt trompée par le grand-prêtre qui veut venger ſur elle des crimes paſſés; au lieu que dans la *Mérope*, c'eſt une mère qui en vengeant ſon fils, eſt ſur le point d'aſſaſſiner ce fils même, ſon amour & ſon eſpérance. L'intérêt de *Mérope* eſt tout autrement touchant que celui de la tragédie d'*Athalie*; mais il paraît que M. *Maffei* s'eſt contenté de ce que préſente naturellement ſon ſujet, & qu'il n'y a mis aucun art théatral.

1. Les ſcènes ſouvent ne ſont point liées, & le théatre ſe trouve vuide; défaut qui ne ſe pardonne pas aujourd'hui aux moindres poëtes.

2. Les acteurs arrivent, & partent ſouvent ſans raiſon; défaut non moins eſſentiel.

3. Nulle vraiſemblance, nulle dignité, nulle bienſéance, nul art dans le dialogue, & cela dès la première ſcène, où l'on voit un tyran raiſonner paiſiblement avec *Mérope*, dont il a égorgé le mari & les enfans, & lui parler d'amour; cela ſerait ſiflé à Paris par les moins connaiſſeurs.

4. Tandis que le tyran parle d'amour ſi ridiculement à cette vieille reine, on annonce qu'on

a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre : mais on ne ſait point, dans le cours de la pièce, qui ce jeune homme a tué. Il prétend, que c'eſt un voleur qui voulait lui prendre ſes habits. Quelle petiteſſe ! quelle baſſeſſe ! quelle ſtérilité ! Cela ne ſerait pas ſupportable dans une farce de la foire.

5. Le *barigel*, ou le capitaine des gardes, ou le grand-prévôt, il n'importe, interroge le meurtrier, qui porte au doigt un bel anneau ; ce qui fait une ſcène du plus bas comique, laquelle eſt écrite d'une manière digne de la ſcène.

6. La mère s'imagine d'abord que le voleur qui a été tué, eſt ſon fils. Il eſt pardonnable à une mère de tout craindre ; mais il fallait à une reine-mère d'autres indices un peu plus nobles.

7. Au milieu de ces craintes le tyran *Poliſonte* raiſonne de ſon prétendu amour avec la ſuivante de *Mérope*. Ces ſcènes froides & indécentes, qui ne ſont imaginées que pour remplir un acte, ne ſeraient pas ſouffertes ſur un théatre tragique régulier. Vous vous êtes contenté, monſieur, de remarquer modeſtement une de ces ſcènes, dans laquelle la ſuivante de *Mérope* prie le tyran de ne pas preſſer les noces ; parce que, dit-elle, ſa maîtreſſe a *un aſſaut de fièvre* : & moi, monſieur, je vous dis hardiment, au nom de tous les connaiſſeurs, qu'un tel dialogue, & une telle réponſe, ne ſont dignes que du théatre d'*Arlequin*.

8. J'ajouterai encor, que quand la reine, croyant ſon fils mort, dit, qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, & le déchirer avec les dents, elle parle en *Cannibale*, plus encor

qu'en mère affligée, & qu'il faut de la décence par-tout.

9. *Egiſte*, qui a été annoncé comme un voleur, & qui a dit qu'on l'avait voulu voler lui-même, eſt encor pris pour un voleur une ſeconde fois; il eſt mené devant la reine malgré le roi, qui pourtant prend ſa défenſe. La reine le lie à une colonne, le veut tuer avec un dard, & avant de le tuer elle l'interroge. *Egiſte* lui dit, que ſon père eſt un vieillard; & à ce mot de vieillard la reine s'attendrit. Voilà-t-il pas une bonne raiſon de changer d'avis, & de ſoupçonner qu'*Egiſte* pourrait bien être ſon fils? Voilà-t-il pas un indice bien marqué? Eſt-il donc ſi étrange qu'un jeune homme ait un père âgé? *Maffei* a ſubſtitué cette faute, & ce manque d'art & de génie, à une autre faute plus groſſière qu'il avait faite dans la première édition. *Egiſte* diſait à la reine: *Ah! Polidore, mon père*. Et ce *Polidore* était en effet l'homme à qui *Mérope* avait confié *Egiſte*. Au nom de *Polidore*, la reine ne devait plus douter qu'*Egiſte* ne fût ſon fils; la pièce était finie. Ce défaut a été ôté; mais on y a ſubſtitué un défaut encor plus grand.

10. Quand la reine eſt ridiculement & ſans raiſon en ſuſpens ſur ce mot de *vieillard*, arrive le tyran, qui prend *Egiſte* ſous ſa protection. Le jeune homme, qu'on devait repréſenter comme un héros, remercie le roi de lui avoir donné la vie, & le remercie avec un aviliſſement & une baſſeſſe, qui fait mal au cœur, & qui dégrade entiérement *Egiſte*.

11. Enſuite *Mérope* & le tyran paſſent leur tems enſemble. *Mérope* évapore ſa colère en in-

jures qui ne finiffent point. Rien n'eft plus froid que ces fcènes de déclamations qui manquent de nœud, d'embarras, de paffion contraftée. Ce font des fcènes d'écolier. Toute fcène qui n'eft pas une efpèce d'action eft inutile.

12. Il y a fi peu d'art dans cette pièce, que l'auteur eft toujours forcé d'employer des confidentes & des confidens pour remplir fon théatre. Le quatrième acte commence encor par une fcène froide & inutile entre le tyran & la fuivante: enfuite cette fuivante rencontre le jeune *Egifte*, je ne fais comment, & lui perfuade de fe repofer dans le veftibule, afin que, quand il fera endormi, la reine puiffe le tuer tout à fon aife. En effet il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue! & la reine vient pour la feconde fois une hache à la main pour tuer le jeune homme qui dormait exprès. Cette fituation répétée deux fois eft le comble de la ftérilité, comme le fommeil du jeune homme eft le comble du ridicule. M. *Maffei* prétend qu'il y a beaucoup de génie & de variété dans cette fituation répétée; parce que la première fois la reine arrive avec un dard, & la feconde fois avec une hache: quel effort de génie!

13. Enfin le vieillard *Polidore* arrive tout à propos, & empêche la reine de faire le coup: on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidens intéreffans entre la mère & le fils, entr'eux deux & le tyran. Rien de tout cela; *Egifte* s'enfuit, & ne voit point fa mère; il n'a aucune fcène avec elle; ce qui eft encor un

défaut de génie insupportable. *Mérope* demande au vieillard, quelle récompense il veut ; & ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi passe son tems une reine qui devrait courir après son fils. Tout cela est bas, déplacé & ridicule au dernier point.

14. Dans le cours de la pièce, le tyran veut toujours épouser ; & pour y parvenir, il fait dire à *Mérope*, qu'il va faire égorger tous les domestiques & les courtisans de cette princesse, si elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée ! quel extravagant que ce tyran ! M. *Maffei* ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte pour sauver l'honneur de la reine, qui a la lâcheté d'épouser le meurtrier de sa famille ?

15. Autre puérilité de collège. Le tyran dit à son confident : *Je sais l'art de régner ; je ferai mourir les audacieux ; je lâcherai la bride à tous les vices ; j'inviterai mes sujets à commettre les plus grands crimes, en pardonnant aux plus coupables ; j'exposerai les gens de bien à la fureur des scélérats, &c.* Quel homme a jamais pensé & prononcé de telles sottises ? Cette declamation de régent de sixième ne donne-t-elle pas une jolie idée d'un homme qui sait gouverner ?

On a réproché au grand *Racine* d'avoir dans *Athalie* fait dire à *Mathan* trop de mal de lui-même. Encor *Mathan* parle-t-il raisonnablement ; mais ici c'est le comble de la folie de prétendre que de tout mettre en combustion soit l'art de régner : c'est l'art d'être détrôné ; & on ne peut sans rire lire de pareilles absurdités. M. *Maffei* est un étrange politique.

En un mot, monſieur, l'ouvrage de *Maffei* eſt un très-beau ſujet, & une très-mauvaiſe pièce. Tout le monde convient à Paris, que la repréſentation n'en ferait pas achevée : & tous les gens ſenſés d'Italie en font très-peu de cas. C'eſt très-vainement, que l'auteur dans ſes voyages, n'a rien négligé pour engager les plus mauvais écrivains à traduire ſa tragédie : il lui était bien plus aiſé de payer un traducteur que de rendre ſa pièce bonne.



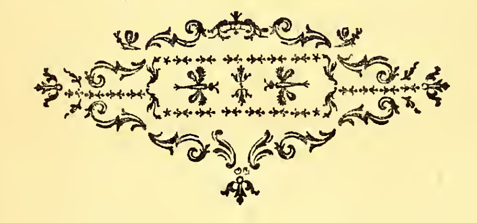
RÉPONSE
DE
M. DE VOLTAIRE
A M. DE LA LINDELLE.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, monſieur, doit vous valoir le nom d'hypercritique, qu'on donnait à *Scaliger*. Vous me paraiſſez bien redoutable ; & ſi vous traitez ainſi M. *Maffei*, que n'ai-je point à craindre de vous ? J'avoue, que vous avez trop raiſon ſur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramaſſer beaucoup de ronces & d'épines ; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaiſir de cueillir les fleurs ? Il y en a ſans doute dans la pièce de M. *Maffei*, & que j'oſe croire immortelles. Telles ſont les ſcènes de la mère & du fils, & le récit de la fin. Il me ſemble que ces morceaux ſont bien touchans & bien pathétiques. Vous prétendez que c'eſt le ſujet ſeul qui en fait la beauté ; mais, monſieur, n'était-ce pas le même ſujet dans les autres auteurs qui ont traité la *Mérope* ? Pourquoi avec les mêmes ſecours n'ont-ils pas eu le même ſuccès ? Cette ſeule raiſon ne prouve-t-elle pas que M. *Maffei* doit autant à ſon génie qu'à ſon ſujet ?

Je ne vous le diſſimulerai pas. Je trouve que M. *Maffei* a mis plus d'art que moi dans la manière dont il s'y prend pour faire penſer à *Mérope* que ſon fils eſt l'aſſaſſin de ſon fils même. Je n'ai pu me ſervir comme lui d'un anneau, parce que depuis l'*anneau royal* dont *Boileau* ſe mocque dans ſes ſatires, cela ſemblerait trop petit ſur notre théatre. Il faut ſe plier aux uſages de ſon ſiècle & de ſa nation : mais par cette raiſon-là même il ne faut pas condamner légérement les nations étrangères.

Ni M. *Maffei* ni moi n'expoſons des motifs bien néceſſaires pour que le tyran *Poliſonte* veuille abſolument épouſer *Mérope*. C'eſt peut-être là un défaut du ſujet ; mais je vous avoue, que je crois qu'un tel défaut eſt fort léger, quand l'intérêt qu'il produit eſt conſidérable. Le grand point eſt d'émouvoir, & de faire verſer des larmes. On a pleuré à Vérone & à Paris : voilà une grande réponſe aux critiques. On ne peut être parfait ; mais qu'il eſt beau de toucher avec ſes imperfections ! Il eſt vrai qu'on pardonne beaucoup de choſes en Italie, qu'on ne paſſerait pas en France ; premiérement parce que les goûts, les bienſéances, les théatres n'y ſont pas les mêmes ; ſecondement, parce que les Italiens, n'ayant point de ville où l'on repréſente tous les jours des pièces dramatiques, ne peuvent être auſſi exercés que nous en ce genre. Le beau monſtre de l'opéra étouffe chez eux *Melpomène*, & il y a tant de *caſtrati*, qu'il n'y a plus de place pour les *Eſopus* & les *Roſcius*.

Mais si jamais les Italiens avaient un théatre régulier, je crois qu'ils iraient plus loin que nous. Leurs théatres sont mieux entendus, leur langue plus maniable, leurs vers blancs plus aisés à faire, leur nation plus sensible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance & la paix, &c.



ACTEURS.

MEROPE, veuve de Cresfonte roi de Meſsène.

EGISTE, fils de Mérope.

POLIFONTE, tyran de Meſsène.

NARBAS, vieillard.

EURICLES, favori de Mérope.

EROX, favori de Polifonte.

ISMENIE, confidente de Mérope.

La ſcène eſt à Meſsène, dans le palais de Mérope.

Acte III MEROPE Scene 4

Martinet

NARBAS, paroissant avec précipitation

Qu'allez vous faire? O Dieux !

MEROPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

GRANDE reine, écartez ces horribles images ;
Goûtez des jours sereins nés du sein des orages.
Les dieux nous ont donné la victoire & la paix :
Ainsi que leur courroux, ressentez leurs bienfaits.
Messène, après quinze ans de guerres intestines,
Lève un front moins timide, & sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis,
Divisez d'intérêts, & pour le crime unis,
Par les saccagemens, le sang & le ravage,
Du meilleur de nos rois disputer l'héritage.
Nos chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux,
Les organes des loix, les ministres des dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.

Sans doute elle eſt à vous, ſi la vertu la donne.
Vous ſeule avez ſur nous d'irrévocables droits ;
Vous, veuve de Cresfonte, & fille de nos rois ;
Vous, que tant de conſtance & quinze ans de misère,
Font encor plus auguſte, & nous rendent plus chère ;
Vous, pour qui tous les cœurs en ſecret réunis.....

MEROPE.

Quoi ! Narbas ne vient point ! Reverrai-je mon fils ?

ISMENIE.

Vous pouvez l'eſpérer ; déjà, d'un pas rapide,
Vos eſclaves en foule ont couru dans l'Elide.
La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis ſans doute en de fidelles mains
Ce dépot ſi ſacré, l'objet de tant d'alarmes.

MEROPE.

Me rendrez-vous mon fils, dieux témoins de mes larmes ?
Egiſte eſt-il vivant ? Avez-vous conſervé
Cet enfant malheureux, le ſeul que j'ai ſauvé ?
Ecartez loin de lui la main de l'homicide.
C'eſt votre fils, hélas ! c'eſt le pur ſang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reſte précieux
Du plus juſte des rois, & du plus grand des dieux,
L'image de l'époux, dont j'adore la cendre ?

ISMENIE.

Mais quoi ! cet intérêt, & ſi juſte, & ſi tendre,
De tout autre intérêt peut-il vous détourner ?

MEROPE.

Je ſuis mère : & tu peux encor t'en étonner ?

ISMENIE.

Du ſang dont vous ſortez l'auguſte caractère

Sera-t-il effacé par cet amour de mère ?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés ;
Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MEROPE.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette ;
Ses périls nourrissaient ma tendresse inquiète :
Un si juste intérêt s'accrut avec le tems.
Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint dans la solitude, où j'étais retenue,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue.
Egiste, écrivait-il, mérite un meilleur sort ;
Il est digne de vous, & des dieux dont il sort :
En bute à tous les maux, sa vertu les surmonte ;
Espérez tout de lui : mais craignez Polifonte.

ISMENIE.

De Polifonte au-moins prévenez les desseins ;
Laissez passer l'empire en vos augustes mains.

MEROPE.

L'empire est à mon fils. Périsse la marâtre !
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang !
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire ?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire ?
Je dus y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels & des dieux.
O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
O mort, toujours présente à ma douleur profonde !
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : „ Sauvez le roi, son épouse & ses fils.

Je vois ces murs ſanglans, ces portes embraſées,
Sous ces lambris fumans ces femmes écraſées,
Ces eſclaves fuyans le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans ſon ſang, & ſouillé de pouſſière,
Tournant encor vers moi ſa mourante paupière,
Cresfonte en expirant me ſerra dans ſes bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres & premiers fruits d'une union ſi chère,
Sanglans & renverſés ſur le ſein de leur père,
A peine ſoulevaient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploraient contre leurs aſſaſſins.
Egiſte échappa ſeul: un Dieu prit ſa défenſe.
Veille ſur lui, grand Dieu, qui ſauvas ſon enfance;
Qu'il vienne; que Narbas le ramène à mes yeux,
Du fond de ſes déſerts au rang de ſes aïeux!
J'ai ſupporté quinze ans mes fers & ſon abſence,
Qu'il règne au lieu de moi: voilà ma récompenſe.

SCENE II.

MEROPE, ISMENIE, EURICLES.

MEROPE.

EH bien! Narbas? mon fils?

EURICLES.

Vous me voyez confus.
Tant de pas, tant de ſoins ont été ſuperflus.
On a couru, madame, aux rives du Penée,
Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée;

Narbas eſt inconnu ; le ſort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ſes pas.

MEROPE.

Hélas ! Narbas n'eſt plus ; j'ai tout perdu, ſans doute.

ISMENIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute :
Peut-être, ſur les bruits de cette heureuſe paix,
Narbas ramène un fils ſi cher à nos ſouhaits.

EURICLES.

Peut-être ſa tendreſſe, éclairée & diſcrète,
A caché ſon voyage ainſi que ſa retraite :
Il veille ſur Egiſte, il craint ces aſſaſſins,
Qui du roi votre époux ont tranché les deſtins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pu j'aſſure ſon paſſage ;
Et j'ai ſur ces chemins de carnage abreuvés,
Des yeux toujours ouverts, & des bras éprouvés.

MEROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURICLES.

Hélas ! que peut pour vous ma triſte vigilance ?
On va donner ſon trône ; en vain ma faible voix,
Du ſang qui le fit naître a fait parler les droits.
L'injuſtice triomphe, & ce peuple à ſa honte,
Au mépris de nos loix, penche vers Poliſonte.

MEROPE.

Et le ſort juſques-là pourrait nous avilir ?
Mon fils dans ſes états reviendrait pour ſervir ?
Il verrait ſon ſujet au rang de ſes ancêtres ?
Le ſang de Jupiter aurait ici des maîtres ?

Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux,
Infenfibles fujets, a donc péri pour vous ?
Vous avez oublié fes bienfaits & fa gloire ?

EURICLES.

Le nom de votre époux eft cher à leur mémoire.
On regrette Cresfonte, on le pleure, on vous plaint;
Mais la force l'emporte, & Polifonte eft craint.

MEROPE.

Ainfi donc par mon peuple en tout tems accablée,
Je verrai la juftice à la brigue immolée,
Et le vil intérêt, cet arbitre du fort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort!
Allons, & rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du fang des Héraclides :
Flattons leur efpérance, excitons leur amour.
Parlez, & de leur maître annoncez le retour.

EURICLES.

Je n'ai que trop parlé ; Polifonte en alarmes,
Craint déjà votre fils, & redoute vos larmes.
La fière ambition, dont il eft dévoré,
Eft inquiète, ardente, & n'a rien de facré.
S'il chaffa les brigands de Pilos & d'Amphrife ;
S'il a fauvé Mefsène, il croit l'avoir conquife.
Il agit pour lui feul, il veut tout afférvir :
Il touche à la couronne ; & pour mieux la ravir,
Il n'eft point de rempart que fa main ne renverfe,
De loix qu'il ne corrompe, & de fang qu'il ne verfe :
Ceux, dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne font pas plus à craindre pour vous.

MEROPE.

MEROPE.

Quoi ! par-tout ſous mes pas le ſort creuſe un abyme !
Je vois autour de moi le danger & le crime !
Poliſonte, un ſujet de qui les attentats....

EURICLES.

Diſſimulez, madame, il porte ici ſes pas.

SCENE III.

MEROPE, POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

MADAME, il faut enfin que mon cœur ſe déploie.
Ce bras qui vous ſervit m'ouvre au trône une voie;
Et les chefs de l'état, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis oppoſés qui déſolaient Meſsènes,
Qui verſaient tant de ſang, qui formaient tant de haines,
Il ne reſte aujourd'hui que le vôtre & le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel ſoutien :
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raiſon, tout nous lie :
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aſpire à régner, peut aſpirer à vous.
Je me connais, je ſais, que, blanchi ſous les armes,
Ce front triſte & ſévère a pour vous peu de charmes;
Je ſais que vos appas, encor dans leur printems,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
Mais la raiſon d'état connaît peu ces caprices :
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices

Ne peuvent ſe couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le ſceptre & vous, pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, madame, un orgueil téméraire ;
Vous êtes de nos rois & la fille & la mère ;
Mais l'état veut un maître, & vous devez ſonger
Que pour garder vos droits il les faut partager.

MEROPE.

Le ciel qui m'accabla du poids de ſa diſgrace,
Ne m'a point préparé à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'oſez propoſer
De trahir ſa mémoire, & de vous épouſer ?
Moi, j'irais de mon fils, du ſeul bien qui me reſte,
Déchirer avec vous l'héritage funeſte ?
Je mettrais en vos mains ſa mère & ſon état,
Et le bandeau des rois ſur le front d'un ſoldat ?

POLIFONTE.

Un ſoldat tel que moi peut juſtement prétendre
A gouverner l'état, quand il l'a ſu défendre.
Le premier qui fut roi fut un ſoldat heureux.
Qui ſert bien ſon pays n'a pas beſoin d'ayeux.
Je n'ai plus rien du ſang qui m'a donné la vie :
Ce ſang s'eſt épuiſé, verſé pour la patrie :
Ce ſang coula pour vous : & malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus.
Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MEROPE.

Un parti ! Vous barbare, au mépris de nos loix !
Eſt-il d'autre parti que celui de vos rois ?
Eſt-ce là cette foi, ſi pure & ſi ſacrée,

Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée ?
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ces dieux dont il sort, & dont il tient l'empire ?

POLIFONTE.

Il est encor douteux si votre fils respire.
Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux,
Redemander son trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas ; Messène veut un maître
Eprouvé par le tems, digne en effet de l'être ;
Un roi qui la défende : & j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Egiste jeune encor, & sans expérience,
Etalerait en vain l'orgueil de sa naissance ;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage,
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage ;
C'est le fruit des travaux & du sang répandu ;
C'est le prix du courage : & je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pilos & d'Amphrise :
Revoyez votre époux, & vos fils malheureux,
Presque en votre présence assassinés par eux :
Revoyez-moi, madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie :
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés :
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
Voilà mes droits, madame, & mon rang & mon titre.
La valeur fit ces droits : le ciel en est l'arbitre.

Que votre fils revienne ; il apprendra ſous moi,
Les leçons de la gloire, & l'art de vivre en roi;
Il verra ſi mon front ſoutiendra la couronne.
Le ſang d'Alcide eſt beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur, & plus noble, & plus grand :
Je ſonge à reſſembler au dieu dont il deſcend :
En un mot, c'eſt à moi de défendre la mère,
Et de ſervir au fils & d'exemple & de père.

MÉROPE.

N'affectez point ici des ſoins ſi généreux,
Et ceſſez d'inſulter à mon fils malheureux.
Si vous oſez marcher ſur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un héraclide.
Ce dieu, dont vous ſeriez l'injuſte ſucceſſeur,
Vengeur de tant d'états, n'en fut point raviſſeur.
Imitez ſa juſtice, ainſi que ſa vaillance :
Défendez votre roi, ſecourez l'innocence :
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez ſa mère à force de vertu:
Dans vos murs relevés rappellez votre maître.
Alors juſques à vous je deſcendrais peut-être.
Je pourrais m'abaiſſer ; mais je ne peux jamais
Devenir la complice & le prix des forfaits.



SCENE IV.

POLIFONTE EROX.

EROX.

SEIGNEUR, attendez-vous que ſon ame fléchiſſe?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de ſon caprice !
Vous avez ſu du trône applanir le chemin ;
Et pour vous y placer vous attendez ſa main ?

POLIFONTE.

Entre ce trône & moi je vois un précipice,
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchiſſe.
Mérope attend Egiſte : & le peuple aujourd'hui,
Si ſon fils reparaît, peut ſe tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai ſon père & ſes deux frères,
De ce trône ſanglant je m'ouvris les barrières :
En vain, dans ce palais, où la ſédition
Rempliſſait tout d'horreur & de confuſion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & ſombre
Couvrît mes attentats du ſecret de ſon ombre :
En vain, du ſang des rois, dont je ſuis l'oppreſſeur,
Les peuples abuſés m'ont cru le défenſeur.
Nous touchons au moment où mon ſort ſe décide.
S'il reſte un rejetton de la race d'Alcide,
Si ce fils, tant pleuré, dans Meſsène eſt produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de ſang & de naiſſance
Revivront dans les cœurs, y prendront ſa défenſe.
Le ſouvenir du père, & cent rois pour ayeux,
Cet honneur prétendu d'être iſſu de nos dieux ;

Les cris, le défespoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puiffance encor mal affurée.
Egifte eft l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans fon berceau je voulus l'étouffer.
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me fervaient arracha fon enfance :
Narbas, depuis ce tems, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai fes courriers ; ma jufte prévoyance
De Mérope & de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le fort, il peut fe démentir ;
De la nuit du filence un fecret peut fortir ;
Et des dieux quelquefois la longue patience
Fait fur nous à pas lents defcendre la vengeance.

EROX.

Ah ! livrez-vous fans crainte à vos heureux deftins.
La prudence eft le dieu qui veille à vos deffeins.
Vos ordres font fuivis : déjà vos fatellites
D'Elide & de Mefsène occupent les limites.
Si Narbas reparait, fi jamais à leurs yeux
Narbas ramène Egifte, ils périffent tous deux.

POLIFONTE.

Mais, me réponds-tu bien de leur aveugle zèle ?

EROX.

Vous les avez guidés par une main fidelle :
Aucun d'eux ne connaît ce fang qui doit couler,
Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur eft dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant, qui demande un refuge ;
L'autre, comme un efclave, & comme un meurtrier,

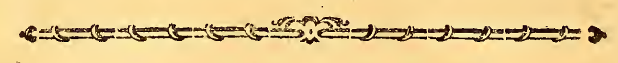
Qu'à la rigueur des loix il faut facrifier.

POLIFONTE.

Eh bien, encor ce crime ! Il m'eft trop néceffaire.
Mais en perdant le fils, j'ai befoin de la mère ;
J'ai befoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'ufurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidele,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs ; à peine ils font à moi :
Echauffés par l'efpoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne, il les ravit de même.
Toi, dont le fort dépend de ma grandeur fuprême,
Appui de mes projets, par tes foins dirigés,
Erox, va réunir les efprits partagés,
Que l'avare en fecret te vende fon fuffrage ;
Affure au courtifan ma faveur en partage,
Du lâche qui balance échauffe les efprits :
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer aux pieds du trône en vain m'a fu conduire ;
C'eft encor peu de vaincre, il faut favoir féduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pouffer l'art enfin jufqu'à m'en faire aimer.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, EURICLES, ISMEMIE.

MEROPE.

Quoi! l'univers ſe tait ſur le deſtin d'Egiſte!
Je n'entends que trop bien ce ſilence ſi triſte.
Aux frontières d'Elide enfin n'a-t-on rien ſu?

EURICLES.

On n'a rien découvert, & tout ce qu'on a vu,
C'eſt un jeune étranger, de qui la main ſanglante
D'un meurtre encor récent paraiſſait dégoûtante;
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MEROPE.

Un meurtre! Un inconnu! Qu'a-t-il fait, Euriclès?
Quel ſang a-t-il verſé? Vous me glacez de crainte.

EURICLES.

Triſte effet de l'amour dont votre ame eſt atteinte!
Le moindre événement vous porte un coup mortel;
Tout ſert à déchirer ce cœur trop maternel:
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos eſprits doivent être agités.
De crimes, de brigands ces bords ſont infectés;
C'eſt le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La juſtice eſt ſans force; & nos champs, & nos villes

Redemandent aux dieux, trop long-tems négligés,
Le ſang des citoyens l'un par l'autre égorgés,
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MEROPE.

Quel eſt cet inconnu ? Répondez-moi, vous dis-je.

EURICLES.

C'eſt un de ces mortels du ſort abandonnés,
Nourris dans la baſſeſſe, aux travaux condamnés;
Un malheureux ſans nom, ſi l'on croit l'apparence.

MEROPE.

N'importe ; quel qu'il ſoit, qu'il vienne en ma préſence.
Le témoin le plus vil, & les moindres clartés,
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me preſſe ;
Mais ayez-en pitié, reſpectez ma faibleſſe :
Mon cœur a tout à craindre, & rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURICLES.

(*à Iſménie.*)

Vous ſerez obéie. Allez, & qu'on l'amène.
Qu'il paraiſſe à l'inſtant aux regards de la reine.

MEROPE.

Je ſens que je vais prendre un inutile ſoin.
Mon déſeſpoir m'aveugle, il m'emporte trop loin :
Vous ſavez s'il eſt juſte. On comble ma miſère ;
On détrône le fils ; on outrage la mère.
Polifonte, abuſant de mon triſte deſtin,
Oſe enfin s'oublier juſqu'à m'offrir ſa main.

EURICLES.

Vos malheurs ſont plus grands que vous ne pouvez croire.

Je ſais que cet hymen offenſe votre gloire,
Mais je vois qu'on l'exige ; & le ſort irrité
Vous fait de cet opprobre une néceſſité.
C'eſt un cruel parti ; mais c'eſt le ſeul, peut-être,
Qui pourrait conſerver le trône à ſon vrai maître.
Tel eſt le ſentiment des chefs & des ſoldats ;
Et l'on croit...

MEROPE.

Non, mon fils ne le ſouffrirait pas.
L'exil, où ſon enfance a langui condamnée,
Lui ſerait moins affreux que ce lâche hyménée.

EURICLES.

Il le condamnerait, ſi, paiſible en ſon rang,
Il n'en croyait ici que les droits de ſon ſang ;
Mais ſi par les malheurs ſon ame était inſtruite,
Sur ſes vrais intérêts s'il réglait ſa conduite,
De ſes triſtes amis s'il conſultait la voix,
Et la néceſſité ſouveraine des loix,
Il verrait que jamais ſa malheureuſe mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MEROPE.

Ah ! que me dites-vous !

EURICLES.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zèle & vos calamités.

MEROPE.

Quoi ! Vous me demandez que l'intérêt ſurmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Poliſonte !
Vous, qui me l'avez peint de ſi noires couleurs !

EURICLES.

Je l'ai peint dangereux, je connais ſes fureurs ;
Mais il eſt tout-puiſſant ; mais rien ne lui réſiſte ;
Il eſt ſans héritier, & vous aimez Egiſte.

MEROPE.

Ah ! c'eſt ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Poliſonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours, & d'hymen, & d'empire ?
Parlez-moi de mon fils ; dites-moi s'il reſpire.
Cruel ! apprenez-moi...

EURICLES.

Voici cet étranger,
Que vos triſtes ſoupçons brûlaient d'interroger.

SCENE II.

MEROPE, EURICLES, EGISTE *enchaîné*, ISMENIE, gardes.

EGISTE, *dans le fond du théatre, à Iſménie*

EST-ce là cette reine auguſte & malheureuſe,
Celle de qui la gloire, & l'infortune affreuſe,
Retentit juſqu'à moi dans le fond des déſerts ?

ISMENIE.

Raſſurez-vous, c'eſt elle. (*elle ſort.*)

EGISTE.

O dieu de l'univers !
Dieu, qui formas ſes traits, veille ſur ton image.
La vertu ſur le trône eſt ton plus digne ouvrage.

MEROPE.

C'eſt là ce meurtrier ? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors ſi doux ait un cœur ſi cruel ?
Approche malheureux, & diſſipe tes craintes.
Réponds-moi : de quel ſang tes mains ſont-elles teintes ?

EGISTE.

O reine ! pardonnez. Le trouble, le reſpect,
Glacent ma triſte voix tremblante à votre aſpect.
(*à Euriclès.*)
Mon ame, en ſa préſence, étonnée, attendrie...

MEROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

EGISTE.

D'un jeune audacieux ; que les arrêts du ſort,
Et ſes propres fureurs, ont conduit à la mort.

MEROPE.

D'un jeune homme ! Mon ſang s'eſt glacé dans mes veines.
Ah !... T'était-il connu ?

EGISTE.

Non : les champs de Meſsènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout eſt nouveau pour moi.

MEROPE.

Quoi ! Ce jeune inconnu s'eſt armé contre toi ?
Tu n'aurais employé qu'une juſte défenſe ?

EGISTE.

J'en atteſte le ciel ; il ſait mon innocence.
Aux bords de la Pamiſe, en un temple ſacré,
Où l'un de vos ayeux, Hercule, eſt adoré,
J'oſais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes ;
Je ne pouvais offrir, ni préſens, ni victimes ;

Né dans la pauvreté, j'offrais de ſimples vœux,
Un cœur pur & ſoumis, préſent des malheureux.
Il ſemblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-deſſus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé ſoudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers ſon déclin.
Quel eſt donc, m'ont-ils dit, le deſſein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?
L'un & l'autre à ces mots ont levé le poignard;
Le ciel m'a ſecouru dans ce triſte haſard.
Cette main, du plus jeune a puni la furie;
Percé de coups, madame, il eſt tombé ſans vie:
L'autre a fuit lâchement, tel qu'un vil aſſaſſin.
Et moi, je l'avouerai, de mon ſort incertain,
Ignorant de quel ſang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps enſanglanté:
Je fuyais, vos ſoldats m'ont bientôt arrêté:
Ils ont nommé Mérope, & j'ai rendu les armes.

EURICLES.

Eh! madame, d'où vient que vous verſez des larmes?

MEROPE.

Te le dirai-je? Hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendriſſait, tout mon cœur s'eſt troublé.
Cresfonte, ô ciel!... j'ai cru... Que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresfonte.
Jeux cruels du haſard, en qui me montrez-vous
Une ſi fauſſe image, & des rapports ſi doux?
Affreux reſſouvenir, quel vain ſonge m'abuſe!

EURICLES.

Rejettez donc, madame, un ſoupçon qui l'accuſe ;
Il n'a rien d'un barbare, & rien d'un impoſteur.

MEROPE.

Les dieux ont ſur ſon front imprimé la candeur.
Demeurez ; en quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

EGISTE.

En Elide.

MEROPE.

Qu'entends-je ! en Elide ! Ah ! peut-être...
L'Elide ... répondez ... Narbas vous eſt connu ?
Le nom d'Egiſte au moins juſqu'à vous eſt venu ?
Quel était votre état, votre rang, votre père?

EGISTE.

Mon père eſt un vieillard accablé de miſère ;
Policlète eſt ſon nom ; mais Egiſte, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MEROPE.

O dieux ! vous vous jouez d'une triſte mortelle.
J'avais de quelque eſpoir une faible étincelle :
J'entrevoyais le jour, & mes yeux affligés
Dans la profonde nuit ſont déjà replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce ?

EGISTE.

Si la vertu ſuffit pour faire la nobleſſe,
Ceux dont je tiens le jour, Policlète, Sirris,
Ne ſont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur ſort les avilit ; mais leur ſage conſtance
Fait reſpecter en eux l'honorable indigence.
Sous ſes ruſtiques toits, mon père vertueux

Fait le bien, ſuit les loix, & ne craint que les dieux.

MEROPE.

Chaque mot qu'il me dit, eſt plein de nouveaux charmes :
Pourquoi donc le quitter, pourquoi cauſer ſes larmes ?
Sans doute il eſt affreux d'être privé d'un fils.

EGISTE.

Un vain deſir de gloire a ſéduit mes eſprits.
On me parlait ſouvent des troubles de Meſsène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
Sur-tout de ſes vertus dignes d'un autre prix :
Je me ſentais ému par ces triſtes récits.
De l'Elide en ſecret dédaignant la molleſſe,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeuneſſe,
Servir ſous vos drapeaux, & vous offrir mon bras ;
Voilà le ſeul deſſein qui conduiſit mes pas.
Ce faux inſtinct de gloire égara mon courage :
A mes parens, flétris ſous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les ſecours :
C'eſt ma première faute, elle a troublé mes jours.
Le ciel m'en a puni : le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, & m'a rendu coupable.

MEROPE.

Il ne l'eſt point, j'en crois ſon ingénuité :
Le menſonge n'a point cette ſimplicité.
Tendons à ſa jeuneſſe une main bienfaiſante ;
C'eſt un infortuné que le ciel me préſente.
Il ſuffit qu'il ſoit homme, & qu'il ſoit malheureux.
Mon fils peut éprouver un ſort plus rigoureux.
Il me rappelle Egiſte ; Egiſte eſt de ſon âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,

Inconnu, fugitif, & par-tout rebuté,
Il ſouffre le mépris qui ſuit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
Pour le ſang de nos dieux quel horrible partage!
Si du moins . . .

SCENE III.

MEROPE, EGISTE, EURICLES, ISMENIE.

ISMENIE.

AH! madame, entendez-vous ces cris?
Savez-vous bien . . .

MEROPE.

Quel trouble alarme tes eſprits?

ISMENIE.

Poliſonte l'emporte, & nos peuples volages
A ſon ambition prodiguent leurs ſuffrages.
Il eſt roi, c'en eſt fait.

EGISTE.

J'avais cru que les dieux
Auraient placé Mérope au rang de ſes ayeux.
Dieux! que plus on eſt grand, plus vos coups ſont à craindre!
Errant, abandonné, je ſuis le moins à plaindre.
Tout homme a ſes malheurs.

(*On emmène Egiſte.*)

EURICLES *à Mérope.*

Je vous l'avais prédit:
Vous avez trop bravé ſon offre & ſon crédit.

MEROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abyme où nous ſommes.
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes.
J'en attendais juſtice ; ils la refuſent tous.

EURICLES.

Permettez que du moins j'aſſemble autour de vous
Ce peu de nos amis, qui dans un tel orage
Pourraient encor ſauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, & d'un peuple d'ingrats.

SCENE IV.

MÉROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

L'Etat n'eſt point ingrat ; non, madame, on vous aime ;
On vous conſerve encor l'honneur du diadême :
On veut que Polifonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir ſouverain.

MEROPE.

On oſe me donner au tyran qui me brave ;
On a trahi le fils, on fait la mère eſclave.

ISMENIE.

Le peuple vous rappelle aux rang de vos ayeux ;
Suivez ſa voix, madame, elle eſt la voix des dieux.

MEROPE.

Inhumaine, tu veux pue Mérope avilie,
Rachète un vain honneur à force d'infamie !

SCENE V.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

EURICLES.

MADAME, je reviens en tremblant devant vous ;
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups ;
Rappellez votre force à ce dernier outrage.

MEROPE.

Je n'en ai plus ; les maux ont lassé mon courage ?
Mais, n'importe ; parlez.

EURICLES.

C'en est fait ; & le sort...
Je ne puis achever.

MEROPE.

Quoi ! mon fils !

EURICLES.

Il est mort ;
Il est trop vrai ; déjà cette horrible nouvelle
Consterne vos amis, & glace tout leur zèle.

MEROPE.

Mon fils est mort !

ISMENIE.

O dieux !

EURICLES.

D'indignes assassins,
Des piéges de la mort ont semé les chemins.
Le crime est consommé.

MEROPE.

Quoi ! ce jour que j'abhorre,

Ce ſoleil luit pour moi ! Mérope vit encore !
Il n'eſt plus ! Quelles mains ont déchiré ſon flanc ?
Quel monſtre a répandu les reſtes de mon ſang ?

EURICLES.

Hélas ! cet étranger ; ce ſéducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu pourſuivie,
Pour qui tant de pitié naiſſait dans votre ſein,
Lui que vous protégiez !

MEROPE.

Ce monſtre eſt l'aſſaſſin !

EURICLES.

Oui, madame ; on en a des preuves trop certaines ;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ſes compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui ſur Egiſte a mis ſes mains hardies,
A pris de votre fils les dépouilles chéries,
(*On apporte cette armure dans le fond du théatre.*)
L'armure que Narbas emporta de ces lieux :
Le traître avait jeté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques ſanglantes.

MEROPE.

Ah! que me dites-vous ? Mes mains, ces mains tremblantes
En armèrent Cresfonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.
O dépouille trop chère, en quelles mains livrée !
Quoi ! ce monſtre avait pris cette armure ſacrée ;

EURICLES.

Celle qu'Egiſte même apportait en ces lieux.

MEROPE.

Et teinte de ſon ſang on la montre à mes yeux!
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

EURICLES.

C'était Narbas, c'était ſon déplorable guide;
Poliſonte l'avoue.

MEROPE.

Affreuſe vérité!
Hélas! de l'aſſaſſin le bras enſanglanté,
Pour dérober aux yeux ſon crime & ſon parjure,
Donne à mon fils ſanglant les flots pour ſépulture.
Je vois tout. O mon fils, quel horrible deſtin!

EURICLES.

Voulez-vous tout ſavoir de ce lâche aſſaſſin?

SCENE VI.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE, EROX,
Gardes de Poliſonte.

EROX.

MADAME, par ma voix, permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels momens vous offre ſon ſecours.
Il a ſu que d'Egiſte on a tranché les jours;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine....

MEROPE.

Il y prend part, & je le crois ſans peine;
Il en jouit du moins, & les deſtins l'ont mis
Au trône de Creſfonte, au trône de mon fils.

EROX.

Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'eſt plus, le ſanglant héritage,
Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous ;
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable :
Le droit de le punir eſt un droit reſpectable,
C'eſt le devoir des rois, le glaive de Thémis,
Ce grand ſoutien du trône, à lui ſeul eſt commis :
A vous, comme à ſon peuple, il veut rendre juſtice.
Le ſang des aſſaſſins eſt le vrai ſacrifice
Qui doit de votre hymen enſanglanter l'autel.

MEROPE.

Non, je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Poliſonte eſt roi, je veux que ſa puiſſance
Laiſſe à mon déſeſpoir le ſoin de ma vengeance.
Qu'il règne, qu'il poſsède & mes biens & mon rang ;
Tout l'honneur que je veux, c'eſt de venger mon ſang.
Ma main eſt à ce prix ; allez, qu'il s'y prépare :
Je la retirerai du ſein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

EROX.

Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets ſon cœur ſera ſenſible.



SCENE VII.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

MEROPE.

NON, ne m'en croyez point; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.
Au ſein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
Mais ce bras à l'inſtant m'arrachera la vie.

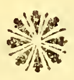
EURICLES.

Madame, au nom des dieux..?

MEROPE.

Ils m'ont trop pourſuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,
Joindre un ſceptre étranger au ſceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?
Moi vivre, moi lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus!
Sous un maître odieux, dévorant ma triſteſſe,
Attendre dans les pleurs une affreuſe vieilleſſe!
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre, & la mort un devoir.

Fin du ſecond acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NARBAS.

O Douleur ! ô regrets ! ô vieilleſſe peſante !
Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de ſon obſcurité.
Je l'ai perdu ; la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître ?
Quels maux ſont en ces lieux accumulés ſur moi !
Je reviens ſans Egiſte ; & Poliſonte eſt roi !
Cet heureux artiſan de fraudes & de crimes,
Cet aſſaſſin farouche, entouré de victimes,
Qui nous perſécutant de climats en climats,
Sema par-tout la mort, attachée à nos pas :
Il règne, il affermit le trône qu'il profane !
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne.
Dieux ! cachez mon retour à ſes yeux pénétrans.
Dieux ! dérobez Egiſte au fer de ſes tyrans.
Guidez-moi vers ſa mère, & qu'à ſes pieds je meure.
Je vois, je reconnais cette triſte demeure,
Où le meilleur des rois a reçu le trépas,
Où ſon fils tout ſanglant fut ſauvé dans mes bras.
Hélas ! après quinze ans d'exil & de misère,
Je viens coûter encor des larmes à ſa mère.

A qui me déclarer ? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami dont la main me conduiſe à ſes yeux ;
Aucun ne ſe préſente à ma débile vue.
Je vois près d'une tombe une foule éperdue :
J'entends des cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais
Un dieu perſécuteur habite pour jamais.

SCENE II.

NARBAS, ISMENIE, *dans le fond du théatre, où l'on découvre le tombeau de Cresfonte.*

ISMENIE.
QUEL eſt cet inconnu, dont la vue indiſcrette
Oſe troubler la reine, & percer ſa retraite ?
Eſt-ce de nos tyrans quelque miniſtre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

NARBAS.
Oh ! qui que vous ſoyez, excuſez mon audace :
C'eſt un infortuné qui demande une grace.
Il peut ſervir Mérope ; il voudrait lui parler.

ISMENIE.
Ah ! quel tems prenez-vous pour oſer la troubler ?
Reſpectez la douleur d'une mère éperdue ;
Malheureux étranger, n'offenſez point ſa vue ;
Eloignez-vous.

NARBAS.
Hélas ! au nom des dieux vengeurs,
Accordez cette grace à mon âge, à mes pleurs.
Je ne ſuis point, madame, étranger dans Meſsène.

Croyez, ſi vous ſervez, ſi vous aimez la reine,
Que mon cœur à ſon ſort attaché comme vous,
De ſa longue infortune a ſenti tous les coups.
Quelle eſt donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMENIE.

C'eſt la tombe d'un roi, des dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresfonte.

NARBAS *allant vers le tombeau.*

O mon maître ! ô cendres que j'adore !

ISMENIE.

L'épouſe de Cresfonte eſt plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblé ſes malheurs inouis ?

ISMENIE.

Le coup le plus terrible ; on a tué ſon fils.

NARBAS.

Son fils Egiſte, ô dieux ! le malheureux Egiſte !

ISMENIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un ſort ſi triſte.

NARBAS.

Son fils ne ſerait plus ?

ISMENIE.

Un barbare aſſaſſin
Aux portes de Meſsène a déchiré ſon ſein.

NARBAS.

O déſeſpoir ! ô mort, que ma crainte a prédite !
Il eſt aſſaſſiné ? Mérope en eſt inſtruite ?
Ne vous trompez-vous pas ?

ISMENIE.

Des ſignes trop certains
Ont éclairé nos yeux ſur ces affreux deſtins.
C'eſt vous en dire aſſez ; ſa perte eſt aſſurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de ſoins !

ISMENIE.

Au déſeſpoir livrée,
Mérope va mourir ; ſon courage eſt vaincu :
Pour ſon fils ſeulement Mérope avait vécu :
Des nœuds qui l'arrêtaient ſa vie eſt dégagée :
Mais avant de mourir elle ſera vengée ;
Le ſang de l'aſſaſſin par ſa main doit couler ;
Au tombeau de Cresfonte elle va l'immoler.
Le roi qui l'a permis cherche à flatter ſa peine ;
Un des ſiens en ces lieux doit aux pieds de la reine
Amener à l'inſtant ce lâche meurtrier,
Qu'au ſang d'un fils ſi cher on va ſacrifier.
Mérope cependant, dans ſa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeſte écarter tout le monde.

NARBAS *s'en allant.*

Hélas ! s'il eſt ainſi, pourquoi me découvrir ?
Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCENE III.

ISMENIE *ſeule.*

CE vieillard eſt ſans doute un citoyen fidele ;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zèle :

Il pleure : & tout le refte, efclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférens.
Quel fi grand intérêt prend-il à nos alarmes ?
La tranquille pitié fait verfer moins de larmes :
Il montrait pour Egifte un cœur trop paternel !
Hélas! courons à lui .... Mais quel objet cruel !

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE, EURICLES, EGISTE *enchaîné*, gardes, facrificateurs.

MEROPE.

Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui foient égaux au crime ;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

EGISTE.

On m'a vendu bien cher un inftant de faveur.
Secourez-moi, grands dieux, à l'innocent propices.

EURICLES.

Avant que d'expirer, qu'il nomme fes complices.

MEROPE *avançant.*

Oui, fans doute, il le faut. Monftre ! qui t'a porté
A ce comble du crime, à tant de cruauté ?
Que t'ai-je fait ?

EGISTE.

Les dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins fi ma bouche a connu l'impofture.
J'avais dit à vos pieds la fimple vérité ;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité ;

Vous étendiez ſur moi votre main protectrice;
Qui peut avoir ſi-tôt laſſé votre juſtice ?
Et quel eſt donc ce ſang qu'a verſé mon erreur ?
Quel nouvel intérêt vous parle en ſa faveur ?

MEROPE.

Quel intérêt ? barbare !

EGISTE.

Hélas ! ſur ſon viſage
J'entrevois de la mort la douloureuſe image :
Que j'en ſuis attendri ! J'aurais voulu cent fois
Racheter de mon ſang l'état où je la vois.

MEROPE.

Le cruel ! à quel point on l'inſtruiſit à feindre !
Il m'arrache la vie, & ſemble encor me plaindre.

(*Elle ſe jette dans les bras d'Iſménie.*)

EURICLES.

Madame, vengez-vous, & vengez à la fois
Les loix, & la nature, & le ſang de nos rois.

EGISTE.

A la cour de ces rois telle eſt donc la juſtice ?
On m'accueille, on me flatte, on réſout mon ſupplice.
Quel deſtin m'arrachait à mes triſtes forêts ?
Vieillard infortuné, quels ſeront vos regrets ?
Mère trop malheureuſe, & dont la voix ſi chère
M'avait prédit....

MEROPE.

Barbare ! Il te reſte une mère.
Je ſerais mère encor ſans toi, ſans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

EGISTE.

Si tel eſt mon malheur,
S'il était votre fils, je ſuis trop condamnable.
Mon cœur eſt innocent, mais ma main eſt coupable.
Que je ſuis malheureux ! Le ciel ſait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie, & pour vous, & pour lui.

MEROPE.

Quoi, traître ! quand ta main lui ravit cette armure...

EGISTE.

Elle eſt à moi.

MEROPE.

Comment ? que dis-tu ?

EGISTE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins ayeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MEROPE.

Qui ? ton père ? en Elide ? En quel trouble il me jette !
Son nom ? parle : réponds.

EGISTE.

Son nom eſt Policlète :
Je vous l'ai déja dit.

MEROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié ſuſpendait ma fureur ?
C'en eſt trop ; ſecondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monſtre, ce perfide.

(*Levant le poignard.*)

Mânes de mon cher fils, mes bras enſanglantés....

NARBAS *paraiſſant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire ? ô dieux !

MEROPE.

Qui m'appelle ?

NARBAS.

Arrêtez.

Hélas ! il eſt perdu, ſi je nomme ſa mère,

S'il eſt connu.

MEROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtez.

EGISTE *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père !

MEROPE.

Son père !

EGISTE *à Narbas.*

Hélas ! que vois-je ? où portez-vous vos pas !

Venez-vous être ici témoin de mon trépas ?

NARBAS.

Ah ! madame, empêchez qu'on acheve le crime.

Euriclès, écoutez, écartez la victime,

Que je vous parle.

EURICLES *emmène Egiſte, & ferme le fond du théatre.*

O ciel !

MEROPE *s'avançant.*

Vous me faites trembler :

J'allais venger mon fils.

NARBAS *ſe jetant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.

Egiſte...

MEROPE *laiſſant tomber le poignard.*

Eh bien ! Egiſte ?

NARBAS.

O reine infortunée !
Celui dont votre main tranchait la deſtinée,
C'eſt Egiſte...

MEROPE.

Il vivrait ?

NARBAS.

C'eſt lui, c'eſt votre fils.

MEROPE *tombant dans les bras d'Iſménie.*

Je me meurs !

ISMENIE.

Dieux puiſſans !

NARBAS *à Iſménie.*

Rappellez ſes eſprits.
Hélas ! ce juſte excès de joie & de tendreſſe,
Ce trouble ſi ſoudain, ce remords qui la preſſe,
Vont conſumer ſes jours uſés par la douleur.

MEROPE *revenant à elle.*

Ah, Narbas ! eſt-ce vous ? eſt-ce un ſonge trompeur ?
Quoi ! c'eſt vous ? c'eſt mon fils ? qu'il vienne, qu'il paraiſſe.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juſte tendreſſe.
(*à Iſménie.*)
Vous, cachez à jamais ce ſecret important ;
Le ſalut de la reine & d'Egiſte en dépend.

MEROPE.

Ah ! quel nouveau danger empoiſonne ma joie ?

Cher Egiſte ! quel dieu défend que je te voie ?
Ne m'eſt-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

NARBAS.

Ne le connaiſſant pas, vous alliez l'égorger ;
Et ſi ſon arrivée eſt ici découverte,
En le reconnaiſſant vous aſſurez ſa perte.
Malgré la voix du ſang, feignez, diſſimulez ;
Le crime eſt ſur le trône, on vous pourſuit, tremblez.

SCENE V.

MEROPE, EURICLES, NARBAS, ISMENIE.

EURICLES.

AH ! madame, le roi commande qu'on ſaiſiſſe....

MEROPE.

Qui ?

EURICLES.

Ce jeune étranger qu'on deſtine au ſupplice.

MEROPE *avec tranſport.*

Eh bien ! cet étranger, c'eſt mon fils, c'eſt mon ſang.
Narbas, on va plonger le couteau dans ſon flanc !
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MEROPE.

C'eſt mon fils qu'on entraîne.
Pourquoi ? quelle entrepriſe exécrable & ſoudaine !
Pourquoi m'ôter Egiſte ?

EURICLES.

EURICLES.

Avant de vous venger,
Polifonte, dit-il, prétend l'interroger.

MEROPE.

L'interroger! qui? lui? fait-il quelle eſt ſa mère?

EURICLES.

Nul ne ſoupçonne encor ce terrible myſtère.

MEROPE.

Courons à Polifonte, implorons ſon appui.

NARBAS.

N'implorez que les dieux, & ne craignez que lui.

EURICLES.

Si les droits de ce fils font au roi quelque ombrage,
De ſon ſalut au moins votre hymen eſt le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le ſien.
Et dût ſa politique en être encor jalouſe,
Il faut qu'il ſerve Egiſte alors qu'il vous épouſe.

NARBAS.

Il vous épouſe! lui? quel coup de foudre! ô ciel!

MEROPE.

C'eſt mourir trop long-tems dans ce trouble cruel.
Je vais.....

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable!
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURICLES.

Narbas, elle eſt forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresfonte.

NARBAS.

Il en eſt l'aſſaſſin.

MEROPE.

Lui ? ce traître !

NARBAS.

Oui, lui-même : oui, ſes mains ſanguinaires
Ont égorgé d'Egiſte & le père, & les frères :
Je l'ai vu ſur mon roi, j'ai vu porter les coups,
Je l'ai vu tout couvert du ſang de votre époux.

MEROPE.

Ah dieux !

NARBAS.

J'ai vu ce monſtre entouré de victimes :
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes.
Il déguiſa ſa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais ;
Il y porta la flamme ; & parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du ſang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Aſſaſſin de ſon prince, il parut ſon vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée :
Et moi perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languiſſans.
Les dieux ont pris pitié de ſes jours innoçens :
Je l'ai conduit ſeize ans de retraite en retraite :
J'ai pris pour me cacher le nom de Policlète ;
Et lorſqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Poliſonte eſt ſon maître, & devient votre époux !

MEROPE.

Ah ! tout mon ſang ſe glace à ce récit horrible.

EURICLES.

On vient : c'eſt Poliſonte.

MEROPE

O dieux ! eſt-il poſſible ?

(*à Narbas.*)

Va, dérobe ſur-tout ta vue à ſa fureur.

NARBAS.

Hélas ! ſi votre fils eſt cher à votre cœur,
Avec ſon aſſaſſin diſſimulez, madame.

EURICLES.

Renfermons ce ſecret dans le fond de notre ame.
Un ſeul mot peut le perdre.

MEROPE *à Euriclès.*

Ah ! cours; & que tes yeux
Veillent ſur ce dépôt ſi cher, ſi précieux.

EURICLES.

N'en doutez point.

MEROPE.

Hélas ! j'eſpère en ta prudence :
C'eſt mon fils, c'eſt ton roi. Dieux ! ce monſtre s'avance.

SCENE VI.

MEROPE, POLIFONTE, EROX, ISMENIE, ſuite.

POLIFONTE.

LE trône vous attend, & les autels ſont prêts;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi, comme époux, le devoir me commande,
Que je venge le meurtre, & que je vous défende.

Deux complices déjà par mon ordre ſaiſis,
Vont payer de leur ſang, le ſang de votre fils.
Mais malgré tous mes ſoins, votre lente vengeance
A bien mal ſecondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet aſſaſſin ;
Vous-même, diſiez-vous, deviez percer ſon ſein.

MEROPE.

Plût aux dieux que mon bras fut le vengeur du crime !

POLIFONTE.

C'eſt le devoir des rois, c'eſt le ſoin qui m'anime.

MEROPE.

Vous ?

POLIFONTE.

Pourquoi donc, madame, avez-vous différé ?
Votre amour pour un fils ſerait-il altéré ?

MEROPE.

Puiſſent ſes ennemis périr dans les ſupplices !
Mais ſi ce meurtrier, ſeigneur, a des complices,
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas....
Ceux dont la race impie a maſſacré le père,
Pourſuivront à jamais, & le fils, & la mère.
Si l'on pouvait....

POLIFONTE.

C'eſt là ce que je veux ſavoir,
Et déjà le coupable eſt mis en mon pouvoir.

MEROPE.

Il eſt entre vos mains ?

POLIFONTE.

Oui, madame, & j'eſpère

Percer en lui parlant ce ténébreux myſtère.

MEROPE.

Ah ! barbare ! . . . A moi ſeule il faut qu'il ſoit remis.
Rendez-moi. . . Vous ſavez que vous l'avez promis.

à part.

O mon ſang ! ô mon fils ! quel ſort on vous prépare !

à Poliſonte.

Seigneur, ayez pitié.

POLIFONTE.

Quel tranſport vous égare ?
Il mourra.

MEROPE.

Lui ?

POLIFONTE.

Sa mort pourra vous conſoler.

MEROPE.

Ah ! je veux à l'inſtant le voir & lui parler.

POLIFONTE.

Ce mêlange inoui d'horreur & de tendreſſe,
Ces tranſports dont votre ame à peine eſt la maîtreſſe,
Ces diſcours commencés, ce viſage interdit,
Pourraient de quelque ombrage alarmer mon eſprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaiſir nouveau votre ame ſemble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener ?
Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en ſoupçonner ?
Quel eſt-il ?

MEROPE.

Eh ! ſeigneur, à peine ſur le trône,
La crainte, le ſoupçon déjà vous environne ?

POLIFONTE.

Partagez donc ce trône : & sûr de mon bonheur,
Je verrai les ſoupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope & Polifonte.

MEROPE *en pleurant.*

Les dieux vous ont donné le trône de Cresfonte ;
Il y manquait ſa femme, & ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable.

ISMENIE.

Eh, madame !

MEROPE.

Ah ! ſeigneur,
Pardonnez ... Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi, les dieux m'ont confondue.
Pardonnez ... De mon fils rendez-moi l'aſſaſſin.

POLIFONTE.

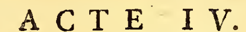
Tout ſon ſang, s'il le faut, va couler ſous ma main.
Venez, madame.

MEROPE.

O dieux ! dans l'horreur qui me preſſe
Secourez une mère, & cachez ſa faibleſſe.

Fin du troiſième acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLIFONTE EROX.

POLIFONTE.

A ſes emportemens, je croirais qu'à la fin
Elle a de ſon époux reconnu l'aſſaſſin;
Je croirais que ſes yeux ont éclairé l'abyme,
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi ſe refuſe à mes vœux;
Mais ce n'eſt pas ſon cœur, c'eſt ſa main que je veux.
Telle eſt la loi du peuple; il le faut ſatisfaire.
Cet hymen m'aſſervit & le fils & la mère;
Et par ce nœud ſacré qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une eſclave utile à mes deſſeins.
Qu'elle écoute à ſon gré ſon impuiſſante haine:
Au char de ma fortune il eſt tems qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler?
Que penſez-vous de lui?

EROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ſes diſcours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
J'en ſuis frappé, ſeigneur, & je n'attendais pas
Un courage auſſi grand dans un rang auſſi bas.

J'avouerai qu'en ſecret moi-même je l'admire.

POLIFONTE.

Quel eſt-il, en un mot ?

EROX.

Ce que j'oſe vous dire,
C'eſt qu'il n'eſt point ſans doute un de ces aſſaſſins
Diſpoſés en ſecret pour ſervir vos deſſeins.

POLIFONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'aſſurance ?
Leur conducteur n'eſt plus. Ma juſte défiance
A pris ſoin d'effacer, dans ſon ſang dangereux,
De ce ſecret d'état les veſtiges honteux ;
Mais ce jeune inconnu me tourmente & m'attriſte.
Me répondrez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egiſte ?
Croirai-je que toujours ſoigneux de m'obéir,
Le ſort juſqu'à ce point m'ait voulu prévenir ?

EROX.

Mérope dans les pleurs mourant déſeſpérée,
Eſt de votre bonheur une preuve aſſurée ;
Et tout ce que je vois le confirme en effet.
Plus fort que tous nos ſoins, le haſard a tout fait.

POLIFONTE.

Le haſard va ſouvent plus loin que la prudence ;
Mais j'ai trop d'ennemis, & trop d'expérience,
Pour laiſſer le haſard arbitre de mon ſort.
Quel que ſoit l'étranger, il faut hâter ſa mort.
Sa mort ſera le prix de cet hymen auguſte ;
Elle affermit mon trône : il ſuffit, elle eſt juſte.
Le peuple ſous mes loix pour jamais engagé,
Croira ſon prince mort, & le croira vengé.

Mais répondez : Quel eſt ce vieillard téméraire,
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de myſtère ?
Mérope allait verſer le ſang de l'aſſaſſin :
Ce vieillard, dites-vous, a retenu ſa main.
Que voulait-il ?

EROX.

Seigneur, chargé de ſa misère,
De ce jeune étranger ce vieillard eſt le père :
Il venait implorer la grace de ſon fils.

POLIFONTE.

Sa grace ? Devant moi je veux qu'il ſoit admis.
Ce vieillard me trahit, crois-moi, puiſqu'il ſe cache.
Ce ſecret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier ſur-tout excite mes ſoupçons.
Pourquoi, par quel caprice, & par quelles raiſons,
La reine qui tantôt preſſait tant ſon ſupplice,
N'oſe-t-elle achever ce juſte ſacrifice ?
La pitié paraiſſait adoucir ſes fureurs ;
Sa joie éclatait même à travers ſes douleurs.

EROX.

Qu'importe ſa pitié, ſa joie & ſa vengeance ?

POLIFONTE.

Tout m'importe : & de tout je ſuis en défiance.
Elle vient qu'on m'amène ici cet étranger.



SCENE II.

POLIFONTE, EROX, EGISTE, EURICLES, MEROPE, ISMENIE, gardes.

MEROPE.

REMPLISSEZ vos fermens, fongez à me venger;
Qu'à mes mains, à moi feule, on laiffe la victime.

POLIFONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous; baignez-vous au fang du criminel;
Et fur fon corps fanglant je vous mène à l'autel.

MEROPE.

Ah dieux !

EGISTE *à Polifonte.*

Tu vends mon fang à l'hymen de la reine ;
Ma vie eft peu de chofe, & je mourrai fans peine ;
Mais je fuis malheureux, innocent, étranger.
Si le ciel t'a fait roi, c'eft pour me protéger.
J'ai tué juftement un injufte adverfaire.
Mérope veut ma mort; je l'excufe, elle eft mère.
Je bénirai fes coups prêts à tomber fur moi :
Et je n'accufe ici qu'un tyran tel que toi.

POLIFONTE.

Malheureux, ofes-tu, dans ta rage infolente ? ....

MEROPE.

Eh ! feigneur, excufez fa jeuneffe imprudente.
Elevé loin des cours, & nourri dans les bois,
Il ne fait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLIFONTE.

Qu'entends-je! quel difcours! quelle furprife extrême!
Vous le juftifier!

MEROPE.

Qui moi, feigneur?

POLIFONTE.

Vous-même.
De cet égarement fortirez-vous enfin?
De votre fils, madame, eft-ce ici l'affaffin?

MEROPE.

Mon fils de tant de rois le déplorable refte,
Mon fils enveloppé dans un piége funefte,
Sous les coups d'un barbare....

ISMENIE.

O ciel! que faites-vous?

POLIFONTE.

Quoi! vos regards fur lui fe tournent fans courroux?
Vous tremblez à fa vue, & vos yeux s'attendriffent?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les rempliffent?

MEROPE.

Je ne les cache point; ils paraiffent affez:
La caufe en eft trop jufte, & vous la connaiffez.

POLIFONTE.

Pour en tarir la fource il eft tems qu'il expire.
Qu'on l'immole, foldats.

MEROPE *s'avançant.*

Cruel! qu'ofez-vous dire?

EGISTE.

Quoi! de pitié pour moi tous vos fens font faifis!

POLIFONTE.

Qu'il meure.

MEROPE.

Il eſt . . .

POLIFONTE.

Frappez.

MEROPE *ſe jetant entre Egiſte & les ſoldats.*

Barbare ! il eſt mon fils.

EGISTE.

Moi ! votre fils ?

MEROPE *en l'embraſſant.*

Tu l'es ; & ce ciel que j'atteſte,
Ce ciel qui t'a formé dans un ſein ſi funeſte,
Et qui trop tard, hélas ! a décillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

EGISTE.

Quel miracle, grands dieux ! que je ne puis comprendre !

POLIFONTE.

Une telle impoſture a de quoi me ſurprendre.
Vous, ſa mère ? Qui ? vous, qui demandiez ſa mort ?

EGISTE.

Ah ! ſi je meurs ſon fils, je rends grace à mon ſort.

MEROPE.

Je ſuis ſa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le ſecret de ma vie :
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresfonte, & ton maître, & ton roi.
Tu peux, ſi tu le veux, m'accuſer d'impoſture :
Ce n'eſt pas aux tyrans à ſentir la nature.
Ton cœur nourri de ſang n'en peut être frappé.

Oui, c'eſt mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLIFONTE.

Que prétendez-vous dire, & ſur quelles alarmes?

EGISTE.

Va, je me crois ſon fils; mes preuves ſont ſes larmes,
Mes ſentimens, mon cœur, par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni s'il n'était déſarmé.

POLIFONTE.

Ta rage auparavant ſera ſeule punie.
C'eſt trop.

MEROPE *ſe jetant à ſes genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie:
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux ſont noyés.
Que vous faut-il de plus? Mérope eſt à vos pieds:
Mérope les embraſſe, & craint votre colère.
A cet effort affreux jugez ſi je ſuis mère:
Jugez de mes tourmens; ma déteſtable erreur
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel: vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ſes jours infortunés,
Le voilà devant vous, & vous l'aſſaſſinez.
Son père eſt mort, hélas! par un crime funeſte;
Sauvez le fils: je puis oublier tout le reſte:
Sauvez le ſang des dieux, & de vos ſouverains;
Il eſt ſeul, ſans défenſe, il eſt entre vos mains.
Qu'il vive, & c'eſt aſſez. Heureuſe en mes miſères,
Lui ſeul il me rendra mon époux, & ſes frères.
Vous voyez avec moi ſes ayeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

EGISTE.

O reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresfonte eſt mon père,
En ceſſant d'avilir & ſa veuve, & ma mère.
Je ſais peu de mes droits quelle eſt la dignité ;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaiſſe.
De mon premier état j'ai bravé la baſſeſſe,
Et mes yeux du préſent ne ſont point éblouis.
Je me ſens né des rois, je me ſens votre fils.
Hercule, ainſi que moi, commença ſa carrière ;
Il ſentit l'infortune en ouvrant la paupière ;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir comme moi vaincu l'adverſité.
S'il m'a tranſmis ſon ſang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Ceſſez de le prier, ceſſez de démentir
Le ſang des demi-dieux dont on me fait ſortir.

POLIFONTE *à Mérope.*

Eh bien, il faut ici nous expliquer ſans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte :
Son courage me plait ; je l'eſtime & je crois
Qu'il mérite en effet d'être du ſang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'eſt pas de ces ſecrets qu'on croit ſans évidence.
Je le prends ſous ma garde, il m'eſt déjà remis ;
Et s'il eſt né de vous, je l'adopte pour fils.

EGISTE.

Vous m'adopter ?

MEROPE.

Hélas !

POLIFONTE.

Réglez ſa deſtinée.
Vous achetiez ſa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver.
L'amour fera-t-il moins, quand il faut le ſauver !

MEROPE.

Quoi, barbare !

POLIFONTE.

Madame, il y va de ſa vie.
Votre ame en ſa faveur parait trop attendrie,
Pour vouloir expoſer à mes juſtes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MEROPE.

Seigneur, que de ſon ſort il ſoit du moins le maître.
Daignez...

POLIFONTE.

C'eſt votre fils, madame, ou c'eſt un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui ſervir d'appui,
Ou je dois me venger, & de vous, & de lui.
C'eſt à vous d'ordonner ſa grace ou ſon ſupplice.
Vous êtes en un mot ſa mère ou ſa complice.
Choiſiſſez ; mais ſachez qu'au ſortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en préſence des dieux.
Vous, ſoldats, qu'on le garde ; & vous, que l'on me ſuive.
(*à Mérope.*)
Je vous attends ; voyez ſi vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon eſprit incertain ;
Confirmez ſa naiſſance en me donnant la main.

Votre ſeule réponſe, ou le ſauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MEROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir;
Rendez-le à mon amour, à mon vain déſeſpoir.

POLIFONTE.

Vous le verrez au temple.

EGISTE, *que les ſoldats emmènent.*

O reine auguſte & chère!
O vous que j'oſe à peine encor nommer ma mère,
Ne faites rien d'indigne, & de vous, & de moi:
Si je ſuis votre fils, je ſais mourir en roi.

SCENE III.

MEROPE *ſeule.*

CRUELS, vous l'enlevez; en vain je vous implore:
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô dieu trop imploré?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant deſiré?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime reſervée au bourreau de ſon père.
Ah! privez-moi de lui; cachez ſes pas errans,
Dans le fond des déſerts, à l'abri des tyrans.



SCENE IV.

MEROPE, NARBAS, EURICLES,

MEROPE.

SAIS-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée ?

NARBAS.

Je ſais que de mon roi la perte eſt aſſurée,
Que déjà dans les fers Egiſte eſt retenu,
Qu'on obſerve mes pas.

MEROPE.

C'eſt moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous !

MEROPE.

J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre ſon fils, peut le voir & ſe taire ;
J'ai parlé, c'en eſt fait : & je dois déſormais
Réparer ma faibleſſe à force de forfaits.
Quels forfaits dites-vous ?

SCENE V.

MEROPE, NARBAS, EURICLES, ISMENIE.

ISMENIE.

VOICI l'heure, madame,
Qu'il vous faut raſſembler les forces de votre ame.
Un vain peuple qui vole après la nouveauté,

Attend votre hyménée avec avidité.
Le tyran règle tout ; il ſemble qu'il apprête
L'appareil du carnage, & non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran, le grand-prêtre inſpiré,
A fait parler le dieu dans ſon temple adoré.
Au nom de vos ayeux, & du dieu qu'il atteſte,
Il vient de déclarer cette union funeſte.
Poliſonte, dit-il, a reçu vos ſermens ;
Meſsène en eſt témoin, les dieux en ſont garans.
Le peuple a répondu par des cris d'allégreſſe ;
Et ne ſoupçonnant pas le chagrin qui vous preſſe,
Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MEROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joie ?

NARBAS.

Pour ſauver votre fils quelle funeſte joie !

MEROPE.

C'eſt un crime effroyable, & déjà tu frémis.

NARBAS.

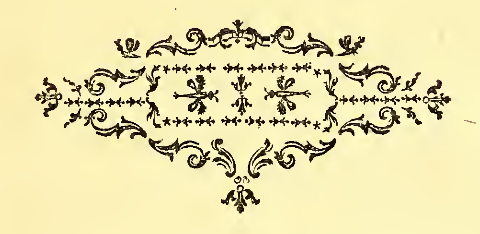
Mais c'en eſt un plus grand de perdre votre fils.

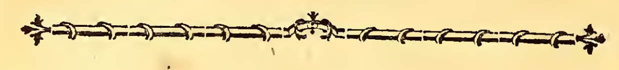
MEROPE.

Eh bien, le deſeſpoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, & plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel & moi, ſous la garde des dieux.
Il eſt né de leur ſang, ils prendront ſa défenſe ;
Ils ont aſſez long-tems trahi ſon innocence.
De ſon lâche aſſaſſin je prendrai les fureurs ;
L'horreur & la vengeance empliront tous les cœurs.

Tyrans, craignez les cris & les pleurs d'une mère.
On vient. Ah! je frissonne. Ah! tout me désespère.
On m'appelle, & mon fils est au bord du cercueil;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.
(*aux sacrificateurs.*)
Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeanee! ô tendresse! ô nature! ô devoir!
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au desespoir?

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EGISTE, NARBAS, EURICLES.

NARBAS.

Le tyran nous retient au palais de la reine,
Et notre destinée est encor incertaine.
Je tremble pour vous seul. Ah, mon prince! ah, mon fils!
Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.
Ah! vivez. D'un tyran désarmez la colère;
Conservez une tête, hélas! si nécessaire,
Si long-tems menacée, & qui m'a tant coûté.

EURICLES.

Songez que pour vous seul abaissant sa fierté,
Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

EGISTE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi, né de Mérope? & Cresfonte est mon père!
Son assassin triomphe; il commande, & je sers!
Je suis le sang d'Hercule, & je suis dans les fers!

NARBAS.

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide

Fut encor inconnu dans les champs de l'Elide !

EGISTE.

Et quoi ! Tous les malheurs aux humains réſervés,
Faut-il ſi jeune encor les avoir éprouvés ?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont aſſiégé ma vie.
De déſerts en déſerts, errant, perſécuté,
J'ai langui dans l'opprobre & dans l'obſcurité.
Le ciel ſait cependant, ſi parmi tant d'injures
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'ambraſſai les vertus qu'exigeait mon malheur.
Je reſpectai, j'aimai juſqu'à votre misère ;
Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre père.
Il m'en donnent un autre, & c'eſt pour m'outrager.
Je ſuis fils de Cresfonte, & ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache :
Un déteſtable hymen à ce monſtre l'attache :
Je maudis dans vos bras le jour où je ſuis né :
Je maudis le ſecours que vous m'avez donné.
Ah ! mon père ! ah ! pourquoi, d'une mère égarée,
Reteniez-vous tantôt la main déſeſpérée ?
Mes malheurs finiſſaient, mon ſort était rempli.

NARBAS.

Ah ! vous êtes perdu : le tyran vient ici.



SCENE II.

POLIFONTE, EGISTE, NARBAS, EURICLES, gardes.

POLIFONTE.

RETIREZ-vous (*a*) ; & toi dont l'aveugle jeuneſſe
Inſpire une pitié qu'on doit à la faibleſſe,
Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes deſtins de changer à ton choix.
Le préſent, l'avenir, & juſqu'à ta naiſſance,
Tout ton être, en un mot, eſt dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un ſeul mot t'élever,
Te laiſſer dans les fers, te perdre ou te ſauver.
Elevé loin des cours, & ſans expérience,
Laiſſe-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affecte point, dans ton ſort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu.
Si dans un rang obſcur le deſtin t'a fait naître,
Conforme à ton état, ſois humble avec ton maître.
Si le haſard heureux t'a fait naître d'un roi,
Rends-toi digne de l'être, en ſervant près de moi.
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple;
Elle a ſubi mes loix, & marche vers le temple.
Suis ſes pas & les miens, viens aux pieds de l'autel,
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puiſque tu crains les dieux, atteſte leur puiſſance;
Prends-les tous à témoin de ton obéiſſance.

(1) Narbas & Euriclès s'éloignent un peu.

La porte des grandeurs eſt ouverte pour toi.
Un refus te perdra, choiſis, & réponds-moi.

EGISTE.

Tu me vois déſarmé, comment puis-je répondre ?
Tes diſcours, je l'avoue, ont de quoi me confondre;
Mais rends-moi ſeulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
Je répondrai pour lors, & tu pourras connaître,
Qui de nous deux, perfide, eſt l'eſclave ou le maître;
Si c'eſt à Poliſonte à régler mes deſtins,
Et ſi le fils des rois punit les aſſaſſins.

POLIFONTE.

Faible & fier ennemi, ma bonté t'encourage :
Tu me crois aſſez grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas juſqu'à punir en toi
Un eſclave inconnu qui s'attaque à ſon roi.
Eh bien! cette bonté, qui s'indigne & ſe laſſe,
Te donne un ſeul moment pour obtenir ta grace.
Je t'attends aux autels, & tu peux y venir.
Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire;
Qu'aucun autre ne ſorte, & n'oſe le conduire.
Vous, Narbas, Euriclès, je le laiſſe en vos mains.
Tremblez, vous répondrez de ſes caprices vains.
Je connais votre haine, & j'en ſais l'impuiſſance;
Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il ſoit né de Mérope, ou qu'il ſoit votre fils,
D'un conſeil imprudent ſa mort ſera le prix.

SCENE III.

EGISTE, NARBAS, EURICLES.

EGISTE.

AH ! je n'en recevrai que du ſang qui m'anime.
Hercule, inſtruis mon bras à me venger du crime :
Eclaire mon eſprit du ſein des immortels !
Poliſonte m'appelle aux pieds de tes autels ;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah ! mon prince, êtes-vous las de vivre ?

EURICLES.

Dans ce péril, du moins, ſi nous pouvions vous ſuivre !
Mais laiſſez-nous le tems d'éveiller un parti,
Qui tout faible qu'il eſt, n'eſt point anéanti.
Souffrez. . . .

EGISTE.

En d'autre tems mon courage tranquille,
Au frein de vos leçons ſerait ſouple & docile.
Je vous croirais tous deux ; mais dans un tel malheur,
Il ne faut conſulter que le ciel & ſon cœur.
Qui ne peut ſe réſoudre, aux conſeils s'abandonne ;
Mais le ſang des héros ne croit ici perſonne.
Le ſort en eſt jeté . . . Ciel ! qu'eſt-ce que je vois ?
Mérope !



SCENE IV.

MEROPE, EGISTE, NARBAS, EURICLES, ſuite.

MEROPE.

LE tyran m'oſe envoyer vers toi ;
Ne crois pas que je vive après cet hyménée :
Mais cette honte horrible, où je ſuis entraînée,
Je la ſubis pour toi, je me fais cet effort ;
Fais-toi celui de vivre, & commande à ton ſort.
Cher objet des terreurs dont mon ame eſt atteinte,
Toi pour qui je connais & la honte & la crainte,
Fils des rois & des dieux, mon fils, il faut ſervir.
Pour ſavoir ſe venger, il faut ſavoir ſouffrir.
Je ſens que ma faibleſſe & t'indigne & t'outrage ;
Je t'en aime encor plus, & je crains davantage.
Mon fils...

EGISTE.

Oſez me ſuivre.

MEROPE.

Arrête. Que fais-tu ?
Dieux ! je me plains à vous de ſon trop de vertu.

EGISTE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?
Entendez-vous ſa voix ? êtes-vous reine & mère ?
Si vous l'êtes, venez.

MEROPE.

Il ſemble que le ciel
T'élève en ce moment au-deſſus d'un mortel.
Je reſpecte mon ſang, je vois le ſang d'Alcide.

Ah ! parle : remplis-moi de ce dieu qui te guide.
Il te preſſe, il t'inſpire. O mon fils ! mon cher fils !
Achève, & rend la force à mes faibles eſprits.

EGISTE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeſte ?

MEROPE.

J'en eus quand j'étais reine, & le peu qui m'en reſte,
Sous un joug étranger baiſſe un front abattu ;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu.
Poliſonte eſt haï ; mais c'eſt lui qu'on couronne :
On m'aime, & l'on me fuit.

EGISTE.

Quoi ! tout vous abandonne !
Ce monſtre eſt à l'autel ?

MEROPE.

Il m'attend.

EGISTE.

Ses ſoldats
A cet autel horrible accompagnent ſes pas ?

MÉROPE.

Non : la porte eſt livrée à leur troupe cruelle ;
Il eſt environné de la foule infidelle
Des mêmes courtiſans que j'ai vus autrefois
S'empreſſer à ma ſuite, & ramper ſous mes loix.
Et moi de tous les ſiens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi ſeul je peux ouvrir l'entrée.

EGISTE.

Seul je vous y ſuivrai ; j'y trouverai des dieux,
Qui puniſſent le meurtre, & qui ſont mes ayeux.

MEROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

EGISTE.

Ils m'éprouvaient sans doute.

MEROPE.

Eh ! quel est ton dessein ?

EGISTE.

Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, tristes amis, vous connaîtrez du moins,
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.

(*à Narbas en l'embrassant.*)

Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage;
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCENE V.

NARBAS, EURICLES.

NARBAS.

QUE va-t-il faire ? Hélas ! tous mes soins sont trahis ;
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
J'espérais que du tems la main tardive & sure
Justifierait les dieux en vengeant leur injure,
Qu'Egiste reprendrait son empire usurpé;
Mais le crime l'emporte, & je meurs détrompé.
Egiste va se perdre à force de courage ;
Il désobéira, la mort est son partage.

EURICLES.

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés ?

NARBAS.

C'eſt le ſignal du crime.

EURICLES.

Ecoutons.

NARBAS.

Frémiſſez.

EURICLES.

Sans doute qu'au moment d'épouſer Poliſonte,
La reine en expirant a prévenu ſa honte.
Tel était ſon deſſein dans ſon mortel ennui.

NARBAS.

Ah! ſon fils n'eſt donc plus. Elle eût vécu pour lui.

EURICLES.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre,
Qui s'approche en grondant, & qui fond ſur la terre.

NARBAS.

J'entends de tous côtés les cris des combattans,
Les ſons de la trompette, & les voix des mourans.
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURICLES.

Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle eſcorte,
Qui court, qui ſe diſſipe, & qui va loin de nous?

NARBAS.

Va-t-elle du tyran ſervir l'affreux courroux?

EURICLES.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On ſe mêle, on combat.

NARBAS.

Quel ſang va-t-on répandre?
De Mérope & du roi le nom remplit les airs.

EURICLES.

Graces aux immortels ! les chemins ſont ouverts.
Allons voir à l'inſtant s'il faut mourir ou vivre.

(Il ſort.)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous ſuivre ?
O dieu ! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le ſang de mes rois autrefois éprouvés :
Que je donne du moins les reſtes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCENE VI.

NARBAS, ISMENIE, peuple.

NARBAS.

QUEL ſpectacle ! Eſt-ce vous, Iſménie ?
Sanglante, inanimée, eſt-ce vous que je vois ?

ISMENIE.

Ah laiſſez-moi reprendre & la vie & la voix.

NARBAS.

Mon fils eſt-il vivant ? Que devient notre reine ?

ISMENIE.

De mon ſaiſiſſement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux...

NARBAS.

Que fait Egiſte ?

ISMENIE.

Il eſt ... le digne fils des dieux ;
Egiſte ! Il a frappé le coup le plus terrible.

Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit ſi rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils ! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains !

ISMENIE.

La victime était prête, & de fleurs couronnée ;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
Polifonte, l'œil fixe, & d'un front inhumain,
Préſentait à Mérope une odieuſe main ;
Le prêtre prononçait les paroles ſacrées ;
Et la reine au milieu des femmes éplorées,
S'avançant triſtement, tremblante entre mes bras,
Au-lieu de l'hyménée invoquait le trépas :
Le peuple obſervait tout dans un profond ſilence.
Dans l'enceinte ſacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros ſemblable aux immortels :
Il court, c'était Egiſte ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y ſaiſit, d'une main aſſurée,
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs ſont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux ;
Je l'ai vu qui frappait ce monſtre audacieux.
Meurs, tyran, diſait-il, dieux, prenez vos victimes.
Erox, qui de ſon maître a ſervi tous les crimes,
Erox, qui dans ſon ſang voit ce monſtre nager,
Lève une main hardie, & penſe le venger.
Egiſte ſe retourne, enflammé de furie :
A côté de ſon maître il le jette ſans vie.
Le tyran ſe relève, il bleſſe le héros ;
De leur ſang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.

Sa mère .... Ah ! que l'amour inſpire de courage !
Quel tranſport animait ſes efforts & ſes pas !
Sa mère .... Elle s'élance au milieu des ſoldats.
C'eſt mon fils, arrêtez, ceſſez, troupe inhumaine ;
C'eſt mon fils ; déchirez ſa mère, & votre reine,
Ce ſein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple eſt agité.
Un gros de nos amis, que ſon danger excite,
Entr'elle & ces ſoldats vole & ſe précipite.
Vous euſſiez vu ſoudain les autels renverſés,
Dans des ruiſſeaux de ſang leurs débris diſperſés ;
Les enfans écraſés dans les bras de leurs mères ;
Les frères méconnus, immolés par leurs frères ;
Soldats, prêtres, amis, l'un ſur l'autre expirans ;
On marche, on eſt porté ſur les corps des mourans ;
On veut fuir ; on revient, & la foule preſſée,
D'un bout du temple à l'autre eſt vingt fois repouſſée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, & dérobe Egiſte & la reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole enſanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : il eſt mort, il tombe, il eſt vainqueur.
Je cours, je me conſume, & le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts & des débris.
Venez, ſuivez mes pas, joignez-vous à mes cris.
Venez : j'ignore encor, ſi la reine eſt ſauvée,
Si de ſon digne fils la vie eſt conſervée,
Si le tyran n'eſt plus. Le trouble, la terreur,

Tout ce désordre horrible eſt encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine providence,
Achève ton ouvrage, & ſoutiens l'innocence;
A nos malheurs paſſés meſure tes bienfaits.
O ciel! conſerve Egiſte, & que je meure en paix.
Ah! parmi ces ſoldats ne vois-je point la reine?

SCENE VII.

MEROPE, ISMENIE, NARBAS, peuple, ſoldats.

(*On voit dans le fond du théatre le corps de Poliſonte couvert d'une robe ſanglante.*)

MEROPE.

GUERRIERS, prêtres, amis, citoyens de Meſsène,
Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encor, Egiſte eſt votre roi;
Il a puni le crime, il a vengé ſon père.
Celui que vous voyez traîné ſur la pouſſière,
C'eſt un monſtre ennemi des dieux & des humains:
Dans le ſein de Cresfonte il enfonça ſes mains.
Cresfonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils ſont tombés ſous les coups de ce traître.
Il opprimait Meſsène: il uſurpait mon rang;
Il m'offrait une main fumante de mon ſang.
(*En courant vers Egiſte qui arrive la hache à la main.*)
Celui que vous voyez, vainqueur de Poliſonte,
C'eſt le fils de vos rois, c'eſt le ſang de Cresfonte;

C'eſt

C'eſt le mien, c'eſt le ſeul qui reſte à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?
Regardez ce vieillard, c'eſt lui dont la prudence
Aux mains de Poliſonte arracha ſon enfance.
Les dieux ont fait le reſte.

NARBAS.

Oui, j'atteſte ces dieux,
Que c'eſt-là votre roi qui combattait pour eux.

EGISTE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère?
Un fils qu'elle défend? un fils qui venge un père?
Un roi vengeur du crime?

MEROPE.

Et ſi vous en doutez,
Reconnaiſſez mon fils aux coups qu'il a portés;
A votre délivrance, à ſon ame intrépide.
Eh! quel autre jamais qu'un deſcendant d'Alcide,
Nourri dans la miſere, à peine en ſon printems,
Eût pu venger Meſsène, & punir les tyrans?
Il ſoutiendra ſon peuple, il vengera la terre.
Ecoutez: le ciel parle; entendez ſon tonnerre:
Sa voix qui ſe déclare & ſe joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, & dit qu'il eſt mon fils.



SCENE DERNIERE.

MEROPE, EGISTE, ISMENIE, NARBAS, EURICLES, peuple.

EURICLES.

Ah! montrez-vous, madame, à la ville calmée.
Du retour de ſon roi la nouvelle ſemée,
Volant de bouche en bouche, a changé les eſprits.
Nos amis ont parlé, les cœurs ſont attendris:
Le peuple impatient verſe des pleurs de joie;
Il adore le roi que le ciel lui renvoie;
Il bénit votre fils, il bénit votre amour;
Il conſacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler ſon auguſte viſage;
On veut revoir Narbas; on veut vous rendre hommage.
Le nom de Poliſonte eſt partout abhorré;
Celui de votre fils, le vôtre eſt adoré.
O roi! venez jouir du prix de la victoire;
Ce prix eſt notre amour, il vaut mieux que la gloire.

EGISTE.

Elle n'eſt point à moi: cette gloire eſt aux dieux,
Ainſi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère;
Et vous, mon cher Narbas, ſoyez toujours mon père.

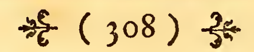
Fin du cinquième & dernier acte.

LE FANATISME,

OU

MAHOMET LE PROPHETE,

TRAGÉDIE.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

J'Ai cru rendre ſervice aux amateurs des belles-lettres, de publier une tragédie du Fanatiſme, *ſi défigurée en France par deux éditions ſubreptices. Je ſais très-certainement qu'elle fut compoſée par l'auteur en* 1736, *& que dès-lors il en envoya une copie au prince royal, depuis roi de Pruſſe, qui cultivait les lettres avec des ſuccès ſurprenans, & qui en fait encor ſon délaſſement principal.*

J'étais à Lille en 1741 *quand monſieur de* Voltaire *y vint paſſer quelques jours; il y avait la meilleure troupe d'acteurs qui ait jamais été en province. Elle repréſenta cet ouvrage d'une manière qui ſatisfit beaucoup une très-nombreuſe aſſemblée; le gouverneur de la province & l'intendant y aſſiſtèrent pluſieurs fois. On trouva que cette piéce était d'un goût ſi nouveau, & ce ſujet ſi délicat parut traité avec tant de ſageſſe, que pluſieurs prélats voulurent en voir une repréſentation par les mêmes acteurs dans une maiſon particulière. Ils en jugèrent comme le public.*

L'auteur fut encor aſſez heureux pour faire parvenir ſon manuſcrit entre les mains d'un des premiers hommes de l'Europe & de l'égliſe (a), *qui ſoutenait le poids des affaires avec fermeté, & qui jugeait des ouvrages d'eſprit avec un goût très-sûr, dans un âge où les hommes parviennent rarement,*

(*a*) Le cardinal de Fleury.

& où l'on conserve encor plus rarement son esprit & sa délicatesse. Il dit, que la piéce était écrite avec toute la circonspection convenable, & qu'on ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet; mais que pour ce qui regardait la poésie, il y avait encor des choses à corriger. Je sais en effet, que l'auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un homme qui tient le même rang, & qui n'a pas moins de lumières.

Enfin, l'ouvrage approuvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à Paris le 9 d'Août 1742. *Il y avait une loge entière remplie des premiers magistrats de cette ville; des ministres y furent présens. Ils pensèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déjà cités.*

Il se trouva (a) à cette première représentation quelques personnes qui ne furent pas de ce sentiment unanime. Soit que dans la rapidité de la représentation ils n'eussent pas suivi assez le fil de l'ouvrage, soit qu'ils fussent accoutumés au théatre, ils furent blessés que Mahomet *ordonnât un meurtre, & se servit de sa religion pour encourager à l'assassinat un jeune homme qu'il fait l'instrument de son crime. Ces personnes, frappées de cette atrocité, ne firent pas assez réflexion, qu'elle est donnée dans la piéce comme le plus horrible de tous*

(*a*) Le fait est que l'abbé *Desfontaines*, & quelques hommes aussi méchans que lui, dénoncèrent cet ouvrage comme scandaleux & impie; & cela fit tant de bruit, que le cardinal de *Fleury* premier ministre, qui avait lu & approuvé la piéce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer.

les crimes, & que même il eſt moralement impoſſible qu'elle puiſſe être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté; ce qui eſt la manière la plus ordinaire de ſe tromper. Ils avaient raiſon aſſurément d'être ſcandaliſés, en ne conſidérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aiſément ramenés. Mais dans la première chaleur de leur zèle ils dirent, que la piéce était un ouvrage très-dangereux, fait pour former des Ravaillacs *& des* Jacques Cléments.

*On eſt bien ſurpris d'un tel jugement: & ces meſſieurs l'ont déſavoué ſans doute. Ce ſerait dire, qu'*Hermione *enſeigne à aſſaſſiner un roi, qu'*Electre *apprend à tuer ſa mère, que* Cléopatre *&* Médée *montrent à tuer leurs enfans. Ce ſerait dire qu'*Harpagon *forme des avares, le* Joueur *des joueurs,* Tartuffe *des hypocrites. L'injuſtice même contre* Mahomet *ſerait bien plus grande que contre toutes ces piéces; car le crime du faux prophéte y eſt mis dans un jour beaucoup plus odieux que ne l'eſt aucun des vices & des déréglemens que toutes ces piéces repréſentent. C'eſt préciſément contre les* Ravaillacs *& les* Jacques Cléments *que la piéce eſt compoſée; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'eſprit, que ſi* Mahomet *avait été écrit du tems de* Henri III *& de* Henri IV, *cet ouvrage leur aurait ſauvé la vie. Eſt-il poſſible, qu'on ait pu faire un tel reproche à l'auteur de la* HENRIADE, *lui qui a élevé ſa voix ſi ſouvent dans ce poëme & ailleurs, je ne dis pas ſeulement contre de tels attentats, mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire?*

J'avoue, que plus j'ai lu les ouvrages de cet écri-

vain, plus je les ai trouvé caractérisés par l'amour du bien public ; il inspire partout l'horreur contre les emportemens de la rébellion, de la persécution & du fanatisme. Y a-t-il un bon citoyen qui n'adopte toutes les maximes de la Henriade? *Ce poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu?* Mahomet *me paraît écrit entiérement dans le même esprit, & je suis persuadé que ses plus grands ennemis en conviendront.*

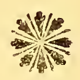
Il vit bientôt, qu'il se formait contre lui une cabale dangereuse; les plus ardens avaient parlé à des hommes en place, qui ne pouvant voir la représentation de la piéce, devaient les en croire. L'illustre Molière, *la gloire de la France, s'était trouvé autrefois à-peu-près dans le même cas, lorsqu'on joua le* Tartuffe ; *il eut recours directement à* Louis le Grand, *dont il était connu & aimé. L'autorité de ce monarque dissipa bientôt les interprétations sinistres qu'on donnait au* Tartuffe. *Mais les tems sont différens ; la protection qu'on accorde à des arts tout nouveaux, ne peut pas être toujours la même, après que ces arts ont été longtems cultivés. D'ailleurs, tel artiste n'est pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aisément. Il eût fallu des mouvemens, des discussions, un nouvel examen. L'auteur jugea plus à propos de retirer sa piéce lui-même, après la troisième représentation, attendant que le tems adoucit quelques esprits prévenus ; ce qui ne peut manquer d'arriver dans une nation aussi spirituelle & aussi éclairée que la française* (a). *On mit dans les nouvelles publiques que*

(a) Ce que l'éditeur semblait espérer en 1742 est arrivé en 1751. La piéce fut représentée alors avec un prodigieux con-

la tragédie de Mahomet *avait été défendue par le gouvernement. Je puis aſſurer, qu'il n'y a rien de plus faux. Non-ſeulement il n'y a pas eu le moindre ordre donné à ce ſujet, mais il s'en faut beaucoup que les premières têtes de l'état, qui virent la repréſentation, aient varié un moment ſur la ſageſſe qui règne dans cet ouvrage.*

Quelques perſonnes ayant tranſcrit à la hâte pluſieurs ſcènes aux repréſentations, & ayant eu un ou deux rôles des acteurs, en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandeſtinement. Il eſt aiſé de voir à quel point elles diffèrent du véritable ouvrage que je donne ici. Cette tragédie eſt précédée de pluſieurs piéces intéreſſantes, dont une des plus curieuſes, à mon gré, eſt la lettre que l'auteur écrivit à ſa Majeſté le roi de Pruſſe, lorſqu'il repaſſa par la Hollande, après être allé rendre ſes reſpects à ce monarque. C'eſt dans de telles lettres, qui ne ſont pas d'abord deſtinées à être publiques, qu'on voit les véritables ſentimens des hommes. J'eſpère qu'elles feront aux véritables philoſophes le même plaiſir qu'elles m'ont fait.

cours. Les cabales & les perſécutions cédèrent au cri public, d'autant plus qu'on commençait à ſentir quelque honte d'avoir forcé à quitter ſa patrie un homme qui travaillait pour elle.



A SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE.

A Roterdam 20 Janvier 1742.

SIRE,

JE reſſemble à préſent aux pélerins de la *Mecque*, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de VOTRE MAJESTÉ, ne connait que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette *tragédie de Mahomet*, dont elle a bien voulu, il y a déjà long-tems, voir les premières esquiſſes. C'eſt un tribut que je paie à l'amateur des arts, au juge éclairé, ſur-tout au philoſophe, beaucoup plus qu'au ſouverain.

VOTRE MAJESTÉ ſait quel eſprit m'animait en compoſant cet ouvrage. L'amour du genre humain & l'horreur du fanatiſme, deux vertus qui ſont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours penſé que la *tragédie* ne doit pas être un ſimple ſpectacle, qui touche le cœur ſans le corriger. Qu'importent au genre humain les paſſions & les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne ſervent pas à nous inſtruire ? On avoue que la *comédie de Tartuffe*, ce chef-d'œuvre qu'au-

cune nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocrifie dans toute fa laideur. Ne peut-on pas effayer d'attaquer dans une tragédie, cette efpèce d'impofture qui met en œuvre à la fois l'hypocrifie des uns & la fureur des autres? Ne peut-on pas remonter jufqu'à ces anciens fcélérats, fondateurs illuftres de la fuperftition & du fanatifme, qui les premiers ont pris le couteau fur l'autel pour faire des victimes de ceux qui refufaient d'être leurs difciples?

Ceux qui diront, que les tems de ces crimes font paffés, qu'on ne verra plus de *Barcochebas*, de *Mahomet*, de *Jeans de Leyde*, &c. que les flammes des guerres de religion font éteintes, font, ce me femble, trop d'honneur à la nature humaine. Le même poifon fubfifte encor, quoique moins développé : cette pefte, qui femble étouffée, reproduit de tems en tems des germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les prophêtes des Cevennes tuer au nom de DIEU ceux de leur fecte qui n'étaient pas affez foumis ?

L'action, que j'ai peinte, eft atroce ; & je ne fais, fi l'horreur a été plus loin fur aucun théatre. C'eft un jeune homme né avec de la vertu, qui féduit par fon fanatifme, affaffine un vieillard qui l'aime, & qui dans l'idée de fervir DIEU, fe rend coupable, fans le favoir, d'un parricide ; c'eft un impofteur qui ordonne ce meurtre, & qui promet à l'affaffin un incefte pour récompenfe. J'avoue, que c'eft mettre l'horreur fur le théatre ; & VOTRE MAJESTÉ eft bien perfuadée,

qu'il ne faut pas que la tragédie consiste uniquement dans une déclaration d'amour, une jalousie & un mariage.

Nos historiens même nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. *Séide* ne sait pas du moins que celui qu'il assassine est son père; & quand il a porté le coup; il éprouve un repentir aussi grand que son crime. Mais *Mézerai* rapporte, qu'à Melun un père tua son fils de sa main pour sa religion, & n'en eut aucun repentir. On connaît l'aventure des deux frères *Diaz*, dont l'un était à Rome & l'autre en Allemagne, dans les commencemens des troubles excités par *Luther*. *Barthelemi Diaz* apprenant à *Rome*, que son frère donnait dans les opinions de *Luther* à *Francfort*, part de Rome dans le dessein de l'assassiner, arrive & l'assassine. J'ai lu dans *Herrera*, auteur espagnol, que ce *Barthelemi Diaz risquait beaucoup par cette action*; *mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit.* Herrera, dans une religion toute sainte & toute ennemie de la cruauté, dans une religion qui enseigne à souffrir & non à se venger, était donc persuadé que la probité peut conduire à l'assassinat & au parricide! Et on ne s'élévera pas de tous côtés contre ces maximes infernales?

Ce sont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monstre qui priva la *France* de *Henri le Grand*: voilà ce qui plaça le portrait de *Jacque Clément* sur l'autel, & son nom parmi les bienheureux; c'est ce qui coûta la vie à *Guillaume* prince d'*Orange*, fondateur de la liberté & de la

grandeur des Hollandais. D'abord *Salcede* le bleſſa au front d'un coup de piſtolet : & *Strada* raconte que *Salcede* (ce ſont ſes propres mots) n'oſa entreprendre cette action qu'après avoir purifié ſon ame par la confeſſion aux pieds d'un dominicain, & l'avoir fortifiée par le pain céleſte. *Herrera* dit quelque choſe de plus inſenſé & de plus atroce : *Eſtando firme con el exemplo de nueſtro Salvador Jeſu Chriſto y de ſus Sanctos.* Balthazar Girard, qui ôta enfin la vie à ce grand-homme, en uſa de même que *Salcede.*

Je remarque, que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes étaient de jeunes gens comme *Seïde. Balthazar Girard* avait environ vingt ans. Quatre Eſpagnols, qui avaient fait avec lui ſerment de tuer le prince, étaient de même âge. Le monſtre qui tua *Henri III* n'avait que vingt-quatre ans. *Poltrot*, qui aſſaſſina le grand duc de *Guiſe*, en avait vingt-cinq ; c'eſt le tems de la ſéduction & de la fureur. J'ai été preſque témoin en Angleterre de ce que peut ſur une imagination jeune & faible la force du fanatiſme. Un enfant de ſeize ans, nommé *Shepherd*, ſe chargea d'aſſaſſiner le roi *George I.* votre aïeul maternel. Quelle était la cauſe qui le portait à cette phrénéſie ? C'était uniquement que *Shepherd* n'était pas de la même religion que le roi. On eut pitié de ſa jeuneſſe, on lui offrit ſa grace, on le ſollicita long-tems au repentir ; il perſiſta toujours à dire, qu'il vallait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & que s'il était libre, le premier uſage qu'il ferait de ſa liberté ſerait de tuer ſon prince. Ainſi on fut obligé

de l'envoyer au ſupplice comme un monſtre qu'on déſeſpérait d'apprivoiſer.

J'oſe dire, que quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aiſément on eſt prêt à ſacrifier la nature à la ſuperſtition. Que de pères ont déteſté & déshérité leurs enfans! que de frères ont pourſuivi leurs frères par ce funeſte principe! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille.

Si la ſuperſtition ne ſe ſignale pas toujours par ces excès qui ſont comptés dans l'hiſtoire des crimes, elle fait dans la ſociété tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faire. Elle déſunit les amis, elle diviſe les parens; elle perſécute le ſage, qui n'eſt qu'homme de bien, par la main du fou qui eſt enthouſiaſte. Elle ne donne pas toujours de la cigue à *Socrate*, mais elle bannit *Deſcartes* d'une ville qui devait être l'aſile de la liberté, elle donne à *Jurieu*, qui faiſait le prophête, aſſez de crédit pour réduire à la pauvreté le ſavant & le philoſophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une floriſſante jeuneſſe qui court à ſes leçons, le ſucceſſeur du grand *Leibnitz*; & il faut pour le rétablir que le ciel faſſe naître un roi philoſophe; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raiſon humaine ſe perfectionne par la philoſophie qui fait tant de progrès en Europe. En vain, vous ſurtout, GRAND PRINCE, vous efforcez-vous de pratiquer & d'inſpirer cette philoſophie ſi humaine; on voit dans ce même ſiècle, où la raiſon élève ſon trône d'un côté, le plus abſurde fanatiſme dreſſer encor ſes autels de l'autre.

On pourra me reprocher, que donnant trop à mon zèle, je fais commettre dans cette piéce un crime à *Mahomet*, dont en effet il ne fut point coupable.

M. le comte de *Boulainvilliers* écrivit, il y a quelques années, la vie de ce prophête. Il essaya de le faire passer pour un grand-homme, que la providence avait choisi pour punir les chrétiens, & pour changer la face d'une partie du monde. M. *Sale*, qui nous a donné une excellente version de l'alcoran en anglais, veut faire regarder *Mahomet* comme un *Numa* & comme un *Thésée*. J'avoue, qu'il faudrait le respecter, si né prince légitime, ou appellé au gouvernement par le suffrage des siens, il avait donné des loix paisibles comme *Numa*, ou défendu ses compatriotes, comme on le dit de *Thésée*. Mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade; qu'associé à quelques malheureux Coracites; il leur persuade, qu'il s'entretient avec l'ange *Gabriel*; qu'il se vante d'avoir été ravi au ciel, & d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible, qui fait frémir le sens commun à chaque page; que pour faire respecter ce livre, il porte dans sa patrie le fer & la flamme; qu'il égorge les pères; qu'il ravisse les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort; c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser, à moins qu'il ne soit né Turc, & que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je sais que *Mahomet* n'a pas tramé précisément l'espèce de trahison qui fait le sujet de

cette tragédie. L'hiſtoire dit ſeulement qu'il enleva la femme de *Seïde*, l'un de ſes diſciples, & qu'il perſécuta *Abuſoſian*, que je nomme *Zopire*; mais quiconque fait la guerre à ſon pays, & oſe la faire au nom de DIEU, n'eſt-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre ſeulement une action vraie ſur la ſcène, mais des mœurs vraies, faire penſer les hommes comme ils penſent dans les circonſtances où ils ſe trouvent, & repréſenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, & ce que le fanatiſme peut exécuter de plus horrible. *Mahomet* n'eſt ici autre choſe que *Tartuffe* les armes à la main.

Je me croirai bien récompenſé de mon travail, ſi quelqu'une de ces ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impreſſions d'une fureur étrangère qui n'eſt pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funeſtes ſéductions par la lecture de cet ouvrage; ſi après avoir eu en horreur la malheureuſe obéiſſance de *Seïde*, elle ſe dit à elle-même: Pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient: Haïſſez, perſécutez, perdez celui qui eſt aſſez téméraire pour n'être pas de notre avis ſur des choſes même indifférentes que nous n'entendons pas? Que ne puis-je ſervir à déraciner de tels ſentimens chez les hommes! L'eſprit d'indulgence ferait des frères, celui d'intolérance peut former des monſtres.

C'eſt ainſi que penſe VOTRE MAJESTÉ. Ce ſerait pour moi la plus grande des conſolations de vivre auprès de ce roi philoſophe. Mon atta-

chement eſt égal à mes regrets ; & ſi d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les ſentimens que je dois à ce prince, qui penſe & qui parle en homme ; qui fuit cette fauſſe gravité ſous laquelle ſe cachent toujours la petiteſſe & l'ignorance ; qui ſe communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré ; qui veut toujours s'inſtruire, & qui peut inſtruire les plus éclairés.

Je ſerai toute ma vie avec le plus profond reſpect & la plus vive reconnaiſſance, &c.



LETTRE DE M. DE VOLTAIRE AU PAPE BENOIT XIV.

Bmo. PADRE,

La Santità Vostra perdonera l'ardire che prende uno de' più infimi fedeli, ma uno de maggiori ammiratori della virtù, di sottomettere al capo della vera religione questa opera contro il fondatore d'una falsa e barbara setta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la satira della crudeltà e degli errori d'un falso profeta, che al vicario ed imitatore d'un DIO *di verità e di mansuetudine?*

Vostra Santità mi conceda dunque di poter mettere a i suoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la sua protezzione per l'uno, e le sue benedizioni per l'altro. In tanto profundissimamente m'inchino, e le baccio i sacri piedi.

Parigi, 17 Agosto 1745.





RÉPONSE

DU

SOUVERAIN PONTIFE BENOIT XIV.

A M. DE VOLTAIRE.

BENEDICTUS P.P.XIV. dilecto filio salutem & apostolicam benedictionem.

SETTIMANE sono ci fu presentato da sua parte la sua bellissima tragedia di Mahomet, *la quale leggemmo con sommo piacere. Poi ci presentò il cardinal* Passionei *in di lei nome il suo eccellente poëma di* Fontenoy... *Monsignor* Leprotti *ci diede poscia il distico fatto da lei sotto il nostro ritratto. Ieri mattina il cardinal* Valenti *ci presentò la di lei lettera del 17 Agosto. In questa serie d'azzioni si contengono molti capi per ciascheduno de' quali ci riconosciamo in obligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti assieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per così singulare bontà verso di noi, assicurandola che abbiamo tutta la dovuta stima del suo tanto aplaudito merito.*

Publicato in Roma il di lei distico (a) *sopra-*

(*a*) Voici le distique.

Lambertinus hic est Romæ decus & pater orbis,
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.

detto, ci fu riferito esservi stato un suo paesano letterato che in una publica conversazione aveva detto peccare in una sillaba, avendo fatta la parola hic *breve, quando sempre deve esser longa.*

Rispondemmo che sbagliava, potendo essere la parola e breve e longa, conforme vuole il poëta, avendola Virgilio *fatta breve in quel verso :*

Solus hic inflexit sensus animumque labantem :

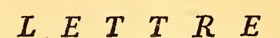
Avendola fatta longa in un altro :

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum.

Ci sembra d'aver risponsto ben expresso ancor che siano più di cinquanta anni che non abbiamo letto Virgilio. *Benche la causa sia propria della sua persona, abbiamo tanta buona idea della sua sincerità e probità che facciamo la stessa giudice sopra il punto della ragione a chi assista, se a noi o al suo oppositore, ed in tanto restiamo col dare a lei l'apostolica benedizione.*

Datum Romæ apud sanctam Mariam majorem die 19 Sept. 1745. Pontificatûs nostri anno sexto.





LETTRE DE REMERCIMENT DE M. DE VOLTAIRE. AU PAPE.

Non vengono tanto meglio figurate le fatezze di Vostra Beatitudine su i medaglioni che ho ricevuti dalia sua singolare benignità, di quello che si vendono expressi l'ingegno e l'animo suo nella lettera della quale s'è degnata d'honorarmi; ne pongo a i suoi piedi le più vive ed umilissime grazie.

Veramente sono in obligo di riconoscere la sua infallibilità nelle decisioni di letteratura, si come nelle altre cose più reverende: V. S. è più prattica del latino che quel francese il di cui sbaglio s'è degnata di corregere: mi meraviglio come si ricordi cosi appuntino del suo Virgilio. *Tra i più letterati monarchi furono sempre segnalati i sommi Pontifici; ma tra loro, credo che non se trovasse mai uno che adornasse tanta dottrina di tanti fregi di bella letteratura;*

Agnosco rerum dominos gentemque togatam.

Se il Francese che sbagliò nel reprendere questo hic, *avesse tenuto a mente* Virgilio *come fa Vostra*

Beatitudine, avrebbe potuto citare un bene adatto verſo dove hic *è breve e longo inſieme. Queſto bel verſo mi pareva un preſagio dei favori à me conferiti dalla ſua beneficenza. Eccolo.*

Hic vir hic eſt tibi quem promitti ſæpiùs audis.

Coſi Roma doveva gridare quando Bened. XIV. *fù eſaltato. In tanto baccio con ſomma riverenza e gratitudine i ſuoi ſacri piedi; &c.*



ACTEURS.

MAHOMET

ZOPIRE, sheich ou shérif de la Mecque.

OMAR, lieutenant de Mahomet.

SEIDE, } Esclaves de Mahomet.
PALMIRE, }

PHANOR, sénateur de la Mecque.

Troupe de Mecquois.

Troupe de musulmans.

La scène est à la Mecque.



Palmire, quel objet vient effrayer ma vue?

LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHÊTE, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUI moi, baiſſer les yeux devant ſes faux prodiges ?
Moi de ce fanatique encenſer les preſtiges ?
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni ?
Non. Que des juſtes dieux Zopire ſoit puni,
Si tu vois cette main, juſqu'ici libre & pure,
Careſſer la révolte & flatter l'impoſture !

PHANOR.

Nous chériſſons en vous ce zèle paternel
Du chef auguſte & ſaint du ſénat d'Iſmaël ;
Mais ce zèle eſt funeſte ; & tant de réſiſtance,

Sans lasser Mahomet, irrite sa vengeance.
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des loix,
Et des embrasemens d'une guerre immortelle
Etouffer sous vos pieds la première étincelle.
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obscur, un vil séditieux :
Aujourd'hui c'est un prince : il triomphe, il domine ;
Imposteur à la Mecque, & prophête à Médine,
Il fait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
Que dis-je ? en ces murs même une troupe égarée,
Des poisons de l'erreur avec zèle enivrée,
De ses miracles faux soutient l'illusion,
Répand le fanatisme & la sédition,
Appelle son armée, & croit qu'un dieu terrible
L'inspire, le conduit, & le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous sont unis ;
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis ?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque alarmée ont désolé l'enceinte ;
Et ce peuple, en tout tems chargé de vos bienfaits,
Crie encor à son père, & demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître ? Ah ! peuple sans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage.
Allez, partez en pompe, & servez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraser tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle ;
De mon cœur ulcéré la plaie est trop cruelle ;

Lui-même a contre moi trop de reſſentimens.
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans ;
Et moi juſqu'en ſon camp j'ai porté le carnage ;
La mort de ſon fils même honora mon courage.
Les flambeaux de la haine entre nous allumés,
Jamais des mains du tems ne ſeront conſumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point : mais cachez-en la flamme :
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ſes mains ravagés,
Vos malheureux enfans ſeront-ils mieux vengés ?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouſe, fille :
Ne perdez point l'état ; c'eſt là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les états que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périſſons, s'il le faut.

PHANOR.

Ah ! quel triſte courage,
Quand vous touchez au port, vous expoſe au naufrage ?
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ſes camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un ange de paix deſcendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet appaiſer le courroux.
Déjà par ſes hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle ſoit accordée ?
Tu veux que d'un ſi cher & ſi noble tréſor
Ses criminelles mains s'enrichiſſent encor ?
Quoi ! lorſqu'il nous apporte & la fraude & la guerre,
Lorſque ſon bras enchaîne & ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront ſa faveur,
Et la beauté ſera le prix de la fureur ?
Ce n'eſt pas qu'a mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuſe envie ;
Ce cœur triſte & flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut ſentir les feux d'un deſir inſenſé ;
Mais ſoit qu'en tous les tems un objet né pour plaire,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire ;
Soit que privé d'enfans je cherche à diſſiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper ;
Je ne ſais quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vuide affreux de mon ame étonnée.
Soit faibleſſe ou raiſon, je ne puis ſans horreur
La voir aux mains d'un monſtre, artiſan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureuſement docile,
Elle-même en ſecret pût chérir cet aſile ;
Je voudrais que ſon cœur, ſenſible à mes bienfaits,
Déteſtât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler ſous ces ſacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos dieux domeſtiques ;
Elle vient, & ſon front, ſiége de la candeur,
Annonce en rougiſſant les vertus de ſon cœur.

SCENE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

JEUNE & charmant objet, dont le ſort de la guerre,
Propice à ma vieilleſſe, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains;
Tout reſpecte avec moi vos malheureux deſtins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence:
Parlez; & s'il me reſte encor quelque puiſſance,
De vos juſtes deſirs ſi je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours ſeront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois ſous vos loix priſonnière,
Je dus à mes deſtins pardonner ma misère:
Vos généreuſes mains s'empreſſent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verſer.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'eſt de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'oſe ajouter les miens.
Il vous a demandé de briſer mes liens;
Puiſſiez-vous l'écouter, & puiſſai-je lui dire,
Qu'après le ciel & lui, je dois tout à Zopire!

ZOPIRE.

Ainſi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déſerts,
Cette patrie errante au trouble abandonnée.

PALMIRE.

La patrie eſt aux lieux où l'ame eſt enchaînée.

Mahomet a formé mes premiers ſentimens,
Et ſes femmes en paix guidaient mes faibles ans;
Leur demeure eſt un temple, où ces femmes ſacrées
Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas, fut le ſeul jour,
Où le ſort des combats a troublé leur ſéjour.
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours préſente aux lieux dont je ſuis ſéparée.

ZOPIRE.

J'entends : vous eſpérez partager quelque jour
De ce maître orgueilleux & la main & l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le révère, & mon ame tremblante
Croit voir dans Mahomet un dieu qui m'épouvante.
Non, d'un ſi grand hymen mon cœur n'eſt point flatté;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obſcurité.

ZOPIRE.

Ah! qui que vous ſoyez, il n'eſt point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître;
Et vous ſemblez d'un ſang fait pour donner des loix
A l'Arabe inſolent qui marche égal aux rois.

PALMIRE.

Nous ne connaiſſons point l'orgueil de la naiſſance.
Sans parens, ſans patrie, eſclave dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chériſſons nos fers;
Tout nous eſt étranger, hors le dieu que je ſers.

ZOPIRE.

Tout vous eſt étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi! vous ſervez un maître, & n'avez point de père?
Dans mon triſte palais, ſeul & privé d'enfans,

J'aurais pu voir en vous l'appui de mes vieux ans.
Le ſoin de vous former des deſtins plus propices
Eût adouci des miens les longues injuſtices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie & ma loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous? je ne ſuis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'eſt chère.
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

ZOPIRE.

Quel père! juſtes dieux! lui? ce monſtre impoſteur?

PALMIRE.

Ah, quels noms inouis lui donnez-vous, ſeigneur?
Lui dans qui tant d'états adorent leur prophête?
Lui, l'envoyé du ciel, & ſon ſeul interprête?

ZOPIRE.

Etrange aveuglement des malheureux mortels!
Tout m'abandonne ici, pour dreſſer des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma juſtice,
Et qui courut au trône échappé du ſupplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, ſeigneur, & de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles diſcours.
Mon penchant, je l'avoue, & ma reconnaiſſance,
Vous donnaient ſur mon cœur une juſte puiſſance;
Vos blaſphêmes affreux contre mon protecteur,
A ce penchant ſi doux font ſuccéder l'horreur.

ZOPIRE.

O ſuperſtition! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus ſenſibles.
Que je vous plains, Palmire, & que ſur vos erreurs

Ma pitié malgré moi me fait verser de pleurs !

PALMIRE.

Et vous me refusez !

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre.
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCENE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUE voulez-vous, Phanor ?

PHANOR.

Aux portes de la ville
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar est arrivé.

ZOPIRE.

Qui ? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son char,
Qui combattit long-tems le tyran qu'il adore,
Qui vengea son pays ?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet insolent guerrier,
Portant entre ses mains le glaive & l'olivier,
De la paix à nos chefs a présenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un ôtage.

Seïde eſt avec lui.

PALMIRE.

Grand dieu! deſtin plus doux!

Quoi ? Seïde ?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

(*Palmire ſort.*)

Omar devant mes yeux! qu'oſera-t-il me dire ?
O dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Iſmaël les généreux enfans;
Soleil, ſacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez & ſoutenez la juſte fermeté
Que j'oppoſai toujours contre l'iniquité.

SCENE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, ſuite.

ZOPIRE.

EH bien, après ſix ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs ſont encor pleins de tes premiers exploits.
Déſerteur de nos dieux, déſerteur de nos loix,
Perſécuteur nouveau de cette cité ſainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?
Miniſtre d'un brigand qu'on dut exterminer,
Parle; que me veux-tu.

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le prophête d'un dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs paſſés, ſur-tout pour ton courage,
Te préſente une main qui pourrait t'écraſer,
Et j'apporte la paix qu'il daigne propoſer.

ZOPIRE.

Un vil ſéditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, & non demander grace!
Souffrirez-vous, grands dieux, qu'au gré de ſes forfaits
Mahomet nous raviſſe ou nous rende la paix ?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougiſſez-vous point de ſervir un tel maître?
Ne l'avez-vous pas vu, ſans honneur & ſans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens ?
Qu'alors il était loin de tant de renommée!

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainſi du mérite, & pèſe les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne ſais-tu pas encor, homme faible & ſuperbe,
Que l'inſecte inſenſible, enſeveli ſous l'herbe,
Et l'aigle impérieux, qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'éternel ?
Les mortels ſont égaux; ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.
Il eſt de ces eſprits favoriſés des cieux,
Qui ſont tout par eux-même, & rien par leurs ayeux.
Tel eſt l'homme en un mot que j'ai choiſi pour maître;
Lui ſeul dans l'univers a mérité de l'être.

Tout mortel à ſa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux ſiècles à venir.

ZOPIRE.

Je te connais, Omar; en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique.
En vain tu peux ailleurs éblouir les eſprits,
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute impoſture, & d'un coup d'œil plus ſage
Regarde ce prophête à qui tu rends hommage.
Vois l'homme en Mahomet, conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Entouſiaſte ou fourbe, il faut ceſſer de l'être;
Sers-toi de ta raiſon, juge avec moi ton maître.
Tu verras de chameaux un groſſier conducteur,
Chez ſa première épouſe inſolent impoſteur,
Qui ſous le vain appas d'un ſonge ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule,
Comme un ſéditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné;
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses diſciples errans de cités en déſerts,
Proſcrits, perſécutés, bannis, chargés de fers,
Promènent leur fureur qu'ils appellent divine.
De leurs venins bien-tôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raiſon,
Tu voulus dans ſa ſource arrêter le poiſon.
Je te vis plus heureux, & plus juſte, & plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'eſclave.
S'il eſt un vrai prophête, oſas-tu le punir?

S'il eſt un impoſteur, oſes-tu le ſervir?

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand-homme entré dans la carrière.
Mais enfin quand j'ai vu, que Mahomet eſt né
Pour changer l'univers à ſes pieds conſterné;
Quand mes yeux éclairés du feux de ſon génie,
Le virent s'élever dans ſa courſe infinie,
Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en dieu,
J'aſſociai ma vie à ſes travaux immenſes;
Des trônes, des autels en ſont les récompenſes.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi.
Ouvre les yeux, Zopire & change ainſi que moi:
Et ſans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta perſécution, ſi vaine & ſi cruelle,
Nos frères gémiſſans, notre Dieu blaſphémé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.
Viens baiſer cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la terre;
Le poſte qui te reſte eſt encor aſſez beau,
Pour fléchir noblement ſous ce maître nouveau.
Vois ce que nous étions, & vois ce que nous ſommes.
Le peuple aveugle & faible eſt né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, & pour nous obéir.
Viens régner avec nous, ſi tu crains de ſervir;
Partage nos grandeurs, au lieu de t'y ſouſtraire,
Et las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'eſt qu'à Mahomet, à ſes pareils, à toi,

Que je prétends, Omar, inſpirer quelque effroi.
Tu veux que du ſénat le shérif infidele
Encenſe un impoſteur, & couronne un rebelle!
Je ne te nierai point que ce fier ſéducteur
N'ait beaucoup de prudence & beaucoup de valeur.
Je connais comme toi les talens de ton maître;
S'il était vertueux, c'eſt un héros peut-être:
Mais ce héros, Omar, eſt un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans c'eſt le plus criminel.
Ceſſe de m'annoncer ſa trompeuſe clémence;
Le grand art qu'il poſsède eſt l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre un funeſte deſtin
Le priva de ſon fils, que fit périr ma main;
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père;
Ma haine eſt inflexible, ainſi que ſa colère;
Pour rentrer dans la Mecque il doit m'exterminer,
Et le juſte aux méchans ne doit point pardonner.

OMAR.

Eh bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embraſſer l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, & donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire;
Nos tréſors ſont à toi.

ZOPIRE.

Tu penſes me ſéduire,
Me vendre ici ma honte & marchander la paix,
Par ſes tréſors honteux, le prix de ſes forfaits?
Tu veux que ſous ſes loix Palmire ſe remette?
Elle a trop de vertu pour être ſa ſujette;

Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs,
Qui renversent les loix, & corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un juge implacable,
Qui sur son tribunal intimide un coupable.
Pense & parle en ministre, agis, traite avec moi,
Comme avec l'envoyé d'un grand-homme & d'un roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait roi? qui l'a couronné?

OMAR.

La victoire.
Ménage sa puissance & respecte sa gloire.
Aux noms de conquérant & de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur.
Son armée est encor aux bords du Saïbare;
Des murs où je suis né le siège se prépare.
Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler;
Mahomet veut ici te voir & te parler.

ZOPIRE.

Lui! Mahomet?

OMAR.

Lui-même, il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître!
Si de ces lieux sacrés j'étais l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurais répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu.
Mais puisqu'un vil sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,

Puifqu'il règne avec toi, je cours m'y préfenter.

ZOPIRE.

Je t'y fuis : nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes loix, mes dieux & ma patrie,
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au dieu perfécuteur, effroi du genre-humain,
Qu'un fourbe ofe annoncer les armes à la main.

(*A Phanor.*)

Toi, viens m'aider, Phanor, à repouffer un traître;
Le fouffrir parmi nous, & l'épargner, c'eft l'être.
Renverfons fes deffeins, confondons fon orgueil,
Préparons fon fupplice, ou creufons mon cercueil.
Je vais, fi le fénat m'écoute & me feconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie & le monde.

Fin du premier Acte.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DANS ma prison cruelle est-ce un dieu qui te guide ?
Mes maux sont-ils finis? te revois-je, Seïde ?

SEIDE.

O charme de ma vie, & de tous mes malheurs !
Palmire, unique objet qui m'a coûté des pleurs;
Depuis ce jour de sang, qu'un ennemi barbare,
Près des camps du prophête, aux bords du Saïbare,
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglans,
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirans,
Mes cris mal-entendus sur cette infame rive,
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive !
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls & ma perte ont abymé mon cœur !
Que mes feux, que ma crainte, & mon impatience,
Accusaient la lenteur des jours de la vengeance !
Que je hâtais l'assaut si long-tems différé,
Cette heure de carnage, où de sang enivré
Je devais de mes mains brûler la ville impie,
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie !
Enfin de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains,

Ont fait entrer Omar en ce lieu d'eſclavage;
Je l'apprends, & j'y vole. On demande un ôtage;
J'entre, je me préſente, on accepte ma foi;
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Seïde, au moment même, avant que ta préſence
Vînt de mon deſeſpoir calmer la violence,
Je me jettais aux pieds de mon fier raviſſeur.
Vous voyez, ai-je dit, les ſecrets de mon cœur:
Ma vie eſt dans les camps dont vous m'avez tirée;
Rendez-moi le ſeul bien dont je ſuis ſéparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arroſé ſes pieds;
Ses refus ont ſaiſi mes eſprits effrayés.
J'ai ſenti dans mes yeux la lumière obſcurcie;
Mon cœur ſans mouvement, ſans chaleur & ſans vie,
D'aucune ombre d'eſpoir n'était plus ſecouru;
Tout finiſſait pour moi quand Seïde a paru.

SEIDE.

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes?

PALMIRE.

C'eſt Zopire; il ſemblait touché de mes alarmes;
Mais le cruel enfin vient de me declarer
Que des lieux où je ſuis rien ne peut me tirer.

SEIDE.

Le barbare ſe trompe, & Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, & ton amant peut-être,
(Car j'oſe me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet eſpoir orgueilleux)
Nous briſerons ta chaîne, & tarirons tes larmes.
Le dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,

Le dieu dont j'ai porté les ſacrés étendarts,
Le dieu, qui de Médine a détruit les remparts,
Renverſera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar eſt dans la ville, & le peuple à ſa vue
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur
Qu'inſpire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand deſſein l'amène.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit; il briſerait ma chaîne;
Il unirait nos cœurs; nos cœurs lui ſont offerts;
Mais il eſt loin de nous, & nous ſommes aux fers.

SCENE II.

PALMIRE, SEIDE, OMAR.

OMAR.

Vos fers feront briſés, ſoyez pleins d'eſpérance.
Le ciel vous favoriſe, & Mahomet s'avance.

SEIDE.

Lui!

PALMIRE.

Notre auguſte père!

OMAR.

Au conſeil aſſemblé
L'eſprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
» Ce favori du dieu, qui préſide aux batailles,
» Ce grand homme, ai-je dit, eſt né dans vos murailles
» Il s'eſt rendu des rois le maître & le ſoutien,
» Et vous lui refuſez le rang de citoyen!

» Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire ?
» Il vient vous protéger, mais ſur-tout vous inſtruire.
» Il vient dans vos cœurs même établir ſon pouvoir.
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir,
Les eſprits s'ébranlaient ; l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raiſon l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple, & s'en faire un appui.
On l'aſſemble, j'y cours, & j'arrive avec lui.
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte ;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ſes foyers;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Hammon, d'Hercide, & de ſa noble élite ;
Il entre, & ſur ſes pas chacun ſe précipite.
Chacun porte un regard comme un cœur différent ;
L'un croit voir uu héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blaſphême, & le menace encore ;
Cet autre eſt à ſes pieds, les embraſſe & l'adore.
Nous faiſons retentir à ce peuple agité
Les noms ſacrés de dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuiſſante
Vomit en vain les feux de ſa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme & ſerein,
Mahomet marche en maître, & l'olive à la main :
La trêve eſt publiée ; & le voici lui-même.



SCENE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, &c. SEIDE, PALMIRE, ſuite.

MAHOMET.

INVINCIBLES ſoutiens de mon pouvoir ſuprême,
Noble & ſublime Ali, Morad, Hercide, Hammon,
Retournez vers ce peuple, inſtruiſez-le en mon nom.
Promettez, menacez, que la vérité règne;
Qu'on adore mon dieu, mais ſur-tout qu'on le craigne.
Vous, Seïde, en ces lieux!

SEIDE.

O mon père! ô mon roi!
Le dieu qui vous inſpire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eut fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne ſait point me ſervir.
J'obéis à mon dieu; vous, ſachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à ſon impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes ſentimens nous animent tous deux.
Hélas! mes triſtes jours ſont aſſez malheureux.
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui priſonnière;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière.
Empoiſonneriez-vous l'inſtant de mon bonheur?

MAHOMET.

Palmire, c'eſt aſſez ; je lis dans votre cœur ;
Que rien ne vous alarme, & rien ne vous étonne.
Allez ; malgré les ſoins de l'autel & du trône,
Mes yeux ſur vos deſtins ſeront toujours ouverts ;
Je veillerai ſur vous comme ſur l'univers.

à Seïde.

Vous, ſuivez mes guerriers ; & vous, jeune Palmire,
En ſervant votre dieu ne craignez que Zopire.

SCENE IV.

MAHOMET OMAR.

MAHOMET.

TOI, reſte, brave Omar ; il eſt tems que mon cœur
De ſes derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un ſiége encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma courſe, & borner ma carrière.
Ne donnons point le tems aux mortels détrompés,
De raſſurer leurs yeux de tant d'éclats frappés.
Les préjugés, ami, ſont les rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle, & quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, & vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre ;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre :
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconſtant font mouvoir les reſſorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Seïde ?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui, formés ſous ton joug, & nourris dans ta loi,
N'ont de dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te ſervit avec moins de ſcrupule,
N'eut un cœur plus docile, un eſprit plus crédule;
De tous tes Mulſumans ce ſont les plus ſoumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment; c'eſt aſſez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendreſſes?

MAHOMET.

Ah! connais mes fureurs, & toutes mes faibleſſes.

OMAR.

Comment?

MAHOMET.

Tu ſais aſſez quel ſentiment vainqueur
Parmi mes paſſions règne au fond de mon cœur.
Chargé du ſoin du monde, environné d'alarmes,
Je porte l'encenſoir, & le ſceptre, & les armes:
Ma vie eſt un combat, & ma frugalité
Aſſervit la nature à mon auſtérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtreſſe
Qui nourrit des humains la brutale molleſſe:
Dans des ſables brûlans, ſur des rochers déſerts,
Je ſupporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour ſeul me conſole; il eſt ma récompenſe,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encenſe,
Le dieu de Mahomet; & cette paſſion

Eſt égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en ſecret Palmire à mes épouſes.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouſes,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Inſulte à Mahomet, & lui donne un rival ?

OMAR.

Et tu n'es pas vengé ?

MAHOMET.

Juge, ſi je dois l'être.
Pour le mieux déteſter apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits:
Tous deux ſont nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi ! Zopire...

MAHOMET.

Eſt leur père. Hercide en ma puiſſance
Remit depuis quinze ans leur malheureuſe enfance.
J'ai nourri dans mon ſein ces ſerpens dangereux;
Déjà ſans ſe connaître ils m'outragent tous deux.
J'attiſai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le ciel voulut ici raſſembler tous les crimes.
Je veux.... Leur père vient, ſes yeux lancent vers nous
Les regards de la haine & les traits du courroux,
Obſerve tout, Omar, & qu'avec ſon eſcorte
Le vigilant Hercide aſſiége cette porte.
Reviens me rendre compte, & voir s'il faut hâter,
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCENE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

AH! quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde!

MAHOMET.

Approche, & puiſqu'enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet ſans crainte, & parle ſans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi ſeul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice;
Pour toi, de qui la main ſeme ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom ſeul parmi nous diviſe les familles,
Les époux, les parens, les mères & les filles;
Et la trêve pour toi n'eſt qu'un moyen nouveau,
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La diſcorde civile eſt partout ſur ta trace;
Aſſemblage inoui de menſonge & d'audace,
Tyran de ton pays, eſt-ce ainſi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix, & m'annoncer un dieu?

MAHOMET.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inſpire.
Le glaive & l'Alcoran dans mes ſanglantes mains,
Impoſeraient ſilence au reſte des humains.
Ma voix ferait ſur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre:

Mais je te parle en homme, & ſans rien déguiſer :
Je me ſens aſſez grand pour ne pas t'abuſer.
Vois quel eſt Mahomet ; nous ſommes ſeuls, écoute :
Je ſuis ambitieux ; tout homme l'eſt ſans doute ;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet auſſi grand que le mien.
Chaque peuple à ſon tour a brillé ſur la terre,
Par les loix, par les arts, & ſur-tout par la guerre.
Le tems de l'Arabie eſt à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-tems inconnu,
Laiſſait dans ſes déſerts enſevelir ſa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du nord au midi l'univers déſolé,
La Perſe encor ſanglante, & ſon trône ébranlé,
L'Inde eſclave & timide, & l'Egypte abaiſſée,
Des murs de Conſtantin la ſplendeur éclipſée ;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languiſſent diſperſés ſans honneur & ſans vie ;
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers ;
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.

En Egypte Oſiris, Zoroaſtre en Aſie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples ſans mœurs, & ſans culte & ſans rois,
Donnèrent aiſément d'inſuffiſantes loix.
Je viens après mille ans changer ces loix groſſières.
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux, & mon culte épuré
De ma grandeur naiſſante eſt le premier degré.

Ne me reproche point de tromper ma patrie,
Je détruis sa faiblesse & son idolâtrie.
Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir ;
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes desseins ! c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face !
Tu veux, en apportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi ?
Tu ravage le monde, & tu prétends l'instruire ?
Ah ! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir, & d'affecter l'empire ?

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste, & ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Eh quoi ! tout factieux, qui pense avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage ?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur ?

MAHOMET.

Oui ; je connais ton peuple, il a besoin d'erreur ;
Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes dieux ? Quel bien t'ont-ils pu faire ?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels ?
Ta secte obscure & basse avilit les mortels,
Enerve le courage, & rend l'homme stupide ;
La mienne élève l'ame, & la rend intrépide.

Ma

Ma loi fait des héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans.
Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux, dès long-tems Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, & je règne à Médine;
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, & ton cœur en est loin:
Penses-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, & le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande;
Demain je peux te voir à mon joug asservi:
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis! nous? cruel! ah quel nouveau prestige!
Connais-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connais un puissant, & toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui?

MAHOMET.

La nécessité,

Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les enfers & les cieux seront unis ensemble.
L'intérêt est ton dieu, le mien est l'équité;
Entre ces ennemis il n'est point de traité.
Quel serait le ciment, réponds-moi, si tu l'oses,
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposе ?
Réponds; est-ce ton fils que mon bras te ravit?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui, ce sont tes fils même. Oui, connais un mystère,
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire:
Tu pleures tes enfans, ils respirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivraient! qu'as-tu dit? ô ciel! ô jour heureux!
Ils vivraient! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne!

MAHOMET.

Elevés dans mon camp tous deux sont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers! ils pourraient te servir!

MAHOMET.

Mes bienfaisantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi! tu n'as point sur eux étendu ta colère?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achève, éclaircis-moi, parle, quel est leur sort?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains & leur vie & leur mort ;
Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les ſauver ! à quel prix ? à quel titre ?
Faut-il donner mon ſang ? faut-il porter leurs fers ?

MAHOMET.

Non. Mais il faut m'aider à dompter l'univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'alcoran aux peuples effrayés,
Me ſervir en prophête, & tomber à mes pieds :
Je te rendrai ton fils, & je ſerai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je ſuis père, & je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis retrouver mes enfans,
Les revoir, & mourir dans leurs embraſſemens,
C'eſt le premier des biens pour mon ame attendrie :
Mais s'il faut à ton culte aſſervir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'eſt pas douteux.
Adieu.

MAHOMET *ſeul.*

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je ſerai plus que toi, cruel, impitoyable.



SCENE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

MAHOMET, il faut l'être, ou nous ſommes perdus.
Les ſecrets des tyrans me ſont déjà vendus.
Demain la trêve expire, & demain l'on t'arrête;
Demain Zopire eſt maître, & fait tomber ta tête.
La moitié du ſénat vient de te condamner;
N'oſant pas te combattre, on t'oſe aſſaſſiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment ſupplice,
Et ce complot obſcur, ils l'appellent juſtice.

MAHOMET.

Ils ſentiront la mienne. Ils verront ma fureur.
La perſécution fit toujours ma grandeur.
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeſte,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reſte.
Mais ne perds point de tems.

MAHOMET.

Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les ſoupçons du vulgaire.

OMAR.

Il eſt trop mépriſable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire:
Et j'ai beſoin d'un bras, qui par ma voix conduit,

Soit ſeul chargé du meurtre, & m'en laiſſe le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je réponds de Seïde.

MAHOMET.

De lui ?

OMAR.

C'eſt l'inſtrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut ſeul aujourd'hui
L'aborder en ſecret, & te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'expoſer à tout, ont trop d'expérience ;
Ils ſont tous dans cet âge, où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.
Il faut un cœur plus ſimple, aveugle avec courage,
Un eſprit amoureux de ſon propre eſclavage.
La jeuneſſe eſt le tems de ces illuſions ;
Seïde eſt tout en proie aux ſuperſtitions ;
C'eſt un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frère de Palmire ?

OMAR.

Oui, lui-même. Oui, Seïde,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De ſon maître offenſé rival inceſtueux.

MAHOMET.

Je déteſte Seïde, & ſon nom ſeul m'offenſe.
La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour ;
Tu connais dans quel ſang elle a puiſé le jour.
Tu vois, que dans ces lieux environnés d'abymes,

Je viens chercher un trône, un autel, des victimes;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les esprits,
Qu'il faut perdre Zopire, & perdre encor son fils.
Allons, consultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion, à qui tout est soumis,
Et la nécessité, par qui tout est permis.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DEMEURE. Quel eſt donc ce ſecret ſacrifice ?
Quel ſang a demandé l'éternelle juſtice ?
Ne m'abandonne pas.

SEIDE.

Dieu daigne m'appeller.
Mon bras doit le ſervir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'inſtant, par un ſerment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir pour ſa loi,
Et mes ſeconds ſermens ne ſeront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce ſerment je ne ſuis point préſente ?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me conſoler,
Parle de trahiſon, de ſang prêt à couler,
Des fureurs du ſénat, des complots de Zopire.
Les feux ſont allumés, bien-tôt la trêve expire.
Le fer cruel eſt prêt, on s'arme, on va frapper ;
Le prophête l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, & je crains pour Seïde.

SEIDE.

Croirai-je que Zophire ait un cœur ſi perfide ?

Ce matin comme ôtage à ſes yeux préſenté,
J'admirais ſa nobleſſe & ſon humanité.
Je ſentais qu'en ſecret une force inconnue
Enlevait juſqu'à lui mon ame prévenue.
Soit reſpect pour ſon nom, ſoit qu'un dehors heureux
Me cachât de ſon cœur les replis dangereux;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
Mon ame toute entière à ſon bonheur livrée,
Oubliant ſes douleurs, & chaſſant tout effroi,
Ne connût, n'entendît, ne vît plus rien que toi.
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus, qu'il m'avait ſu ſéduire;
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il eſt dur de haïr ceux qu'on voulait aimer!

PALMIRE.

Ah! que le ciel en tout à joint nos deſtinées!
Qu'il a pris ſoin d'unir nos ames enchaînées!
Hélas! ſans mon amour, ſans ce tendre lien,
Sans cet inſtinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la religion que Mahomet m'inſpire,
J'aurais eu des remords en accuſant Zopire.

SEIDE.

Laiſſons ces vains remords, & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu qu'à l'envi nous ſervons.
Je ſors. Il faut prêter ce ferment redoutable;
Le Dieu qui m'entendra nous ſera favorable;
Et le pontife roi, qui veille ſur nos jours,
Bénira de ſes mains de ſi chaſtes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCENE II.

PALMIRE *seule.*

D'UN noir preſſentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant ſouhaité n'eſt qu'un jour de terreur.
Quel eſt donc ce ferment qu'on attend de Seïde ?
Tout m'eſt ſuſpect ici ; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
Eprouve à ſon nom même une ſecrete horreur.
Dans les profonds reſpects que ce héros m'inſpire,
Je ſens que je le crains preſqu'autant que Zopire.
Délivrez-moi, grand Dieu, de ce trouble où je ſuis.
Craintive je te ſers, aveugle je te ſuis ;
Hélas ! daigne eſſuyer les pleurs où je me noie.

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'EST vous qu'à mon ſecours un Dieu propice envoie,
Seigneur. Seïde...

MAHOMET.

Eh bien, d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui quand on eſt près de moi ?

PALMIRE.

O ciel ! vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inoui ! votre ame eſt interdite ;

Mahomet eſt troublé pour la première fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Eſt-ce ainſi qu'à mes yeux votre ſimple innocence
Oſe avouer un feu qui peut-être m'offenſe?
Votre cœur a-t-il pu, ſans être épouvanté,
Avoir un ſentiment que je n'ai pas dicté?
Ce cœur que j'ai formé n'eſt-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes loix infidele?

PALMIRE.

Que dites-vous? ſurpriſe & tremblante à vos pieds,
Je baiſſe en frémiſſant mes regards effrayés.
Et quoi, n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos ſouhaits, & conſentir qu'il m'aime?
Ces nœuds, ces chaſtes nœuds, que Dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois ſuit de près l'innocence.
Le cœur peut ſe tromper; l'amour & ſes douceurs
Pourront coûter, Palmire, & du ſang & des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon ſang coulerait pour Seïde.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous ſoumit l'un & l'autre à votre joug ſacré,
Cet inſtinct tout-puiſſant, de nous-même ignoré,
Devançant la raiſon, croiſſant avec notre âge,

Du ciel, qui conduit tout, fut le fecret ouvrage.
Nos penchans, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne faurait changer; pourrait-il aujourd'hui
Réprouver un amour, que lui-même il fit naître?
Ce qui fut innocent peut-il ceffer de l'être?
Pourrai-je être coupable?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler.
Attendez les fecrets que je dois révéler;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit fe défendre.
Ne croyez que moi feul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous?
Efclave de vos loix, foumife à vos genoux,
Mon cœur d'un faint refpect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de refpect fouvent mêne à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, fi de vos bienfaits je perds le fouvenir,
Que Seïde à vos yeux s'empreffe à m'en punir!

MAHOMET.

Seïde!

PALMIRE.

Ah! quel courroux arme votre œil févère?

MAHOMET.

Allez, raffurez-vous, je n'ai point de colère.
C'eft éprouver affez vos fentimens fecrets;
Repofez-vous fur moi de vos vrais intérêts.
Je fuis digne du moins de votre confiance;

Vos deſtins dépendront de votre obéiſſance.
Si j'eus ſoin de vos jours, ſi vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous ſont deſtinés.
Quoique la voix du ciel ordonne de Seïde,
Affermiſſez ſes pas où ſon devoir le guide :
Qu'il garde ſes ſermens, qu'il ſoit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon père, il les remplira tous.
Je réponds de ſon cœur, ainſi que de moi-même.
Seïde vous adore encor plus qu'il ne m'aime.
Il voit en vous ſon roi, ſon père, ſon appui;
J'en atteſte à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous ſervir, encourager ſon ame.

SCENE IV.

MAHOMET *ſeul.*

QUOI! je ſuis malgré moi confident de ſa flamme?
Quoi! ſa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur?
Père, enfans, deſtinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeſte, & toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.

SCENE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Enfin, voici le têms, & de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, & de punir Zopire.
Sa mort ſeule à tes pieds mettra nos citoyens;
Tout eſt déſeſpéré, ſi tu ne le préviens.
Le ſeul Seïde ici te peut ſervir ſans doute;
Il voit ſouvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, & cet obſcur détour,
Qui peüt de ton palais conduire à ſon ſéjour.
Là, cette nuit Zopire à ſes dieux fantaſtiques
Offre un encens frivole, & des vœux chimériques.
Là, Seïde enivré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au dieu qui lui parle par toi,

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut, il eſt né pour le crime.
Qu'il en ſoit l'inſtrument, qu'il en ſoit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma ſureté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut: mais crois-tu que ſon jeune courage,
Nourri du fanatiſme, en ait toute la rage?

OMAR.

Lui ſeul était formé pour remplir ton deſſein.
Palmire à te ſervir excite encor ſa main.
L'amour, le fanatiſme, aveuglent ſa jeuneſſe:
Il ſera furieux par excès de faibleſſe.

MAHOMET.

Par les nœuds des ſermens as-tu lié ſon cœur ?

OMAR.

Du plus ſaint appareil la ténébreuſe horreur,
Les autels, les ſermens, tout enchaîne Seïde.
J'ai mis un fer ſacré dans ſa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

ENFANT d'un dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix ſa volonté ſuprême ;
Il faut venger ſon culte, il faut venger dieu même.

SEIDE.

Roi, pontife & prophête, à qui je ſuis voué,
Maître des nations par le ciel avoué ;
Vous avez ſur mon être une entière puiſſance ;
Eclairez ſeulement ma docile ignorance.
Un mortel venger dieu !

MAHOMET.

C'eſt par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les prophanes humains.

SEIDE.

Ah ! ſans doute ce dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illuſtre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'eſt point d'autre honneur.
De ſes décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez, & frappez, vos mains ſeront armées.
Par l'ange de la mort, & le dieu des armées.

SEIDE.

Parlez : quels ennemis vous faut-il immoler ?
Quel tyran faut-il perdre, & quel ſang doit couler ?

MAHOMET.

Le ſang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous perſécuta, qui nous pourſuit encore,
Qui combattit mon dieu, qui maſſacra mon fils ;
Le ſang du plus cruel de tous nos ennemis,
De Zopire.

SEIDE.

De lui ! quoi mon bras !

MAHOMET.

Téméraire;
On devient ſacrilège alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels aſſez audacieux
Pour juger par eux-même, & pour voir par leurs yeux.
Quiconque oſe penſer, n'eſt pas né pour me croire.
Obéir en ſilence eſt votre ſeule gloire.
Savez-vous qui je ſuis ? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux ?
Si, malgré ſes erreurs & ſon idolâtrie,
Des peuples d'Orient la Mecque eſt la patrie ;
Si ce temple du monde eſt promis à ma loi,
Si dieu m'en a créé le pontife & le roi ;
Si la Mecque eſt ſacrée, en ſavez-vous la cauſe ?

Ibrahim y naquit, & sa cendre y repose : (*a*)
Ibrahim, dont le bras docile à l'éternel
Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
Etouffant pour son dieu les cris de la nature.
Et quand ce dieu par vous veut venger son injure,
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand dieu vous a choisi, vous avez balancé !
Allez, vil idolâtre, & né pour toujours l'être,
Indigne mulsuman, cherchez un autre maître.
Le prix était tout prêt, Palmire était à vous;
Mais vous bravez Palmire, & le ciel en courroux.
Lâche & faible instrument des vengeances suprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber sur vous-même;
Fuyez, servez, rampez sous mes fiers ennemis.

SEIDE.

Je crois entendre dieu; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéissez, frappez : teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.
(*A Omar.*)
Ne l'abandonne pas; &, non loin de ces lieux,
Sur tous ses mouvemens ouvre toujours les yeux.

(*a*) Les musulmans croient avoir à la Mecque le tombeau d'*Abraham*.



SCENE VII.

SEIDE *ſeul.*

IMMOLER un vieillard, de qui je ſuis l'ôtage,
Sans armes, ſans défenſe, appeſanti par l'âge!
N'importe; une victime amenée à l'autel,
Y tombe ſans défenſe, & ſon ſang plaît au ciel.
Enfin, dieu m'a choiſi pour ce grand ſacrifice;
J'en ai fait le ferment, il faut qu'il s'accompliſſe.
Venez à mon ſecours, ô vous, de qui les bras
Aux tyrans de la terre ont donné le trépas;
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide,
Affermiſſez ma main ſaintement homicide.
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCENE VIII.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

A Mes yeux tu te troubles, Seïde!
Vois d'un œil plus content le deſſein qui me guide;
Otage infortuné, que le ſort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trêve a ſuſpendu le moment du carnage;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un paſſage:

Je ne t'en dis pas plus ; mais mon cœur malgré moi,
A frémi des dangers aſſemblés près de toi.
Cher Seïde, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maiſon ſoit ton aſile unique.
Je réponds de tes jours, ils me ſont précieux ;
Ne me refuſe pas.

SEIDE.

O mon devoir ! ô cieux !
Ah ! Zopire, eſt-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller ſur ma vie ?
Prêt à verſer ſon ſang, qu'ai-je oui ? qu'ai-je vu ?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'eſt ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
Mais enfin je ſuis homme ; & c'eſt aſſez de l'être,
Pour aimer à donner ſes ſoins compatiſſans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands dieux de la terre où nous ſommes,
Quiconque avec plaiſir répand le ſang des hommes !

SEIDE.

Que ce langage eſt cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon dieu connaît donc la vertu !

ZOPIRE.

Tu la connais bien peu, puiſque tu t'en étonnes.
Mon fils, à quelle erreur hélas tu t'abandonnes !
Ton eſprit faſciné par les loix d'un tyran,
Penſe que tout eſt crime hors d'être muſulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître ;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé

Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne ?
Mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine ?

SEIDE.

Ah ! je ſens qu'à ce dieu je vais déſobéir ;
Non, ſeigneur, non, mon cœur ne ſaurait vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas, plus je lui parle, & plus il m'intéreſſe,
Son âge, ſa candeur, ont ſurpris ma tendreſſe.
Se peut-il qu'un ſoldat de ce monſtre impoſteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?
Quel es-tu ? de quel ſang les dieux t'ont-ils fait naître ?

SEIDE.

Je n'ai point de parens, ſeigneur, je n'ai qu'un maître,
Que juſquà ce moment j'avais toujours ſervi,
Mais qu'en vous écoutant ma faibleſſe a trahi.

ZOPIRE.

Quoi, tu ne connais point de qui tu tiens la vie ?

SEIDE.

Son camp fut mon berceau, ſon temple eſt ma patrie ;
Je n'en connais point d'autre ; & parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Seïde éprouvé ſa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de ſa reconnaiſſance.
Oui, les bienfaits, Seïde, ont des droits ſur un cœur.
Ciel ! pourquoi Mahomet fut-il ſon bienfaicteur ?
Il t'a ſervi de père, auſſi-bien qu'à Palmire ;
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur ſoupire ?
Tu détournes de moi ton regard égaré ;

De quelque grand remords tu ſembles déchiré.

SEIDE.

Eh, qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable!

ZOPIRE.

Si tes remords ſont vrais, ton cœur n'eſt plus coupable.
Viens, le ſang va couler, je veux ſauver le tien.

SEIDE.

Juſte ciel! & c'eſt moi qui répandrais le ſien!
O ſermens! ô Palmire! ô vous, dieu des vengeances!

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble, ſi tu balances;
Pour la dernière fois, viens, ton ſort en dépend.

SCENE IX.

ZOPIRE, SEIDE, OMAR, ſuite.

OMAR *entrant avec précipitation.*

TRAITRE, que faites-vous, Mahomet vous attend.

SEIDE.

Où ſuis-je! ô ciel! où ſuis-je? & que dois-je réſoudre?
D'un & d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir? où porter un trouble ſi cruel?
Où fuir?

OMAR.

Aux pieds du roi qu'a choiſi l'éternel.

SEIDE.

Oui, j'y cours abjurer un ferment que j'abhorre.



SCENE X.

ZOPIRE *ſeul.*

AH ! Seïde, où vas-tu ? Mais il me fuit encore.
Il ſort déſeſpéré, frappé d'un ſombre effroi,
Et mon cœur qui le ſuit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, ſon aſpect, ſon abſence,
A mes ſens déchirés font trop de violence.
Suivons ſes pas.

SCENE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

LISEZ ce billet important,
Qu'un arabe en ſecret m'a donné dans l'inſtant.

ZOPIRE.

Hercide ! qu'ai-je lu ? Grands dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin ſoixante ans de ſouffrance ?
Hercide veut me voir ! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce ſein paternel !
Ils vivent ! Mahomet les tient ſous ſa puiſſance,
Et Seïde & Palmire ignorent leur naiſſance ?
Mes enfans ! tendre eſpoir, que je n'oſe écouter ;
Je ſuis trop malheureux, je crains de me flatter.
Preſſentimens confus, faut-il que je vous croie ?
O mon ſang, où porter mes larmes & ma joie ?

Mon cœur ne peut ſuffire à tant de mouvemens ;
Je cours, & je ſuis prêt d'embraſſer mes enfans.
Je m'arrête, j'héſite, & ma douleur craintive
Prête à la voix du ſang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit ;
Qu'il ſoit ſous cette voûte en ſecret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué des dieux qui s'appaiſent peut-être.
Dieux, rendez-moi mes fils ; dieux, rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne ſont point à moi, ſi telle eſt ma misère,
Je les veux adopter ; je veux être leur père.

Fin du troiſième acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR,

OUI, de ce grand ſecret la trame eſt découverte ;
Ta gloire eſt en danger, ta tombe eſt entr'ouverte.
Seïde obéira : mais avant que ſon cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris ſa fureur,
Seïde a révélé cet horrible myſtère.

MAHOMET.

O ciel!

OMAR.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Eh bien, que penſe Hercide ?

OMAR.

Il paraît effrayé ;
Il ſemble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide eſt faible ; ami, le faible eſt bientôt traître.
Qu'il tremble, il eſt chargé du ſecret de ſon maître.
Je ſais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi ?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reſte. Il faut que dans une heure
On nous traîne au ſupplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en eſt aſſez; tout ce peuple éperdu
Adorera mon dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas; mais ſi-tôt que Seïde
Aura rougi ſes mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Seïde ſoit livré?
Réponds-tu du poiſon qui lui fut préparé?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos myſtères ſombres
Soient cachés dans la mort, & couverts de ſes ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc,
Dont Palmire a tiré la ſource de ſon ſang,
Prends ſoin de redoubler ſon heureuſe ignorance:
Epaiſſiſſons la nuit qui voile ſa naiſſance,
Pour ſon propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout tems eſt fondé ſur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce ſang que j'abhorre.
On n'a point de parens, alors qu'on les ignore.
Les cris du ſang, ſa force & ſes impreſſions,
Des cœurs toujours trompés ſont les illuſions.
La nature à mes yeux n'eſt rien que l'habitude;
Celle de m'obéir fit ſon unique étude:
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle paſſe en mes bras,
Sur la cendre des ſiens qu'elle ne connaît pas.
Son cœur même en ſecret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver ſon maître.

Mais déjà l'heure approche où Seïde en ces lieux
Doit m'immoler ſon père à l'aſpect de ſes dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois ſa démarche égarée :
De l'ardeur d'obéir ſon ame eſt dévorée.

SCENE II.

MAHOMET & OMAR *ſur le devant, mais retirés de côté*; SEIDE *dans le fond.*

SEIDE.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir ?

MAHOMET.

Viens, & par d'autres coups aſſurons mon pouvoir.

Il ſort avec Omar.

SEIDE *ſeul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet ſuffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette ſainte horreur,
La perſuaſion n'a point rempli mon cœur.
Si le ciel a parlé, j'obéirai ſans doute.
Mais quelle obéiſſance ! ô ciel ! & qu'il en coûte !



SCENE III.

SEIDE, PALMIRE.

SEIDE.

PALMIRE, que veux-tu ? Quel funeſte tranſport !
Qui t'amène en ces lieux conſacrés à la mort ?

PALMIRE.

Seïde, la frayeur & l'amour ſont mes guides ;
Mes pleurs baignent tes mains ſaintement homicides.
Quel ſacrifice horrible hélas! faut-il offrir ?
A Mahomet, à dieu, tu vas donc obéir ?

SEIDE.

O de mes ſentimens ſouveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée !
Eclairez mon eſprit, & conduiſez mon bras ;
Tenez-moi lieu d'un dieu, que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choiſi ? Ce terrible prophête
D'un ordre irrévocable eſt-il donc l'interprête ?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos ſoupirs, il obſerve mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même.
C'eſt tout ce que je ſais, le doute eſt un blaſphême ;
Et le dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Seïde, eſt le vrai dieu, puiſqu'il le rend vainqueur.

SEIDE.

Il l'eſt, puiſque Palmire & le croit & l'adore.
Mais mon eſprit confus ne conçoit point encore,
Comment ce dieu ſi bon ; ce père des humains,

Pour un meurtre effroyable a réſervé mes mains.
Je ne le ſais que trop, que mon doute eſt un crime,
Qu'un prêtre ſans remords égorge ſa victime,
Que par la voix du ciel Zopire eſt condamné,
Qu'à ſoutenir ma loi j'étais prédeſtiné.
Mahomet s'expliquait, il a fallu me taire;
Et tout fier de ſervir la céleſte colère,
Sur l'ennemi de dieu je portais le trépas:
Un autre dieu peut-être a retenu mon bras.
Du moins lorſque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma religion j'ai ſenti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appellait;
A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendreſſe,
Mahomet de mes ſens accuſe la faibleſſe!
Avec quelle grandeur, & quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma ſenſibilité!
Que la religion eſt terrible & puiſſante!
J'ai ſenti la fureur en mon cœur renaiſſante;
Palmire, je ſuis faible, & du meurtre effrayé:
De ces ſaintes fureurs je paſſe à la pitié;
De ſentimens confus une foule m'aſſiège;
Je crains d'être barbare ou d'être ſacrilège.
Je ne me ſens point fait pour être un aſſaſſin.
Mais quoi! dieu me l'ordonne, & j'ai promis ma main;
J'en verſe encor des pleurs de douleur & de rage.
Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pouſſe & qui retient mes faibles volontés.
C'eſt à vous de fixer mes fureurs incertaines;

Nos cœurs ſont réunis par les plus fortes chaînes:
Mais ſans ce ſacrifice, à mes mains impoſé,
Le nœud qui nous unit eſt à jamais briſé.
Ce n'eſt qu'à ce ſeul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je ſuis le prix du ſang du malheureux Zopire!

SEIDE.

Le ciel & Mahomet ainſi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour eſt-il donc fait pour tant de cruauté?

SEIDE.

Ce n'eſt qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot!

SEIDE.

Mais ſi le ciel l'ordonne,
Si je ſers & l'amour & la religion?

PALMIRE.

Hélas!

SEIDE

Vous connaiſſez la malédiction
Qui punit à jamais la déſobéiſſance.

PALMIRE

Si dieu même en tes mains a remis ſa vengeance,
S'il exige le ſang que ta bouche a promis?

SEIDE.

Eh bien, pour être à toi que faut-il?

PALMIRE.

Je frémis.

SEIDE.

Je t'entends, ſon arrêt eſt parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui moi ?

SEIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu, quel arrêt farouche!

Que t'ai-je dit ?

SEIDE.

Le ciel vient d'emprunter ta voix;

C'eſt ſon dernier oracle, & j'accomplis ſes loix.

Voici l'heure où Zopire à cet autel funeſte

Doit prier en ſecret des dieux que je déteſte.

Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEIDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter;

Ces momens ſont affreux. Va, fuis, cette retraite

Eſt voiſine des lieux qu'habite le prophête.

Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé!

SEIDE.

De ce grand ſacrifice ainſi l'ordre eſt réglé.

Il le faut de ma main traîner ſur la pouſſière,

De trois coups dans le ſein lui ravir la lumière,

Renverſer dans ſon ſang cet autel diſperſé.

PALMIRE.

Lui mourir par tes mains! tout mon ſang s'eſt glacé.
Le voici. Juſte ciel....

(*Le fond du théatre s'ouvre. On voit un autel.*)

SCENE IV.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE *ſur le devant.*

ZOPIRE *près de l'autel.*

O DIEUX de ma patrie!
Dieux prêts à ſuccomber ſous une ſecte impie,
C'eſt pour vous-mêmes ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, & ſes mains meurtrières
De cette faible paix vont briſer les barrières.
Dieux! ſi d'un ſcélérat vous reſpectez le ſort...

SEIDE *à Palmire.*

Tu l'entends qui blaſphême?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière;
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière.
Hélas! ſi j'en croyais mes ſecrets ſentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans...

PALMIRE *à Seïde.*

Que dit-il? ſes enfans?

ZOPIRE.

O mes dieux que j'adore!

Je mourrais du plaiſir de les revoir encore.
Arbitre des deſtins, daignez veiller ſur eux;
Qu'ils penſent comme moi, mais qu'ils ſoient plus heureux!

SEIDE.

Il court à ſes faux dieux! frappons.

Il tire ſon poignard.

PALMIRE.

Que vas-tu faire?
Hélas!

SEIDE.

Servir le ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre dieu vient d'être conſacré.
Que l'ennemi de dieu ſoit par lui maſſacré!
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures ſombres.
Ces traits de ſang, ce ſpectre, & ces errantes ombres?

PALMIRE.

Que dis-tu?

SEIDE.

Je vous ſuis, miniſtre du trépas;
Vous me montrez l'autel, vous conduiſez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'aſſemble.
Demeure.

SEIDE.

Il n'eſt plus tems, avançons; l'autel tremble.

PALMIRE.

Le ciel ſe manifeſte, il n'en faut pas douter.

SEIDE.

Me pouſſe-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter?

Du prophête de dieu la voix ſe fait entendre ;
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre.
Palmire !

PALMIRE.

Eh bien ?

SEIDE.

Au ciel adreſſez tous vos vœux.
Je vais frapper.

Il ſort, & va derrière l'autel où eſt Zopire.

PALMIRE.

Je meurs. O moment douloureux !
Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève ?
D'où vient que tout mon ſang malgré moi ſe ſoulève ?
Si le ciel veut un meurtre, eſt-ce à moi d'en juger ?
Eſt-ce à moi de m'en plaindre, & de l'interroger ?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable ?
Ah ! quel cœur ſait jamais s'il eſt juſte ou coupable ?
Je me trompe, ou les coups ſont portés cette fois ;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Seide .... hélas ! ...

SEIDE *revient d'un air égaré.*

Où ſuis-je ? & quelle voix m'appelle ?
Je ne vois point Palmire ; un dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi ? méconnais-tu celle qui vit pour toi ?

SEIDE.

Où ſommes-nous ?

PALMIRE.

Eh bien, cette effroyable loi,
Cette triſte promeſſe eſt-elle enfin remplie ?

SEIDE

Que me dis-tu ?

PALMIRE.

Zopire a-t-il perdu la vie ?

SEIDE.

Qui ? Zopire ?

PALMIRE.

Ah grand dieu ! dieu de ſang altéré,
Ne perſécutez point ſon eſprit égaré.
Fuyons d'ici.

SEIDE.

Je ſens que mes genoux s'affaiſſent.

Il s'aſſied.

Ah ! je revois le jour, & mes forces renaiſſent.
Quoi ! c'eſt vous ?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait ?

SEIDE.

Il ſe relève.

Moi ! je viens d'obéir...
D'un bras déſeſpéré je viens de le ſaiſir.
Par ſes cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O ciel ! tu l'as voulu, peux-tu vouloir un crime ?
Tremblant, ſaiſi d'effroi, j'ai plongé dans ſon flanc
Ce glaive conſacré, qui dut verſer ſon ſang.
J'ai voulu redoubler : ce vieillard vénérable
A jeté dans mes bras un cri ſi lamentable,
La nature a tracé dans ſes regards mourans,
Un ſi grand caractère, & des traits ſi touchans !...
De tendreſſe & d'effroi mon ame s'eſt remplie,
Et plus mourant que lui je déteſte ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet, qui doit nous protéger :
Près de ce corps ſanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SEIDE.

Je ne puis. Je meurs. Ah ! Palmire !

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire ?

SEIDE *en pleurant.*

Ah ! ſi tu l'avais vu, le poignard dans le ſein,
S'attendrir à l'aſpect de ſon lâche aſſaſſin !
Je fuyais. Croirais-tu que ſa voix affaiblie,
Pour m'appeller encor à ranimé ſa vie ?
Il retirerait ce fer de ſes flancs malheureux.
Hélas ! il m'obſervait d'un regard douloureux.
Cher Seïde, a-t-il dit, infortuné Seïde !
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout ſanglant à mes pieds,
Pourſuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait ?

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

SEIDE.

Va, laiſſe-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce ſacrifice affreux ?
Non, cruelle, ſans toi, ſans ton ordre ſuprême,
Je n'aurais pu jamais obéir au ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oſes-tu m'accabler ?

Hélas ! plus que le tien mon cœur ſe ſent troubler.
Cher amant, prends pitié de Palmire éperdue.

SEIDE.

Palmire ! quel objet vient effrayer ma vue ?

Zopire paraît appuyé ſur l'autel, après s'être relevé derrière cet autel où il a reçu le coup.

PALMIRE.

C'eſt cet infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout ſanglant ſe traîne avec effort.

SEIDE.

Eh quoi tu vas à lui ?

PALMIRE.

De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je ſuis déchirée.
Je n'y puis réſiſter, elle entraîne mes ſens.

ZOPIRE *avançant & ſoutenu par elle.*

Hélas ! ſervez de guide à mes pas languiſſans.

Il s'aſſied.

Seïde, ingrat ! c'eſt toi qui m'arrache la vie !
Tu pleures ! ta pitié ſuccède à ta furie !

SCENE V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

Ciel ! quels affreux objets ſe préſentent à moi !

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide !... Ah, Phanor, eſt-ce toi ?
Voilà mon aſſaſſin.

PHANOR.

O crime ! affreux myſtère !

Aſſaſſin malheureux, connaiſſez votre père.

SEIDE.

Qui ?

PALMIRE.

Lui ?

SEIDE.

Mon père ?

ZOPIRE.

O ciel !

PHANOR.

Hercide eſt expirant,
Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant :
S'il en eſt encor tems, préviens un parricide :
Cours arracher ce fer à la main de Seïde :
Malheureux confident d'un horrible ſecret,
Je ſuis puni, je meurs des mains de Mahomet :
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire,
Que Seïde eſt ſon fils, & frère de Palmire.

SEIDE.

Vous !

PALMIRE.

Mon frère ?

ZOPIRE.

O mes fils ! ô nature ! ô mes dieux !
Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez ſans doute. Ah ! malheureux Seïde !
Qui t'a pu commander cet affreux homicide ?

SEIDE *ſe jetant à genoux.*

L'amour de mon devoir & de ma nation,
Et ma reconnaiſſance, & ma religion,
Tout ce que les humains ont de plus reſpectable.

M'inſpira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE *à genoux arrêtant le bras de Seïde.*

Ah! mon père, ah! ſeigneur, plongez-le dans mon ſein.
J'ai ſeule à ce grand crime encouragé Seïde;
L'inceſte était pour nous le prix du parricide.

SEIDE.

Le ciel n'a point pour nous d'aſſez grands châtimens.
Frappez vos aſſaſſins.

ZOPIRE *en les embraſſant.*

J'embraſſe mes enfans.
Le ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoie,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon deſtin, je meurs; mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Seïde, & vous Palmire, au nom de la nature,
Par ce reſte de ſang qui ſort de ma bleſſure,
Par ce ſang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi, mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la trêve rompue
Laiſſait à mes deſſeins une libre étendue:
Les dieux de tant de maux ont pris quelque pitié;
Le crime de tes mains n'eſt commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître;
Mon ſang va les conduire; ils vont punir un traître
Attendons ces momens.

SEIDE.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monſtre, & hâter mon trépas;
Me punir, vous venger.

SCENE VI.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, OMAR, ſuite.

OMAR.

QU'ON arrête Seïde.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'eſt venu que pour venger les loix.

ZOPIRE.

Ciel, quel comble du crime! & qu'eſt-ce que je vois?

SEIDE.

Mahomet me punir?

PALMIRE.

Eh quoi! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEIDE.

Va; j'ai bien mérité.
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéiſſez.

PALMIRE.

Non. Arrêtez. Perfide.

OMAR.

Madame, obéiſſez, ſi vous aimez Seïde.
Mahomet vous protège, & ſon juſte courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.
Auprès de votre roi, madame, il faut me ſuivre.

PALMIRE.

Grand dieu, de tant d'horreur que la mort me délivre!

(*On emmène Palmire & Seïde.*)

ZOPIRE *à Phanor.*

On les enlève? O ciel! ô père malheureux!
Le coup qui m'aſſaſſine eſt cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déjà le jour renait, tout le peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défenſe.

ZOPIRE.

Quoi! Seïde eſt mon fils!

PHANOR.

N'en doutez point.

ZOPIRE.

Hélas!

O forfait! ô nature!.. allons, ſoutiens mes pas,
Je meurs. Sauvez, grands dieux, de tant de barbarie,
Mes deux enfans que j'aime & qui m'ôtent la vie.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR, suite *dans le fond.*

OMAR.

ZOPIRE est expirant, & ce peuple éperdu
Levait déjà son front dans la poudre abattu.
Tes prophêtes & moi, que ton esprit inspire,
Nous désavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du très-haut qui s'arme en ta faveur.
Là, nous en gémissons, nous promettons vengeance;
Nous vantons ta justice, ainsi que ta clémence.
Partout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reste importun de la sédition
N'est qu'un bruit passager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la sérénité règne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Imposons à ces flots un silence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée:
Osman la conduisait par des secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains?

Seïde ne ſait point qu'aveugle en ſa furie,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie ?

OMAR.

Qui pourrait l'en inſtruire ? un éternel oubli
Tient avec ce ſecret Hercide enſeveli :
Seïde va le ſuivre, & ſon trépas commence.
J'ai détruit l'inſtrument qu'employa ta vengeance.
Tu ſais que dans ſon ſang ſes mains ont fait couler
Le poiſon qu'en ſa coupe on avait ſu mêler.
Le châtiment ſur lui tombait avant le crime ;
Et tandis qu'à l'autel il traînait ſa victime,
Tandis qu'au ſein d'un père il enfonçait ſon bras,
Dans ſes veines lui-même il portait ſon trépas.
Il eſt dans la priſon, & bien-tôt il expire :
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes deſſeins va même encor ſervir ;
Croyant ſauver Seïde, elle va t'obéir.
Je lui fais eſpérer la grace de Seïde.
Le ſilence eſt encor ſur ſa bouche timide :
Son cœur toujours docile, & fait pour t'adorer,
En ſecret ſeulement n'oſera murmurer.
Légiſlateur, prophête, & roi dans ta patrie,
Palmire achèvera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

MAHOMET.

Va raſſembler mes chefs, & revole en ces lieux.



SCENE II.

MAHOMET, PALMIRE, ſuite de Palmire & de Mahomet.

PALMIRE.

Ciel! où ſuis-je ? ah grand dieu !

MAHOMET.

Soyez moins conſternée ;
J'ai du peuple & de vous peſé la deſtinée.
Le grand événement qui vous rempli d'effroi
Palmire, eſt un myſtère entre le ciel & moi.
Des vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuſe & vengée.
Ne pleurez point Seïde ; & laiſſez à mes mains
Le ſoin de balancer le deſtin des humains.
Ne ſongez plus qu'au vôtre : & ſi vous m'êtes chère,
Si Mahomet ſur vous jeta des yeux de père,
Sachez, qu'un ſort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire ;
De Seïde & du reſte étouffez la mémoire ;
Vos premiers ſentimens doivent tous s'effacer,
A l'aſpect des grandeurs où vous n'oſiez penſer.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et ſuive en tout mes loix, lorſque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entends-je? quelles loix, ô ciel, & quels bienfaits!
Impoſteur teint de ſang ; que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va ; ce dernier outrage
Manquait à ma misère, & manquait à ta rage.

Le voilà donc, grand Dieu ! ce prophête ſacré,
Ce roi que je ſervis, ce Dieu que j'adorai ?
Monſtre, dont les fureurs & les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides,
De ma faible jeuneſſe infame ſéducteur,
Tout ſouillé de mon ſang tu prétends à mon cœur !
Mais tu n'as pas encor aſſuré ta conquête;
Le voile eſt déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs ? entends-tu ces éclats ?
Mon père te pourſuit des ombres du trépas.
Le peuple ſe ſoulève, on s'arme en ma défenſe;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puiſſai-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, & nager dans leur ſang !
Puiſſent la Mecque enſemble, & Médine, & l'Aſie,
Punir tant de fureur & tant d'hypocriſie !
Que le monde par toi ſéduit & ravagé,
Rougiſſe de ſes fers, les briſe & ſoit vengé !
Que ta religion, que fonda l'impoſture,
Soit l'éternel mépris de la race future !
Que l'enfer, dont tes cris menaçaient tant de fois
Quiconque oſait douter de tes indignes loix,
Que l'enfer, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi ſeul préparés, ſoit ton juſte partage !
Voilà les ſentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les ſermens, & les vœux que je fais.

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Et qui que vous ſoyez, fléchiſſez ſous un maître.

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, ſuite.

OMAR.

On ſait tout, Mahomet;
Hercide en expirant révéla ton ſecret.
Le peuple en eſt inſtruit, la priſon eſt forcée;
Tout s'arme, tout s'émeut; une foule inſenſée,
Elevant contre toi ſes hurlemens affreux,
Porte le corps ſanglant de ſon chef malheureux.
Seïde eſt à leur tête, & d'une voix funeſte
Les excite à venger ce déplorable reſte.
Ce corps ſouillé de ſang eſt l'horrible ſignal,
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant, je ſuis un parricide;
La douleur le ranime, & la rage le guide.
Il ſemble reſpirer pour ſe venger de toi;
On déteſte ton dieu, tes prophêtes, ta loi.
Ceux même qui devaient dans la Mecque allarmée
Faire ouvrir cette nuit la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zèle enivrés,
Viennent lever ſur toi leurs bras deſeſpérés.
On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

PALMIRE.

Achève, juſte ciel! & ſoutiens l'innocence.
Frappez.

MAHOMET *à Omar.*

Eh bien, que crains-tu?

OMAR.

Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaissez enfin qui vous avez pour roi.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR, sa suite *d'un côté*, SEIDE, & le peuple *de l'autre*, PALMIRE *au milieu.*

SEIDE *un poignard à la main, mais déjà affaibli par le poison.*

Peuples, vengez mon père & courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuples, nés pour me suivre, écoutez votre maître.

SEIDE.

N'écoutez point ce monstre, & suivez-moi... grands dieux,
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux!

Il avance, il chancelle.

Frappons... Ciel! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE *courant à lui.*

Ah! mon frère;
N'auras-tu pu verser que le sang de ton père?

SEIDE.

Avançons. Je ne puis... Quel dieu vient m'accabler !

Il tombe entre les bras des ſiens.

MAHOMET.

Ainſi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules eſprits, qu'un zèle aveugle inſpire,
Qui m'oſez blaſphêmer, & qui vengez Zopire,
Ce ſeul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir oſé douter.
Dieu, qui m'a confié ſa parole & ſa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux ! connaiſſez ſon prophête & ſa loi ;
Et que ce dieu ſoit juge entre Seïde & moi.
De nous deux à l'inſtant que le coupable expire !

PALMIRE.

Mon frère! eh, quoi! ſur eux ce monſtre a tant d'empire!
Ils demeurent glacés, il tremblent à ſa voix.
Mahomet, comme un dieu, leur dicte encor ſes loix.
Et toi, Seïde, auſſi !

SEIDE *entre les bras des ſiens.*

Le ciel punit ton frère.
Mon crime était horrible, autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble, ſcélérat; ſi Dieu punit l'erreur.
Vois quel foudre il prépare aux artiſans des crimes ;
Tremble ; ſon bras s'eſſaie à frapper ſes victimes.
Détournez d'elle, ô dieu, cette mort qui me ſuit!

PALMIRE.

Non, peuples, ce n'eſt point un dieu qui le pourſuit.
Non; le poiſon ſans doute...

MAHOMET *en l'interrompant, & s'adressant au peuple.*

Apprenez, infideles,
A former contre moi des trames criminelles;
Aux vengeances des cieux reconnaissez mes droits.
La nature & la mort ont entendu ma voix.
La mort, qui m'obéit, qui, prenant ma défense,
Sur ce front pâlissant a tracé ma vengeance,
La mort est à vos yeux prête à fondre sur vous.
Ainsi mes ennemis sentiront mon courroux;
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur, & les moindres pensées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grace au pontife, à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple appaiser ma colère.

Le peuple se retire.

PALMIRE *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié;
A force de forfaits tu t'es déifié.
Malheureux assassin de ma famille entière,
Otes-moi de tes mains ce reste de lumière.
O frère! ô triste objet d'un amour plein d'horreurs!
Que je te suive au moins.

Elle se jette sur le poignard de son frère.

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.
Je cesse de te voir, imposteur exécrable.
Je me flatte, en mourant, qu'un dieu plus équitable

Réserve un avenir pour les cœurs innocens.
Tu dois régner ; le monde est fait pour les tyrans.

MAHOMET.

Elle m'est enlevée.... Ah ! trop chère victime !
Je me vois arracher le seul prix de mon crime.
De ses jours pleins d'appas détestable ennemi,
Vainqueur & tout-puissant, c'est moi qui suis puni.
Il est donc des remords ! ô fureur ! ô justice !
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon supplice !
Dieu que j'ai fait servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi, que j'ai blasphêmé, mais que je crains encore,
Je me sens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me sens frapper.
J'ai trompé les mortels, & ne puis me tromper.
Père, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre & vous, & le ciel que j'outrage.
Arrache-moi ce jour, & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire ;
Cache au moins ma faiblesse, & sauve encor ma gloire ;
Je dois régir en dieu l'univers prévenu :
Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

Fin du cinquième & dernier acte.



TABLE

TABLE
DES PIÉCES

Contenues dans ce volume.

Fin de la Table.